14 K 10

par de Pauw

131

268

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS, OU

Mémoires intéreſſants pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR M. DE P***.

Avec une Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME PREMIER.

Séminaire de Québec
BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

A LONDRES.

M. D. CC. LXXI.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

TABLE GÉNÉRALE

Du Tome premier.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ſes habitants, de la découverte du nouveau Monde, &c. p. 1.

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'Eſpece humaine en Amérique. p. 108.

SECTION II.

De la couleur des Américains. p. 146.

SECTION III.

Des Anthropophages. p. 173.

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux. p. 202.

SECTION. II.

Des Patagons. p. 237.

Table des Matieres.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

COmme les Américains forment le chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Hiſtoire de l'Homme, nous nous ſommes propoſés d'en faire le principal objet de nos recherches.

Nous conſidérerons la ſingularité de leur conſtitution phyſique, & quelquefois la ſingularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps préſents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puiſſe comparer à celui là; & c'eſt ſans doute, un ſpectacle grand & terrible de voir une moitié

de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré ou monstrueux.

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamais soupçonné qu'une même Planète avoit deux Hémispheres si différents, dont l'un seroit vaincu, subjugué & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siécles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps ?

Cette étonnante révolution qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité presqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans : les Américains n'avoient que de la foiblesse : ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant. Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du nouveau Monde, si fameuse & si injuste, a été le plus grand des malheurs que

l'humanité ait essuyée.

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'atroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la fois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible fléau du monde habitable. L'homme déja accablé du fardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir & au sein de la jouissance, il se crut perdu sans ressource : il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre Espece succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planete à des êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets ne cessent, par leurs séditieux écrits,

d'encourager les Princes à envahir les Terres Australes. Il est triste que quelques Philosophes ayent possedé le don de l'inconséquence jusqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le succès de cette coupable entreprise : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaisseau qui au sortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paisibles habitants d'un pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux besoins & des richesses imaginaires, c'est agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les peuples lointains n'ont déja que trop à se plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abusé de sa supériorité. Maintenant la prudence au défaut de l'équité, lui dit de laisser les Terres Australes en repos, & de mieux cultiver les siennes.

Si le génie de la désolation & des torrents de sang, précédent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe, ne massacrons pas

les Papous, pour connoître au Thermometre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant osé, il ne reste plus de gloire à aquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la fureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des forêts, des hordes barbares & d'en faire des Hommes; mais les Moralistes, qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauvages sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix, plaignons-les, si leurs maux surpassent les nôtres; & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs miseres.

On a suivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains

de la découverte du nouveau Monde, & qui ont pû le voir avant qu'il n'eût été entierement bouleversé par la cruauté, l'avarice, l'insatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le souvenir de ses épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déja de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturalistes avoient eu le loisir de les étudier : aussi en nous livrant à ce travail, avions-nous désespéré, d'abord, de pouvoir tirer quelque lumiere de tant de ténebres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions & des observations vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins couté qu'au reste des hommes, & elles ont été sans comparaison, plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espèce d'autorité en passant la Ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il

faut encore du bonheur, pour reconnoître & saisir la vérité, tant de fois travestie par leur imbecilité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres Edifiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de fausſetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vû les choses, ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire : on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois faits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Quand, après des Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les résultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre ; parce que nos systêmes les plus raisonnables, ne peu-

vent jamais s'enchaîner assez exactement entr'eux pour former un cercle parfait ; qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance d'accoutumer le Philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider.

L'Amérique, plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux ; mais ils ont été jusqu'à présent, si mal observés, plus mal décrits & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiosité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en parties cachées sous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours sûr, par des che-

mins si hériſſés ; ce ſeroit un excès de témérité, lorſque nous avons beſoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas.

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une eſpéce dégénérée du genre humain, lâche, impuiſſante, ſans force phyſique, ſans vigueur, ſans élévation dans l'eſprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faiſant ce portrait, qui ſurprendra par ſa nouveauté, parce que l'Hiſtoire de l'Homme Naturel, a été plus négligée qu'on ne le penſe. Cet Eſſai prouvera au moins ce que l'on pourroit faire dans cette carriere, ſi de grands maîtres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets iſolés & très-différents entr'eux on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du diſcours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occaſion reprocher aux Naturaliſtes modernes d'avoir montré trop de prédi-

lection pour le ſtyle pompeux & maniéré : en ſemant tant de fleurs ſur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'eſt apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni inſtruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation ſi inutile, quand on a raiſon, eſt plus que ridicule, quand on ſe trompe.

Celui qui a épuiſé ſon ſujet & recueilli des obſervations neuves, vraies & intéreſſantes, peut, ſans danger, mépriſer ce ſtyle enflé, exceſſif & accommodé aux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les futiles & les innombrables productions des beaux Eſprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de lettres, qui ont aſſez eſtimé leurs contemporains, pour ne rien ſacrifier au mauvais goût de leur ſiécle.

La reconnoiſſance de l'Homme Phyſique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce ſeroit une biſarrerie extrême, de ne pas nous pardonner de certains détails qu'on par-

donne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleuse, nous avons donc porté nos regards sur tous les mysteres & tous les écarts de la nature animale; mais dans l'exposition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès-lors tous les mots sont, ou doivent être égaux aux oreilles de la pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les peuples les plus septentrionaux de l'Amérique nous nous sommes vûs à portée de répandre quelque jour sur leur histoire, sur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du Pole, en nous servant de Manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en consultant les dernieres Relations que les Danois ont publiées touchant le Grœnland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit impossible d'avoir

des avis plus récents, plus authentiques, & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blêmes ou blafards qu'on rencontre à l'isthme Darien, on a fourni toutes les lumieres nécessaires pour développer l'origine des *Nègres blancs*, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problême qui a jusqu'à nos jours, divisé les Naturalistes moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du sujet: s'ils avoient rassemblé plus de preuves avant de prononcer; s'ils avoient allégué des observations décisives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni si long-temps, ni si subtilement, ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité de cette méthode des siécles ignorants où l'on abondoit en argu-

ments, & où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de si-tôt d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumiere.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule sur les Patagons, depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce peuple peu nombreux, & plus que misérable, qui erre dans les sables Magellaniques étoit un peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs voyageurs les ont vus, disent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur répliquer, ce qu'on peut objecter contre le temoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de fois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos

erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des sauvages de stature colossale au Sud de l'Amérique, il s'est écoulé deux cens quarante-sept ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance : ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas disputer davantage : ils auroient dû tout au moins rapporter des ossements & des squelettes de ces hommes prodigieux ; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner est le seul qui se soit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débris avoit appartenu à un taureau du Brésil, depuis que M. Hans Sloane a publié sa Gigantologie, aucun charlantan n'a osé reparoître avec des

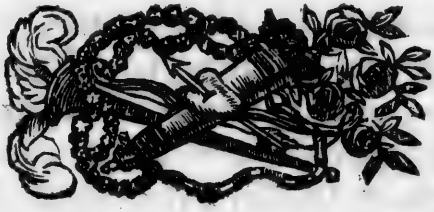
dépouilles supposées des Géants, qu'on employoit déja pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suetone en convient, en parlant des squelettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéressants.

Comme les superstitions religieuses des peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les nations de l'ancien Continent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison & pour démontrer que malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit humain a été constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon ouvrage : si je m'étois apperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, & qu'elles n'occupent que de la place,

je les aurois retranchées sans hésiter, & me serois applaudi de ce sacrifice ; mais comme dans une si grande diversité de matieres importantes, on a dû quelquefois se commenter soi-même, il est arrivé que les Notes renferment autant d'intérêt que le texte ; & si on les en détachoit, elles formeroient seules un recueil qui ne seroit rien moins que vuide de choses.



TABLE

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitans, de la découverte du nouveau Monde, &c.

JE placerai, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décisives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde : je décrirai ensuite ses habitans, leur constitution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonférence & l'étendue de mon plan, j'ai ce témoignage à me rendre, de n'avoir rien accordé à mes préjugés ou à mes conjectures, aux dépens de la vérité des faits dont j'ai crû entrevoir les causes & les principes dans la nature même, & non dans mes idées.

Les matiéres qu'on discutera, quoiqu'également

intéreſſantes, ſeront néanmoins fort diſparantes & plus attraiantes les unes que les autres. Il faut ſe figurer qu'on va traverſer ſucceſſivement des terreins incultes & dépeuplés, & des payſages riants & pitoreſques.

Cette variété n'eſt pas une confuſion qui puiſſe brouiller les objets, ou troubler la compoſition du tableau, c'eſt une conſéquence qui réſulte bien plus du ſujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le climat de l'Amérique étoit, au moment de la découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, qui s'y ſont trouvés plus petits d'un ſixiéme que leurs analogues de l'ancien continent.

Ce Climat étoit ſur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organiſme d'une façon étonnante.

La terre, ou hériſſée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aſpect d'un deſert ſtérile & immenſe. Les premiers Aventuriers qui y firent des Etabliſſements, eurent tous à eſſuier les horreurs de la famine ou les derniers maux de la diſette.

Les Eſpagnols furent de temps en temps contraints de manger des Américains & même des Eſpagnols, faute d'autre nourriture. Les Floridès, en voyant ces abominables repas, jugerent dès-lors, quelle ſeroit un jour la férocité de leur vainqueur ſi acharné à ſa conquête, que la faim ne l'effrayoit plus.

Les premiers colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par ſe dévorer entr'eux. Les Anglais qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés ſur les vaiſſeaux du Commodor Drack; on les prit à Londres pour des ſpectres, & on ne trouva plus perſonne dans toute la Grande Bretagne, qui voulût de long-temps s'embarquer pour un tel pays, mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ſes abimes d'inépuiſa-

les tréſors, la ſoif de l'or affronta tous les dangers, ſurmonta tous les obſtacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été juſqu'à préſent le progrès du travail & de l'induſtrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, pluſieurs Colonies ſecondaires abſolument hors d'état de ſe nourrir de leurs propres productions : elles ſe diſſiperoient, ſi les Métropoles Européanes n'avoient ſoin de les pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plûpart des Iſles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaiſantes & même mortelles, lorſque l'ardeur du ſoleil y occaſionnoit une eſpece de fermentation : il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de ſel marin, auquel les Phyſiciens de l'ancien monde avoient refuſé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire : on y recueille encore de nos jours, ſur les Mangliers d'autres végétaux, un ſel qui renaît ſans ceſſe, parce qu'il s'éleve ſous la forme de vapeur, & ſe criſtaliſe enſuite ſur chaque feuille trempée de cette ſaumure.

Ce terrein fétide & marécageux faiſoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reſte de l'univers connu : on en exprimoit ce ſuc ſi redoutable dont les ſauvages armoient la pointe de leurs flêches, qui en effleurant ſeulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte poſſible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoiſonnée qu'on ne rendoit comeſtible que par adreſſe. Je parle de tant d'eſpèces de *Jucas* & de *Manihots*, qui ſont preſque toutes mortelles, lorſqu'on les mange crues, & comme elles ſortent du ſein de la terre. (*) C'étoit néanmoins ce *Manihot* qui

(*) Le véritable contrepoiſon du ſuc de Manihot, eſt

tenoit lieu aux Indiens du ſeigle & du froment qu'ils ne connoiſſoient point. Il faut avouer que l'hiſtoire de l'ancien continent ne nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y ſoit la ſomme des malheurs, on n'y voit point de peuple entier, qui ait été contraint de tirer ſon premier aliment d'un végétal vénéneux ; hormis peut-être, dans des temps d'une diſette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'*Arum*, qui eſt de toutes les plantes Européanes la plus approchante du *Manihot*, par ſa qualité cauſtique, & nutritive quand on la prépare.

La plûpart des végétaux qui ne ſont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, ſous la forme ligneuſe des ſous-arbuſtes; ce qui provenoit du Nître terreſtre qu'ils ébiboient en trop grande abondance. Quand on voulut, la premiere fois, dans la Nouvelle France, emploier les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette leſſive découper en un inſtant toute la toile en lambeaux & la réduire enſuite en parenchyme, ce qu'on attribua, avec raiſon, à la violence du ſel âcre & copieux que cette cendre receloit.

La ſurface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit innondée de Léſards, de Couleuvres, de Serpents, de Reptiles & d'Inſectes monſtrueux par leur grandeur & l'activité de leur poiſon, qu'ils tiroient des ſucs abondants de ce ſol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la ſéve nourriciere s'aigriſſoit, comme le lait dans le ſein des animaux qui n'exercent pas la puiſſance de ſe propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plûpart d'une taille

---

le ſel d'Abſynthe délaié dans de l'eau de Menthe. On ſe ſert auſſi, dans quelques Iſles, de la lie du Rocou, mais avec un moindre ſuccès.

giganteſque dans leur eſpece, & multiplié au-de-là de l'imagination. En jettant les yeux ſur les excellentes figures deſſinées à Surinam, par Mademoiſelle Merian, (*) on eſt frappé de la groſſeur prodigieuſe des Papillons qui égalent le volume de nos Oiſeaux.

Les plus anciens Etabliſſements des Européans en Amérique ne ſont pas encore de nos jours, exactement nettoiés de bêtes immondes ou venimeuſes, dont l'humidité de l'Atmoſphere facilite la population. Panama eſt affligé par des Serpents, Carthagène par des nuées d'énormes Chauve-ſouris, Portobelo par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres Colonies des Iſles, par des Ravets & des Scarabées-rongeurs, Quitto par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaiſes. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Perou n'avoient trouvé d'autre moien pour délivrer leurs ſujets de la vermine qui les dévoroit, qu'en leur impoſant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'il étoient obligés d'aporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des ſacs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilaſſo dit que les Peruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux, qu'on exige des payſans au Palatinat.

Mr. Dumont dit dans ſes Mémoires ſur la Louiſiane, qu'il y croît des Grenouilles qui peſent juſqu'à trente ſept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux : il n'exiſte pas de monſtres ſemblables dans le reſte du monde.

Les fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y ſurnommoit cet Inſecte le Roi du Breſil : *il Rey di Braſil.* (**) Du

(*) Edition *in-folio* d'Oofterwyck 1719. Amſterdam. Voyez auſſi les quatre Volumes *du Tréſor de Séba.*

(**) Du temps que les Hollandois étoient en poſſeſſion

temps que par un contraste singulier, les Ours, les Tigres & les Lions Américains étoient entierement abatardis, petis, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espèce de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nomde *Tigre poltron*, c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient aussi dans ce pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent. Il paroît même, selon les observations de Mr. du Pratz & de quelques autres, que les Caïmans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur de six à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (*) Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas: aussi a-t-on remarqué que la plûpart des arbres indigènes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer comme par instinct, sur la superficie horisontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont fait cette observation tant aux Isles qu'au continent. En même-temps, les troncs & les touffes de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux

---

du Brésil, on présenta à la Compagnie des Indes un projet pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la dévastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il paroît que le meilleur moien seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

(*) Voyez *Pison*, *Introduction à l'Histoire Naturelle du Brésil.*

implantés & paraſites des Polypodes, des Guis, des Agarics, des Champignons, des Cuſcutes, des Mouſſes & des Lichens, provenus du ſédiment d'un ſuc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres efforts. Ils'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes ſouffroient ſans relâche. Toutes les playes & les bleſſures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaiſſeaux, en ont été tranſportés (*) par une Eſcadre Françaiſe en Europe, où l'on ne les connoiſſoit pas, il y a ſoixante ans: leur multiplication a été ſi prodigieuſe & ſi rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecté tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers, aux dangers de la navigation, en criblant ſous le pié du Matelot, la Caréne des Navires. Ces inſectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient auſſi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européens ont rendu les Rats & les Souris qui n'y exiſtoient pas avant la découverte, & qui enſuite ont tellement pullulé, qu'ils ſont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Iſles, les ſouris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les ſerpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Iſles Baléares & en Eſpagne. (**)

(*) Voyez un *Mémoire de Mr. Des Landes, Commiſſaire de la Marine*: il nomme les vaiſſeaux & les Officiers qui commandoient ſur l'Eſcadre, qui rapporta des Iſles de l'Amérique les premiers vers Tarêts en France.

(**) En 1524, un vaiſſeau de l'Eſcadre, envoyé à la découverte des Terres Auſtrales, par l'Evêque de Plaiſance, ayant paſſé le détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis: dans ce navire ſe trouverent les premiers Rats qu'on eût jamais vus au Perou, &c

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermomètres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulloa au Pero, & l'infatigable Mr. Adanson au Sénégal, on peut aisément s'appercevoir que l'air est mois chaud au Nouveau monde, que dans l'ancien continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de temperature, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à-dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermomètres n'ont gueres monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (**) Québec qui est à-peu-près à la même hauteur que Paris, a un Climat sans comparaison plus âpre & plus froid que Paris : la différence est également sensible, entre la Tamise & la Baye de Hudson qui ont la même latitude.

Il n'existoit au Nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupède. Les Naturalistes qui ont depuis long temps fait attention à cette particularité, ont soupçonné que les grands germes ne pouvoient se développer dans ce climat désavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable seulement aux Insectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulsion des Eléments, avoit jadis détruit en Amérique tous

---

depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé des petits dans les Caisses & Ballots de marchandises. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la Mer. *Zarate, conq. du Perou, pag.* 155.

(*) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermométre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur.... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin....1011. & à midi 1013 $\frac{1}{4}$. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez *l'Histoire naturelle de Senegal, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces pays, en* 1749, 50, 51, 52 & 53, *par M. Adanson, Correspondant de l'Académie des Sciences.*

les grands animaux de la Zone Torride : les oſſemens prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorſqu'on traitera de la nature de ces Os foſſiles en particulier, dans la ſuite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plûpart d'une taille peu élégante, & quelquefois ſi mal tournée, que les premiers deſſinateurs ont eu de la peine à ſaiſir leurs contours & à rendre leurs caractères ſenſibles. On a obſervé que la queue manquoit au plus grand nombre de genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la diviſion des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere, ce qui eſt fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margraff, le Pareſſeux & le Cabiai.

Les Autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre continent, avoient tous quatre doigts diviſés en Amérique.

Les animaux d'origine Européane ou Aſiatique, qu'on y a tranſplantés immédiatement après la découverte, ſe ſont rabougris : leur taille s'eſt dégradée, & ils ont perdu une partie de leur inſtinct ou de leur génie. Les cartilages & les fibres de leur chair ſont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœuf eſt ſi pleine de filaſſes, qu'on a peine à la macher à St. Domingue.

Les cochons ſeuls y ont acquis une corporence étonnante, parce qu'ils ſe plaiſent dans des pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en inſectes & en reptiles : la qualité de leur chair s'eſt beaucoup perfectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonnent aux malades préférablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Iſle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Caſtille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoiſſables : leurs ongles pouſſerent tellement, que la corne en atteignit une demi palme de longueur.

Le Moutons de l'Europe ſouffrent auſſi une forte altération à la Barbade ; & on ſait que les Chiens

amenés de nos Pays, perdent la voix, & cessent d'aboier dans la plûpart des contrées du Nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupèdes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siécle, on en apporta quelques-uns de l'Afrique au Perou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la reproduction, & ils ne laissèrent aucune posterité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des Eléphants au Bresil, mais il y a toute apparence que ces animaux y essuieroient le même destin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne procréeroient pas, quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination; le changement de nourriture & de Climat étant infiniment plus sensible aux Elèphants, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amerique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cerisiers, les Noyers y ont faiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandès: ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pâteuse, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles, les Choux & les raves ont surpassé l'attente même des cultivateurs. Notre Seigle & notre froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du Nord. Le Ris qui aime à être submergé, & les Féveroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un Climat par ses productions végétales & animales, que par toutes les autres espèces d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les Lézards Iguans ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient

sans qu'on le sçût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis le Détroit de Magellan jusqu'à la Terre de Labrador, où finissoit le mal vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espéce de Lésards Iguans est fort nombreuse dans l'Asie Méridionale où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre Symptôme du Mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par tout où il le rencontre; sans le faire germer dans le sang de ceux qui en sont exempts.

L'Iguan est un vrai Lésard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence: tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunâtres & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne dont les dents très-aigües commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrêmité de la queue: les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dresse ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colere, les Hollandais & les Français lui ont donné le nom de Coq de joute (*).

Cet étrange animal a sous la machoire inférieure, une poche ou un sac pointu comme un capuchon, que les naturalistes nomment un *goître*. La texture de ce goître est de la même substance que la pellicule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde; sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites: l'autre côté qui regarde la poitrine, est entierement édenté. Des écailles très-menues d'un bleu mourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obscur tapissent cette espèce de sac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes divisées en cinq doigts,

(*) *Seba Thesaurus rerum naturalium*, pag. 149 Tab. 95 & 96, &c.

S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

garnis d'ongles crochus & effilés : ſon regard eſt horrible, il a les yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même peau froncée qui forme ſon goître. Sa langue eſt fourchue, applatie, & ſa gueule oſſeuſe eſt garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écailles qu'il porte autour du col, ſont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, ſinon quand il eſt en chaleur & qu'on l'inquiéte : alors il s'élance avec force & mord opiniâtrement ce qu'il ſaiſit, ſans quitter priſe : ſa morſure n'eſt pas dangereuſe, ſa bave n'étant impregnée d'aucune qualité vénimeuſe.

On le chaſſe principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de fleurs, & des ſommités de végétaux, il eſt plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ſes cuiſſes ſont plus charnues, que le reſte du corps enſemble, & peuvent ſervir à repaître quatre perſonnes. On préfére les femelles, parce que leur chair eſt plus tendre, plus blanche & a le même goût que celle du poulet. (*) Ces femelles pondent ſur les rivages de la mer, depuis treize, juſqu'à vingt-cinq œufs, ſans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert juſqu'à préſent, quatre à cinq eſpèces de ces Léſards en Amérique, qui ne différent que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles : on en trouve au Breſil, à la Guiane, au Méxique, à la Nouvelle Eſpagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Iſles.

Tel eſt cet animal ſi funeſte à ceux qui en mangent, lorſqu'ils ſont infectés du mal vénérien : non-ſeulement cet aliment irrite incroiablement cette in-

(*) Quelques voyageurs paroiſſent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en ſauroient trop exalter la délicateſſe & la tendreté ; cependant Piſon le Naturaliſte, aſſure qu'elle eſt fade, & qu'il faut y être accoutumé pour ne pas la trouver déteſtable : elle a le même goût que les cuiſſes de Grenouilles en Europe.

disposition, mais la ranime & la réveille lorsqu'elle paroît assoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de Serpents & de Lézards par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'Iguan, mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction; & pour les échapper de la mort, il faut leur administrer des remedes très-efficaces & surtout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent aussi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaisante: on ne la soupçonnoit pas.

Quelques auteurs veulent que les Nègres ayent porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion, cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers Nègres au nouveau monde: quoiqu'il soit difficile de la fixer, (*) on sait cependant avec cer-

(*) Il est constant que pendant les treize premieres années de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'y ont transporté aucun Négre. Ce ne fut qu'en 1517, que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenés, & approuvé par le Cardinal Adrien, a été conçu & rédigé par un Prêtre nommé Las Casas, [illegible] la derniere bisarrerie dont l'esprit humain soit capable: un grand nombre de Mémoires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, & imagina en même-temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce pays si injustement conquis, dans lequel il consentit lui-même à posséder le riche Evêché de Chiappa.

Le Ministere Espagnol accorda en 1516, un privilége exclusif pour l'achat & la vente des Négres, au sieur de Chiovres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23000 ducats, à des Marchands Genois qui formerent une Compagnie, qui porta long-temps le nom de la *Compagnie des Grilles*: elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Négres des deux Sexes; mais

titude, qu'elle est posterieure aux temps où les compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita, & un moine nommé Buellio ramenerent le mal vénérien de St. Domingue. Dans l'histoire generale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appellé Pierre Boil, Supérieur de l'Ordre de St. Benoit; dès qu'il fut debarqué à St. Domingue, il y excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européan excommunié en Amérique: Buellio ne se contenta pas de cette basse méchanceté, il retourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes & intrigua tant

---

elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contrat, & n'amena que mille piéces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Isle de St. Domingue; on en envoya sur le champ la moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exhorbitant: en effet, on ne voit pas trop, pourquoi on permit a Chievres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les frais de la traite. Les Génois, qui retinrent long-temps entre leurs mains, le trafic des Négres pour les Indes Espagnoles, y gagnerent des sommes considérables.

Cet odieux commerce qui fait frémir l'humanité, avoit cependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une bulle du Pape, de l'an 1440, l'Infant Henriques de Portugal, fut le premier Prince Chrétien qui se servit d'esclaves Négres: Ferdinand le Catholique en fit passer aussi quelques uns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit a Lisbonne un marché public de Négres & de Balanés; & ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Brésiliens: on trouve dans une lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit vers ce temps 10 a 12000 Negres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 ducats la piéce; dans une autre lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe, & qu'ils étoient circoncis. *Fragment d'un discours sur l'origine de la Traite des Negres, que je composai il y a quelques années.*

à la cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien séviſſoit plus qu'ailleurs, diſoient qu'il leur étoit jadis venu du continent de l'Amérique: ceux du continent aſſuroient qu'il leur étoit venu des Antilles; perſonne ne vouloit l'avoir vu naître dans ſa patrie; mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce fléau, que les Européans reçurent en échange de la petite Vérole, qu'ils porterent à leur tour au nouveau monde. Le premier Américain de diſtinction qui mourut de cette petite Vérole tranſplantée, fut le frere du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique: le premier Européan de diſtinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I; mais juſqu'à cet événement arrivé en 1547, cette maladie avoit déjà fait d'immenſes ravages dans notre continent; la rapidité de ſa propagation fut étonnante: les Maures chaſſés d'Eſpagne en inoculerent les Aſiatiques & les Africains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone juſques dans la France Septentrionale. En 1496, le parlement de Paris, toutes les chambres aſſemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les citoyens atteints du mal d'Amérique, de ſe montrer dans les rues, ſous peine d'être pendus, ordonnant ſous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après, on voit

(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

» Pour pourvoir aux inconvenients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui ſont de préſent en grand nombre en ceſte ville de Paris, de certaine maladie contagieuſe, nommée la *Groſſe Vérole*, ont eſté adviſez, concluds & délibérez par Révérend Pere en Dieu, Monſieur l'Evêque de Paris,

déjà cette même contagion ſe manifeſter en Saxe; au moins les ſcholaſtiques de Leipſig ſoutinrent-ils des Theſes ſur la nature du mal vénérien qu'ils ne connoiſſoient point, dès l'an 1498 : ils ſe dirent à cette occaſion, des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte, qui compoſa des vers ſur un ſi grand malheur, fut un Flamand nommé le Maire : en liſant ſon Poëme, on s'apperçoit que les principaux ſymptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre humain, ont entiérement diſparu de nos jours : on oſe preſque croire qu'après s'être mitigée d'un ſiécle à l'autre, elle s'uſera par ſa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux ſe décompoſerent & ſe détruiſirent pour s'être, pour ainſi dire, trop étendus en ſuperficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le ſang de notre dixième génération ſera réellement purifié, & qu'on verra la nature

---

les Officiers du Roi, Prévots des Marchands & Eſchevins, & le Conſeil, & l'avis de pluſieurs grands & notables perſonnages de tous Eſtats, les points & articles qui s'enſuivent.

» Sera fait cry public de par le Roi, que tout malade de cette maladie de *Groſſe Vérole*, étrangiers tant hommes que femmes, qui n'étoient demourans & réſidans en cette ville de Paris, alorſque ladite maladie les a prins, vingt & quatre heures après ledit cry fait, s'envoiſent & partent hors de ceſte ville de Paris, ez Pays & lieux dont ils ſont natifs, ou là où ils faiſoient leur réſidence, quand ceſte maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur ſemblera, ſur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puiſſent partir, ſe retirent ez portes de St. Denis & St. Jacques, où ils trouveront gens députés, leſquels leur délivreront à chacun 4 Sols pariſis, en prenant leur nom par eſcript, & leur faiſant défenſes ſur la peine que deſſus, de non rentrer en cette ville, juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement garis de cette maladie, &c.

ture & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il eſt à ſouhaiter, ſans doute, que cette prédiction ſoit plus heureuſe que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occaſionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

Le mal de Guinée, qu'on nomme *Yaws* & *Erabyaws*, eſt une indiſpotion ſi différente du mal d'Amérique, que le mercure eſt abſolument contraire aux Nègres affligés des *Yaws*: d'ailleurs les caractères & les ſuites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve ſans réplique, que la peſte vénérienne eſt née en Amérique, c'eſt la quantité de remedes auxquels les peuples de ces contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes, ils uſoient de plus de ſoixante ſimples différents, que le danger preſſant les avoit forcés à connoître. Il ſeroit ſouverainement abſurde de dire que les Americains auroient cherché des remedes ſi multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut aſſez ingénieux pour conjecturer que ſon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit auſſi, aux Indes, le plus puiſſant ſpécifique ou la meilleure recette: il entreprit le voyage & ne ſe trompa point: les ſauvages de St. Domingue, en le voiant ſeulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrerent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par ſon malheur, & fit une fortune immenſe en Eſpagne, où il rapporta la réſine, les écorces, & l'aubier du Gaïac avec la véritable préparation ſelon la méthode des Américains. Carpi qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint auſſi le plus riche particulier de ſon ſiécle, & ſon luxe éclipſa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites

d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuïée dans les avallées & les bas-fonds; & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long; il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plûpart des cauſes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants; & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypotheſe de Mr. de Buffon, qui ſuppoſe que la nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les êtres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de concevoir que des êtres quelconques ſeroient, au ſortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpèce ſeroit plus nouvelle.

Ceux qui ſe ſont imaginé que l'Amérique n'a jamais été ſujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages ſur la cime des montagnes du Perou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la terre del Fuego, au Chili, aux Antilles, à la Louiſiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entiers de dépouilles marines. Pourquoi les ſommets des Cordelieres fourniroient-ils des coquillages, puiſqu'on n'en trouve déja plus ſur les plus hautes pointes des Alpes, qui ſont cependant de plus de ſix mille cinq cents pieds moins élevées que la tête du mont Chimboraço au Perou? (*).

(*) Il eſt prouvé par des obſervations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications ſur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement ſur le ſommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des Iſles de différente hauteur & largeur, baignées par la

Comme le soleil enleve, par son action continuelle, les sels les plus subtils dans toute la profondeur de l'*Humus* qu'il desseche, il est croiable que le climat du nouveau monde devient d'année en année plus sain & plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puisent moins de sucs caustiques & corrosifs : la multiplication des Insectes & des Serpents y diminue sensiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque-temps, pour gagner la goutte sereine & le mal vénérien sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Atmosphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le con-

---

surface des eaux, comme toutes les Isles connues de nos jours.

.... *Quod observationibus constet, in apicibus celsissimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel rarissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tunc temporis insulæ erant, variâ altitudine & latitudine, in summis aquis extensæ; quem admodum hodieque, quotquot habentur insulæ aquis circumlatæ, non esse videntur nisi montes in fundo aquarum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris superficie sese efferunt, ut solum habitabile exhibeant.* Seba Thes. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edit d'Amsterd. 1765.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planête, pendant les plus fortes inondations qu'elle a essuyées. M. Haller dit qu'on ne trouve aucune espece de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déja calculer, à peu près, l'élévation des eaux dans notre hémisphere ; ce qui n'est gueres favorable au système qui forme les montagnes par l'action du flux, du reflux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées ; Woodward qui prévoyoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-faux, par la seule inspection.

tact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Les Chiens Alains, que les Espagnols jetterent dans différentes Isles & plusieurs cantons du nouveau continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mene à present se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant autre chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité (*).

On prétend que toutes les autres espèces d'animaux Européans dégénerent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siecle de la découverte; ce qui semble prouver au moins que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des cultivateurs qui ont éclairci les forêts, purgé la terre de bêtes immondes, dirigé le cours des rivieres, saigné les marais & défriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par-là les terreins adjacents humides & tourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes, & viciées, par la décomposition & la reproduction des végétaux & des insectes, exalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

Mr. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent & dévasterent ces grandes régions, n'ayent presque rien eu à souffrir des maladies: il se trompe faute de s'être instruit

(*) Les Chiens du Pérou, qui sont de la premiere race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'atmosphere en Amérique est la véritable cause de ce que ces animaux n'engagent jamais dans aucune partie du nouveau Monde.

dans les historiens de ces temps là. Les troupes commandées par les freres Pisarres, furent attaquées au Perou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielles : (*) de tous les pelotons qui étoient sous les ordres de Gonsalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez fut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint dans le tourbillon de ses conquêtes, du mal vénérien dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples ; les médecins Espagnols ayant deja inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art, Ferdinand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & son armée s'y seroit entiérement fondue par une épidémie, si les sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remede à leurs insatiables oppresseurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un pays, qu'en Amérique pendant les premieres années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par tout où les Espagnols pénétrerent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'Isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'Isle de St. Domingue fit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'histoire de la Jamaïque, écrite en 1750, nous dépeint à la vérité, les colons de cette Isle,

(*) » Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de » cette espece de maladie dont nous avons parlé au cha» pitre quatriéme du premier Livre, c'est-à dire, d'une » maniere de verrues, ou de cloux fort dangereux, & » il n'y eut presque personne dans toute l'armée qui en » fût exempt. Tous malades qu'ils étoient, Pisarre les fit » résoudre à partir, leur persuadant que la malignité » de l'air dans ce lieu là, leur causoit ces incommodités. » *Zarate, Hist. de la Conquête du Péron, Liv. II. pag.* 80.

& ceux de la Barbade comme des spectres ambulants, qui traînent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies : cela ne paroit pas, au premier coup d'œil, fort favorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été par une exploitation mal entendue presqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, desorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le feu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand Mr. Franklin dit que les abattis immenses qu'on a fait dans les forêts de la nouvelle Angleterre & de l'Acadie, n'ont point diminué le froid, cela est encore croyable, puisqu'on a donné par-là plus de prise & de champ aux vents du Nord, chargés d'atomes de glace, & qui dominent continuellement sur ces plages. C'est ainsi qu'on est parvenu, à rendre l'air de Rome plus pernicieux que jamais, en dégradant un bois de haute-futaie qui servoit, de ce côté là, de rideau contre les vapeurs sulphureuses du Royaume de Naples, & en laissant, par une indolence impardonnable, les Marais Pontiens se rénoier après le dessèchement fait sous Auguste.

A la premiere fondation des Colonies aux Isles de l'Amérique, les Européens ne pouvoient y élever aucun de leurs enfants : la malignité de l'atmosphere les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les Colons y conservent à peu près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du nouveau Monde renferme un vice secret qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espece humaine : les femmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur pays natal. Calm, qui avoit observé ce phéno-

même, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & réfroidi d'un instant à l'autre : je doute que ce soit là la véritable cause de cette stérilité prématurée. Le vice radical qui dans cette partie de l'univers arrête la propagation, est sur tout apparent dans les Nègres qui y procréent si peu, qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique ; sans quoi, en moins de cinquante ans, leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit ; quoiqu'on en ait amené à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les retours se sont montées à soixante mille pièces de Nègres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons ; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & sur-tout vers le commencement du seizième siécle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité ; de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude ; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la cervitude, au centre d'une terre étrangere qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs maîtres (*).

(*) Si l'on compte les Négres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante mille piéces ne peut y suffire annuellement ; mais, comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi regulieres & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne fût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Négres de recrue en trente ans. La Martinique & St. Domingue en employent à peu-près cent quatre-vingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an.

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher ici à aucune hypothese sur l'origine de la population du nouveau coutinent : je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un auteur moderne qui accorde à peine six cents ans au genre-humain en Amérique. Les raisons qu'il hasarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres, & ne forment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs & ...urs remarquables.

Si la vie sauvage, si le défaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient incontestablement la nouveauté d'un peuple, les Lapons & les Nègres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Professeur de Chronologie ne connoît leur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systêmes, ou quelque chose de semblable, pour deviner le problême de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui ayent plus mal réussi que les savants qui ont prétendu que les Grœnlandois étoient des Colonies Islandaises & Norvegiennes, qui en passant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Occidentales jusqu'à la terre del Fuego, puisqu'on sçait à présent que les Grœnlandois, loin d'être

Par le traité de l'Assiento, on a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Brésil seul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps passé, à peu-près un pareil nombre à Congo, à Cacongo, à Angole ; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinaam, la Virginie, la Louisiane consument de Négres ; tous ces établissements étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 500 liv. tournois par an.

issus & venus de l'Europe, sont venus au contraire de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphere s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit-humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil: les enfants de cet heureux navigateur firent à la hâte quelques enfants du côté de Fernambouc & se rembarquerent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque dans son *Traité des oracles*, il dit positivement que les Apôtres allerent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouverent ce pays désert, & n'y rencontrerent qu'une femme Grœnlandoise égarée, avec laquelle ils peuplerent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

Mr. de Guignes soutient au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en revenche, dans ce même Mémoire, (*) que des Bonses de Samargand allerent porter le culte du Dieu *La* ou *Lam*, ou du *Grand-Lama* en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonses s'embarquerent, ajoute Mr. de Guignes, sur un navire chinois qui alloit tous les ans par le

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, tom. 28, pag. 503. Edit *in*-4°, de l'Imprimerie Royale, 1761.

Kamschatka au Mexique ; quoique les Chinois avouent sincèrement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux pays par oui dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut assez s'étonner qu'il soit venu dans l'esprit d'un savant de Paris, de faire naviguer des Chinois dans de fort mauvaises barques, de leurs ports à la terre de Jeso-Gasima, de-là au Kamschatka, de-là à la Californie & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonses de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Confucius est venu par la nouvelle Guinée ou les terres Australes, en Westphalie pour convertir les Germains & leur reprocher d'adorer des femmes déifiées. (*)

(*) On sait que les anciens Germains étoient persuadés que la Divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, *ut tanquam facerent Deas*, dit Tacite. Ce culte a beaucoup de rapport avec celui que les Tartares rendent au *Grand-Lama*. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui ont emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont été *Aurinia*, *Gauna* & *Velleda*, qui joua, sous Vespasien, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems, obéissoit à son Gouvernement Théocratique : quand le camp presqu'inexpugnable de Xanten au Duché de Cleves, & défendu par deux légions, fut pris par le Batave *Claudius Civilis*, on envoya en dréſent le général Romain à *Velleda*, qui résidoit alors, dit-on, dans un village nommé aujourd'hui Spellen ; mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est

Nous connoiſſons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ſes Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre veſtige de cette religion originaire de la Tartarie : on y obſervoit même des pratiques diamétralement oppoſées : on y égorgeoit des victimes humaines, on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé ſur la tranſmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on ſeroit infailliblement exilé du Royaume de Laſſa & de tout le Thibet, ſi l'on y tuoit un ſeul agneau à l'honneur du Dalaï Lama. (*)

Je ne m'arrêterai donc point à tant de délires, qu'on a ſi long-temps & ſi patiemment nommés des

---

pas ſitué ſur la Lippe. *Velleda* fut à ſon tour priſe ſous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

(*) Cette averſion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait ſoupçonner à Mr. d'Anville, que leur religion tire ſon origine du culte Bramique des Indiens, & que le Dieu *La* & le Dieu *Bra*, ne ſont qu'une même perſonne. Je ne voudrois pas répondre que cela eſt exactement ainſi.

On connoît très-peu de religions anciennes qui ayent défendu de répandre le ſang des animaux & des hommes au pied des Autels ; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue auſſi bien aux Légiſlateurs de Lamas, qu'aux Légiſlateurs de Brachmanes. M. d'Anville rapporte encore dans ſon Atlas de la Chine, qu'on ne ſert au Grand Lama qu'une Taſſe de Thé, & deux onces de farine paîtrie avec du vinaigre, par jour, pour toute ſa ſubſiſtance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela eſt exactement ainſi, ou ſi l'on a ſoumis ce Pontife à un tel régime, c'eſt que les dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ſes excréments. Ce vinaigre, dont Mr. d'Anville fait mention, n'eſt autre choſe que le *Kunn* des Tartares : c'eſt une boiſſon qu'on fait avec du lait, & cette boiſſon n'eſt aſſurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on ſert au Dalaï-Lama, c'eſt la *Karatza* ; c'eſt un arbuſte qui a la feuille d'un verd plus foncé que le Téier de la Chine, & qu'on connoît ſous le nom de *Thé noir*.

raisonnements. On se tromperoit très-fort si l'on croyoit, que les autres systêmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux rêveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour réfléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprennent rien, lors même qu'on les réfute. Après avoir tracé une legere esquisse du climat du nouveau continent au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitans, également mal traités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerfs. Le moins vigoureux des Européans les terrassoit sans peine à la Lutte: quelle différence donc entr'eux & les anciens sauvages des Gaules & de la Germanie qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables!

La constitution des Américains, peu défectueuse en apparence, péchoit foncièrement par foiblesse: ils s'éreintoient sous les moindres fardeaux; & on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laissèrent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eût employé dix fois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des Castillans; mais la différence à cet égard n'étoit pas notablement sensible. Les anciens auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale: cette observation a été mal faite; les habitans de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore

existants des anciens Péruviens fournissent, au rapport d'Ulloa, beaucoup d'individus qui passeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords & sans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape fit une Bulle originale, dans laquelle il déclara qu'ayant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches contrées de l'Amérique, il plaisoit à lui & au Saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables; de sorte que sans cette décision d'un Italien, les habitans du nouveau Monde seroient encore maintenant, aux yeux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes.

Qui auroit cru que malgré cette sentence de Rome, on eût agité violemment, au Concile de Lima, si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux sacrements de l'Eglise? Plusieurs Evêques (*) persistèrent à les leur refuser; pendant que les Jésuites faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoient-ils, à la discipline: & pour les détourner de l'horrible coutume de se nourir de chair humaine. Si ces Missionnaires ne s'étoient servis de

(*) Ce Concile de Lima, dont il est ici question, se tint, je crois, en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une femme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son essence, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est-à-dire, par modestie: il soutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le siége du Saint Esprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hérésiarque de l'Amérique, à se taire; on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

de la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en servitude ces Sauvages qu'ils avoient baptisés, ils sont d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a de plus auguste & de plus sacré parmi les hommes pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les fourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce seul défaut on ne peut inférer qu'ils étoient affoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à-peu-près ce même caractere: il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces peuples ne soient & très-féconds & très-portés à l'amour; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes: il leur croît à la levre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau & quelques épis au bas du menton. (*)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres nations de la terre: & c'est de-là qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scroton, qui étoit excessive dans quelques-uns: aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier tant aux Antilles qu'au Mexique.

(*) Quoique les Chinois n'ayent pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient comme les Américains, dépourvus de poil sur le reste du corps: les femmes Chinoises l'abattent à la mode des femmes Turques & Persanes; mais les hommes le conservent au contraire des Orientaux.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les observateurs chez quelques peuplades, n'étoit point un caractere imprimé par la nature, mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Je n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des Naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux sexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur constitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & fades dont usoient ces nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les Gaulois, (*) qui se nourrissoient aussi simplement

(*) Strabon & Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps, les peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquefois entr'eux des disputes pour la possession des Salines ; mais il y a toute apparence que ceux qui habitent fort avant dans le pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tant de sauvages savent se passer, quoique les nations civilisées le regardent comme une portion de leur nécessaire physique.

que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes & tout le corps fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes effets, & c'est se faire illusion que d'expliquer, par des raisons opposées, des faits semblables, ou des faits différents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigenes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau continent, plus féconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets, mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lappons, qui ne salent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux-mêmes.

Il faut observer que les enfants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrionale, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rase, qui se déracine & tombe vers le huitieme ou neuvieme jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux enfants de nos climats, dont la peau est rase & nette: ce n'est qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquefois déranger ces regles, mais il suffit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des ecrivains qui ont assuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défectuosité artificielle dans son origine. Je dis que cette espece d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en apportera des preuves bien con-

vaincantes, en traitant de la Circonciſion : quelque répétées que puiſſent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reſte immuable, & ne condeſcend pas aux caprices de ceux qui prétendent l'aſſervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquierent, comme les femmes âgées dans nos pays, quelques poils à la levre ſupérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le ſang de la plûpart des Indiens occidentaux eſt aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres, & des Hybrides de toute eſpèce, il leur naît un léger duvet à la région des aines; mais ils ont grand ſoin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur eſt reſté que ces parties, pour être bien, doivent être raſes, car ils n'uſent point de dépilatoires par un principe de religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race ſans la croiſer, ſont à préſent, comme au temps de la découverte du nouveau Monde, abſolument ſans poil ſur tout le corps. (*) Ce qui loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, eſt au contraire l'empreinte de la foibleſſe, & cette foibleſſe tenoit plus au climat & au tempérament de ces nations en général, qu'aux mœurs & à la façon d'exiſter & de ſe nourrir de chacune d'elles en particulier, puiſque les Péruviens & les Mexicains, qui connoiſſoient quelques commodités de

(*) L'Abbé Lambert, ſi connu par le cahos de ſes Compilations qu'il a intitulées l'*Hiſtoire de tous les Peuples*, dit dans cette prétendue hiſtoire, que les Samagos ou les chefs des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, ſont les ſeuls qui laiſſent croître leurs barbes; c'eſt comme s'il eût dit que chez les Juifs, les Rabins ne ſont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de ſi grandes ſottiſes, & pour ne pas ſavoir que tous les Américains ſont naturellement imberbes.

la société naissante & ébauchée, & qui impregoient leurs viandes de sel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui supportant tout le pieds de la vie agreste dans l'obscurité des forêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'usage du sel gemme ou marin, se sustentoient de mets si insipides, que leur constitution en ait pû souffrir. Car en faisant rôtir ou boucanner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la fumée, les particules salines du bois, recelées dans la cendre, ou dans la suie, pénétroient plus ou moins cette chair, & lui faisoient perdre une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes destinés à la régénération : l'amour exerçoit à peine sur eux la moitié de sa puissance : ils ne connoissoient ni les tourments, ni les douceurs de cette passion, parce que la plus ardente & la plus précieuse étincelle du feu de la nature s'éteignoit dans leur ame tiede & phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mal élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes faits & les adultes avoient du lait dans leurs mammelles. (*) Ce qui a donné lieu à quelques anciennes relations d'assurer que dans les provinces

(*) » Qui novum perlustrarunt orbem, natrant viros »penè omnes maximâ lactis abundare copiâ. »

Ceux qui ont voyagé en Amérique, assurent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mammelles. *Jonston Thaumatographiæ, Art. de Sanguine menstruo. pag.* 464. On voit par ce passage, que le fameux Naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au nouveau Monde, étoient exempts de ce vice, cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

du Sud de l'Amérique ces hommes alaitoient seuls les enfants, exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui mériteroit d'être discuté dans un Traité particulier, où le Dissertateur, mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence relativement à un effet si surprenant; mais pour vaincre l'ennui & abreger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaircir la difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitants du nouveau Monde, ce vice qui devoit influer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques & morales. Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que femmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfants mâles naissent par tout, avec du lait dans leurs mammelles: il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le fiel de s'aigrir & de s'épancher assez pour sanguifier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mammelles à tant d'animaux mâles? Ces parties étant toujours obliterées, ne paroissent être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étoit sans dessein, sans but & comme par

» Dans toute une Province du Brésil, dit l'Auteur des » *Recherches Historiques*, *pag.* 371, les hommes seuls » alaitent les enfants, les femmes n'y ayant presque pas » de sein ni de lait. »

Quoique ce fait soit tiré des relations du Brésil, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

mépriſe que le ſexe maſculin avoit été pourvu de ces faux organes; mais penſe-t-on que les parties de la ſtructure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, ſoient réellement inutiles dans le plan univerſel? Il faut obſerver que tous les animaux mâles, dont les femelles alaitent, ont des mammelles: ſi j'oſois hazarder mon ſentiment ſur leur deſtination, je dirois que le Fœtus, & l'Enfant nouvellement né ſe déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuſe formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mammelles fort gonflées, & il eſt néceſſaire d'en exprimer le lait, ſi l'on veut qu'ils ſe portent bien. Voilà donc à quoi ces organes ſervent dans notre ſexe; ils ſont une fois, dans la vie, d'une utilité décidée ainſi que le cordon ombilical, & cela a ſuffi à la nature, pour en pourvoir tous les Etres bien conſtitués, & conformes au modèle primitif de leur eſpèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flaſque & plus humide que celui des hommes, elles ſe trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc auſſi dans les hommes de l'Amérique, par un défaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour; ils devoient donc être d'un génie borné, ſans élévation, ſans audace, d'un caractere bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur foibleſſe devoit les rendre vindicatifs comme le ſont les femmes, qui ayant moins de forces pour repouſſer une injure, manquent par là même de forces pour la pardonner; & l'inſtinct des Etres puſillanimes eſt de ne ſe croire jamais légérement offenſés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui réſultoient néceſſairement de leur tempérament: ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur conſtitution, qui fait auſſi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raiſon de celui des

hommes : toutes les parties cartilagineuſes & oſſeuſes de leur machine, étant continuellement rafraîchies & humectées, ſe durciſſent plus tard, & durent par conſéquent plus long-temps.

L'immenſe quantité de Vers Aſcarides & Cylindriques, qui perſécutoient les Américains à tout âge, (*) provenoit peut-être de la même cauſe que le lait de leurs mammelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants mâles, qui naiſſent avec un fluide laiteux qu'on voit ſe diſſiper vers le cinquiéme ou le ſixieme jour, & dès l'inſtant qu'ils ont éprouvé leur jauniſſe de ſanté, dont aucun enfant ſain n'eſt exempt.

Cette jauniſſe eſt produite par le premier épanchement du fiel dans la maſſe des humeurs; mais les vers cylindriques leur reſtent juſqu'à la dix-ſeptieme, ou la dix-huitieme année, temps auquel la bile doit acquérir aſſez d'acrimonie pour nettoyer le canal inteſtinal, en tuant, par ſon amertume, les inſectes logés dans ſes replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la tranſpiration inſenſible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être : auſſi avoient-ils généralement la pratique de ſe racler la peau, quelquefois juſqu'au ſang, de ſe frotter avec des graiſſes pénétrantes & de ſe manier fortement les membres, pour les tenir ſouples & en prévenir l'engourdiſſement.

Les Sauvages ſeptentrionaux, d'ailleurs ſi peu induſtrieux, avoient néanmoins imaginé, par beſoin, des ſortes d'étuves où ils ſe faiſoient ſuer preſque tous les jours. Le grand & l'unique ſecret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers conſiſtoit à augmenter la perſpiration, & à chaſſer le mal par les pores, en verſant dans

(*) Voyez Piſon *de Morbis indicis.*

les malades d'effroyables doſes de ſudorifique.

On a remarqué, dit-on, que le ſang de tous ces peuples couloit plus paiſiblement que celui des Européans, à cauſe de la viſcoſité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui paroîtra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, a été ſi violent & ſi exceſſif, qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cauſe de ce ſang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il eſt ſurprenant que cette indiſpoſition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieilleſſe. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbifique à leur égard. (*) Les Européans ſont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrége point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur ſinguliere accompagne quelquefois les maladies qui attaquent inſenſiblement la maſſe générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lepre & de l'Eléphantiaſe, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur effrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit ſoin d'en prévenir l'accroiſſement

(*) Le mal vénérien ne faiſoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occaſionnés en Europe au commencement de ſa tranſplantation. Cette maladie étoit dans ſon climat natal, beaucoup plus benigne que dans le nôtre : il y avoit des Provinces au nouveau Monde, où elle étoit auſſi tolérable que l'eſt le Scorbut dans quelques endroits de la Friſe. La Peſte naît tous les ans en Egypte, & ſe répand de là ſur les pays circonjacents; cependant ce fléau, qui n'eſt point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le ſort du mal vénérien dans notre continent, & celui de la petite vérole tranſplantée en Amérique, où elle eſt devenue la plus cruelle des maladies.

extrême par des palliatifs : chaque malade nourriſſoit ſa maladie, & la nourriſſoit long-temps.

Les Américains poſſeſſeurs de la Salſepareille, du Gaïac, & de la Lobelia, *) pouvoient aiſément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès : ils mâchoient auſſi continuellement du Coca & du Caamini, qui en les faiſant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils ſe fichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers inteſtinaux.

Les ſeptentrionaux pouvoient avoir d'autres vé-

(*) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on eſt parvenu à apprendre des Américains différents ſecrets qu'ils avoient long-temps tenus cachés, pour guérir le mal vénérien. M. *Calm*, Botaniſte Suédois, & éleve du célébre *Linneus*, qui a voyagé en curieux & en ſavant dans l'Amérique ſeptentrionale, s'y eſt aſſuré que les Indigenes ſe ſervent, avec grand ſuccès, de la *Lobellia*, qui eſt le *Rapuntium Americanum flore dilute cærulo* de Tournefort, & qui, dans le nouveau ſyſtême Botanique, appartient à la claſſe des Monopétales irrégulieres, Penthanthères Monoſtyles : on la nomme vulgairement *Cardinale bleue*. On fait avec les racines de ce ſimple, une décoction dont les effets ſont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

M. *Calm* a découvert encore que d'autres ſauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la deſcription du jardin de Clifford, nommé *Celaſtrus inermis foliis ovatis, ſerratis, trinerviis*, & qui eſt fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, *Celaſtus* : elle eſt plus rare à trouver que la *Lobellia* ; cependant on la voit actuellement dans le jardin d'Amſterdam & dans celui de Leide. Mr. *Calm* rapporte qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en uſant de ce ſpécifique. *Mém. de l'Acad. de Stocholm. An.* 1750. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on rendît, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne ſe bornât pas à en écrire des Traités preſqu'auſſi-tôt oubliés qu'ils paroiſſent.

gétaux vermifuges & antivarioliques d'un uſage indiſpenſable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens, l'Eſquine des Florides, la Caſſine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Saſſafras ou le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celaſtrus infuſées, le petit Tabac du Nord & les Ecorces du Saule, priſes en fumigation.

Tous ces ſimples amers & ſudorifiques convenoient à des tempéraments froids & ſurchargés d'une aquoſité nuiſible.

Il faut convenir que le mal vénérien n'étoit ni ſi actif, ni ſi exalté parmi eux que parmi les méridionaux ; cependant leurs filles les plus ſaines en apparence ne laiſſoient pas de communiquer aux Européans une eſpèce de virus qui à la longue pervertiſſoit la qualité du ſang. Quand ces nations eurent pris la petite vérole Européane, elle fit chez eux des ravages ſi rapides, ſi deſtructeurs que pluſieurs cantons en furent tout d'un coup dépeuplés, comme ſi la peſte y eût voyagé. Le Paraguai ſemble être le foyer que cette maladie a choiſi au nouveau continent qui en a autant ſouffert que l'ancien Monde a ſouffert du mal vénérien, & jamais il ne ſe fit un échange de calamités plus funeſte pour l'univerſalité du genre humain.

Il eſt ſans doute fort remarquable que la petite vérole a été ſi meurtriere pour toutes les nations ſauvages auxquelles les nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaiſſeau Hollandais l'apporta chez les Hottentots qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs tribus exiſtentes du temps que Grevenbrouk en fit le dénombrement, ſont anéantis aujourd'hui, & ce qui reſte ne ſera plus dans ſoixante ans (*).

En

(*) En 1755, un autre vaiſſeau apporta une ſeconde

En 1733, les Miſſionnaires Danois porterent la petite vérole au Grœnland, & la mortalité y devint ſi exceſſive qu'on commença à craindre l'extinction de l'eſpece entière, dans ces climats. A peine compte-t-on encore vingt anciennes familles Grœnlandoiſes à la côte occidentale. (*)

Les Suédois ont introduit ce fléau dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde que de très grands terreins, anciennement habités, ſont de nos jours abſolument déſerts & abandonnés aux Ours. On ſait que la nation Lapponne eſt réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoit, lors du dénombrement fait à la fin du ſeizieme ſiécle.

Les Ruſſes ont infecté de ce même venin, les Tunguſes-Koni & les Tunguſes-Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguſes ont inoculé les Tartares Mongols qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégats comparables à ceux de cette petite vérole tranſplantée autour du globe en moins de dix ſiécles, ſans que les remedes, ou la ſuite ſucceſſive des générations ayent pû adoucir ſon principe, qui paroît avoir réſiſté au temps même, & qui renaît après une inoculation légére; car tel eſt enfin le réſultat des raiſonnements des Médecins & des expériences des malades. Soit que l'inſertion ait

---

ſois, la perite vérole au Cap de Bonne Eſpérance, ce qui mit la colonie Hollandaiſe à deux doigts de ſa ruine.

(*) En 1730, on évaluoit la dépopulation de tout le Grœnland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que ſept mille. Les Cantons les plus avantageuſement ſitués le long des côtes de la mer, contiennent à peu près neuf cents ſoixante perſonnes ſur des terreins de 20 & de 30 lieues en quarrés. *Crantz grœnlandiſchen Hiſtorie, tom. I, pag. 17, imprimé en 1765. à Barby.* Ce calcul eſt conforme à celui des Mémoires *MSS.* qu'on nous a fournis.

été faite par le nez à la façon des Chinois, (*) soit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levain injecté a manqué de puissance pour entraîner une éruption complette, & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne, que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lû un Mémoire, où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur, du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléau devient contagieux, mériteroit aussi la derniere attention: on ignore presqu'entiérement leur procédé: on s'est contenté de soupçonner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils possedent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe le plus grand parti.

Les voyageurs font mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Catarre & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la

(*) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus variolique. On a essayé cette méthode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner: elle occasionnoit des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite vérole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mal copié le procédé des Chinois, ou que le tempérament de ces deux peuples demande des traitemens différents.

cauſe réſide dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'eſt jamais étendu vers les Régions boréales, & n'a fait qu'une ſeule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un incendie.

Il faut remarquer, en paſſant, que rien n'eſt moins fondé que l'opinion de ceux qui ſoutiennent que les Sauvages du nouveau Monde n'avoient preſqu'aucune connoiſſance de leurs Plantes indigenes : il y a aſſez de faits inconteſtables qui prouvent le contraire, & j'oſe dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique uſuelle que dans toutes les autres Sciences enſemble ; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hottentots du Cap de bonne Eſpérance, qui excelloient dans la connoiſſance des ſimples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoiſonner & la néceſſité de guérir ſes bleſſures le forcent, malgré lui, à eſſayer les herbes qui naiſſent autour de ſa cabane ; ſans quoi il ſeroit au-deſſous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à diſtinguer les plantes nuiſibles d'avec les alimentaires.

Ayant poſé que le défaut de chaleur, & l'humidité ſurabondante & viſqueuſe ſont les principaux caracteres de la conſtitution des peuples Américains, il s'enſuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenſes chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme, au nouveau Monde, dont les cheveux ne fuſſent longs, liſſes, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade & peut-être point un ſeul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même ſous l'Equateur, avoient un tempérament auſſi humide que l'air & la terre où ils végétoient. Ils ne griſonnoient preſque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun âge ; parce que les ſucs capilaires étoient ſans ceſſe rafraîchis en eux

par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'eſt apparemment là la cauſe pourquoi ils ont toujours mieux réſiſté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Nègres, qui y deviennent d'abord étiques, & quoiqu'on leur fourniſſe le *Coca* & l'*Herbe Paraguaiſe*, ils y meurent bientôt: les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque-temps, pourvu qu'on ne leur impoſe qu'une très-petite tâche, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur patrie, manquoient, comme les hommes, de poil ſur les parties naturelles & tout le reſte du corps. Amér. Veſpuce dit que les premieres d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cauſe de leur grand embonpoint qui faiſoit en elles les fonctions de ce tablier que la nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (*)

Les ſauvageſſes du Nord étoient auſſi fort corpulentes, groſſes, peſantes, & d'une taille mal priſe, caractere commun à tout le ſexe des Indes occidentales où l'on n'a pas retrouvé le ſang de Circaſſie & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient ſans ſecours, avec une facilité & une preſteſſe qui ſurprit étrangement les Européans, il s'enſuit qu'outre l'expanſion du conduit vaginal tous les muſcles de la matrice étoient en elles peu ſuſceptibles d'irritation, à cauſe des fluides qui les relâchoient.

(*) Il y a ſans doute de l'hyperbole dans les deſcriptions que quelques Auteurs font de ce prétendu tablier; on en parlera, plus au long, dans le ſecond volume de cet Ouvrage, à l'article de la *Circonciſion* & de l'*Infibulation*.

Il ſemble que la dégénération, dans toutes les eſpèces animales, commence par les femelles : celles-ci principalement infectées du mal vénérien, & atteintes de pluſieurs autres défauts eſſentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reſte de l'univers, & comme elles procréoient peu, leurs enfants étoient alaités juſqu'à l'âge de dix ans, dans les contrées du Sud, & juſqu'à ſept ordinairement, dans les Provinces ſeptentrionales (*). Pluſieurs Relations diſent qu'on y a trouvé des garçons de douze ans, à qui la mere donnoit le ſein; & ce qui eſt plus frappant encore, on y a vu des femmes preſque ſexagénaires ſervir de nourrices aux enfants de leurs enfants. Les voyageurs du ſiécle paſſé, en faiſant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient ſujets alors, rapportent que les femmes ſauvages y étoient fort ſouvent incommodées d'une ſi grande réplétion de lait, qu'elles ſe voyoient contraintes, lorſqu'il ne leur naiſſoit pas d'enfants, ou que les maladies les emportoient, de ſe faire teter par de petits chiens dreſſés à cet uſage.

Cette ſurabondance de la liqueur laiteuſe, engendrée par l'humidité de leur tempérament, derangeoit vraiſemblablement en elle le flux ſexuel, qui étoit rare, & non périodique dans pluſieurs

(*) Chez la plûpart des Sauvages *Chaſſeurs & Pêcheurs* les femmes doivent alaiter leurs enfants plus long-temps que par-tout ailleurs : c'eſt une incommodité de plus, qui réſulte de leur façon d'exiſter. Les meres ne ſauroient y préparer aucune nourriture capable de remplacer le lait : n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne reſte de reſſource que dans le ſein maternel. Car la chair boucannée, le poiſſon ſéché, les poudres nutritives, les végéraux cruds ou rôtis, ne ſauroient ſubſtenter des enfants de trois ou quatre ans, que ces alimens compactes & groſſiers tueroient : auſſi ſe révoltent-ils, quand on leur en préſente, & leur eſtomac les rebute comme par inſtinct.

individus. Quelques Naturaliſtes, ſur le témoignage deſquels il paroît qu'on peut ſe repoſer, aſſurent que dans pluſieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène auſſi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'eſpéce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeſte dans le ſang : & ce vice eſt preſque ſans exemple, car quoiqu'on ait rapporté la même choſe des Samoyedes; on ſait aujourd'hui, à n'en point douter, par les derniers avis que les Phyſiciens d'Archangel, nous ont communiqués, que les femmes Samoyedes ſont ſoumiſes à la loi générale, ainſi que les Lappones, entre leſquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irréguliere, & quelquefois totalement interdite : mais alors le maraſme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le profeſſeur Linneus a reconnu, par ſes recherches en Lapponie, que les femmes en qui le flux ceſſoit, avoient une eſpèce d'Hydropiſie dans les pieds, (*) ce qui n'eſt point ſurprenant.

L'évacuation périodique du ſexe n'eſt pas fort copieuſe dans les pays ou exceſſivement froids, ou exceſſivement chauds : cependant chez les peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les colonies ont calculé que la doſe de l'émanation des femmes Indigenes, lorſqu'elle eſt la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes. (**)

Quoique ni la ſuppreſſion abſolue des regles, ni leur retard paſſager n'empêchent point l'ouvrage de la génération : on peut néamoins com-

(*) Voyez la FLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

(**) On avoit déja fait cette obſervation du temps de la Hontan, qui en parle dans ſes Memoires.

pter ce dérangement entre les cauſes phyſiques qui rendoient les Indiennes ſi peu fécondes. Si l'on y ajoute l'affoibliſſement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le pays le moins peuplé du globe. L'animoſité des peuplades acharnées à leur deſtruction mutuelle, leurs armes imbues de venin, la ſtérilité de la terre, la multitude de ſerpens & d'animaux armés d'une ſalive empoiſonnée, enfin la nature même de la vie ſauvage y conſpiroit contre la propagation, & cela n'a pas beſoin d'être expliqué, car ſi l'on excepte le ſeul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreſte, il n'y a pas de Peuple ſauvage qui ſoit nombreux ou qui puiſſe le devenir.

On a ſupputé que dans la Virginie, lors de l'arrivée des premiers Anglais, il n'exiſtoit que cinq-cent Perſonnes ſur un terrein de ſoixante lieues en quarré; du temps qu'une lieue quarrée peut, au calcul de Mr Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue eſt de cent lieues gauloiſes, ſur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Nord, on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout ſens, ſans rencontrer une famille, une cabane, ſans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été viſiblement exagerée par les Ecrivains Eſpagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des iſles Lucaïes, & enſuite des côtes de l'Afrique, des hommes pour peupler le Mexique: ſi cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle deſerte en 1521? Ne ſeroit-il pas abſurde de ſuppoſer que Fernand Cortez, accom-

pagné seulement de quatre cents assassins, eût en un laps de trois ans égorgé & défait un Peuple de trente millions ? Quand même il auroit eu l'envie d'extirper, dans cette malheureuse contrée, l'Espèce entiere, le temps n'auroit point suffi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forfaits.

J'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de son temps se soit persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable que ce seroit trop faire que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en seroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissants en amour, les femelles par conséquent infécondes, & qu'il y naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garçons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet répandoit par tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cens millions en Amérique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu sur son calcul, deux cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un Savant d'Allemagne nommé Susmilch, & qui s'est signalé par son opiniâtreté à faire, pendant quarante ans des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y compris les Isles de sa dépendance : cependant dans sa Table il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en suppose réellement.

lement. [*] Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il ſuffit de dire que, ſi cet Ecrivain eût puiſé dans des ſources moins impures que les *Lettres Edifiantes*, qui ſont les ſeuls mémoires ſur leſquels il ſe fonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'Indigenes, c'eſt-a-dire de véritables Américains, qui ne ſont ni métifs, ni iſſus de métifs: car il n'eſt pas ici queſtion de ce ramas d'avanturiers a qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémiſphere, pour débarraſſer le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les peuples ſauvages du nouveau Monde de ne pas approcher les femmes affectées de leurs indiſpoſitions naturelles, ſoit que le contact du flux y fût dangereux, ſoit que l'inſtinct ſeul y eût enſeigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets, connoiſſoient entre les autres affaires ſérieuſes de leur adminiſtration, du temps où chaque fille de leur diſtrict avoit commencé à ſentir la criſe de ſon ſexe pour la pre-

(*) Selon la *Table des vivants de Suſmich*, l'Europe contient 130 millions d'hommes: ce dénombrement paroît être fait avec la derniere ponctualité, & il eſt peut-être impoſſible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Aſie en contient 650 millions, ce qui eſt bien moins un calcul, qu'une eſtime: elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette ſupputation eſt, à coup ſûr, fautive, puiſque l'on ne connoît que les côtes de cette vaſte portion de l'ancien continent, & la population de ces côtes eſt très-conſidérable, à en juger ſeulement par la traite des Négres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puiſqu'il s'enſuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze perſonnes ſur un mille anglais en quarré, ce qui n'eſt pas au rapport de toutes les relations les plus exactes. Au reſte, il eſt étonnant que l'Aſie contienne elle ſeule plus d'habitans que le reſte de l'univers connu; quoiqu'elle n'ait, ſelon Tempelman, que 10257487 mille anglais quarrés. Ce doit être le vrai climat de l'homme.

miere fois : on pratiquoit, à cette occaſion, pluſieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finiſſoit par expoſer la patiente à la morſure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale ; car que peut-on ſoupçonner de moins abſurde touchant les motifs d'une coutume ſi inſenſée en apparence ?

Il eſt avéré que tous les Indiens étoient Poligames, ſi l'on en excepte quelques Hordes particulieres qui ne tirent pas à conſéquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Poligamie dépoſe contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament ; mais c'en eſt, au contraire, une preuve de plus dès qu'une femme avoit eu un enfant, ils en étoient dégoutés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois ans : dans cet intervalle ils cherchoient une autre épouſe.

Les Iroquoiſes craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit ſouvent de ſe faire avorter, ſoit par la preſſion, ſoit par la maſtication d'une certaine herbe qui nous eſt inconnue : quand la groſſeſſe ſe manifeſtoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la conſtitution de la vie ſauvage, qu'à la nature alterée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroiſſoient guères plus ardents, & quoique ce ſoit le génie des Sauvages en général de mal traiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur exiſtence inſupportable : ils s'arrogeoient ſur elles droit de vie & de mort, & les excluoient de la famille ſelon leur caprice ; tout commerce ceſſoit avec elles pendant les premieres années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le ſexe étoit eſclave ; non ſoumis à la clôture, on le ſoumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'eſtimer. Les voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement ſur cet article, car ce que les Jéſuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les

jeunes Américains faisoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser, est non-seulement exageré, mais inventé à plaisir pour jetter tant soit peu d'intérêt dans l'Histoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les annales de l'Eglise Iroquoise & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les pays les plus chauds, comme le Bresil, les jeunes gens ne se passionnoient guères & épousoient souvent des filles avec qui ils n'avoient eu aucune liaison, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence (*).

Américc Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les femmes qu'on ne les aimoit: ces vieillards s'étoient donc apperçu par leur propre expérience, que le défaut de tendresse pour le sexe étoit un vice national d'où resultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une societé, & même dans une société de barbares; mais ces sermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que là où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractere de la bienveillance: ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés: ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver: & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération

(*) La plûpart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté: les Caraïbes épousoient quelquefois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit, selon une loi fondamentale de l'Empire, épouser sa sœur, & à son défaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons *l'Inceste*.

presqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons : aussi entre tous les vrais Sauvages du nouveau Monde, les femmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Societé : mais en Amérique, les Peuples, civilisés eux-mêmes ne connoissoient jamais de femmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'enfants tortus & contrefaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très-éloigné d'attribuer la retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur aliénation pour le sexe. Cette répugnance avoit d'un autre côté produit d'autres abus.

La Pédérastie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on a faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peut-être fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tâchoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant enfler singulierement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues, des insectes vénimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la fureur, occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable, & presque monstrueuse; ainsi que l'a

obſervé Américc-Veſpuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faiſons une loi de citer les propres termes à la note. (*)

Quelqu'étrange que ſoit cet uſage, il ne faut y chercher qu'un remede extrême contre le vice de la conſtitution. L'ardeur d'un ſexe & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il falloit par induſtrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient ; car qu'un ſexe ait été complice de la dépravation de l'autre comme Oviedo l'a prétendu, cela n'eſt ni vraiſemblable, & le fait rapporté par Veſpuce prouve le contraire.

Liſter, qui a écrit un Traité aſſez eſtimé ſur le mal vénérien, aſſure qu'il devoit principalement ſon origine aux ſuites de la morſure de quelque ſerpent venimeux de l'Amérique : & pour développer davantage ſes idées à ce ſujet, il ajoute que le gonflement du membre viril, eſt le premier ſymptome qui ſuit toutes ces eſpèces de bleſſures empoiſonnées, même dans les pays chauds de l'Europe : le malade eſt d'abord ſurpris, dit-il, d'un priapiſme violent, & il ne reſpire que le coït. (**)

(*) *Mulieres eorum faciunt intumeſcere maritorum inguina in tantam craſſitudinem, ut deformia videantur & turpia : & hoc quodam earum artificio & mordicatione quorumdam animalium venenoſorum ; & hujus rei causâ multi eorum amittunt inguina, quæ illis ob defectum curæ, flaceſcunt, & multi earum reſtant eunuchi. Relation d'Alberic Veſpuce, imprimée en caracteres gothiques à Strasbourg en 1505, chez Mathieu Hupfuff.*

Dans la collection de Ramuſio, ouvrage compilé ſans goût & ſans exactitude, on trouve une autre relation de Veſpuce, où il eſt dit que les femmes américaines faiſoient enfler le membre viril, en donnant aux hommes un breuvage exprimé d'une certaine herbe ſuculente ; mais celui qui a traduit l'original de Veſpuce en italien l'an 1550, a mal compris le texte de l'auteur, & l'a par conſéquent falſifié dans ſa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

(**) Il eſt bien certain que les hommes qui ont été piqués du ſcorpion en Italie ou en Eſpagne, éprouvent

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme absolument point l'opinion de ce Physicien Anglais, sur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la piquure de certains insectes vénimeux, une passion ardente, & une espèce de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de Cantharides prise à l'intérieur avec la racine du *Leontopodion*.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entraînoit quelquefois des malheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, sur-tout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure, des remédes calmants, les Sauvages des provinces où croît la Résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs femmes, recours à un stratagême moins périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance: ils se mettoient au bout de la verge, des anneaux pétris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élasticité. (*)

---

violente tension dans le nerf érecteur, & un fort accès de satyriasis: il est certain encore que le coït les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque Pline assure qu'une femme qui auroit à faire avec un tel homme, en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la liqueur spermatique. Cela n'empêche cependant point que le systême de Lister, sur l'origine du mal d'Amérique, ne soit faux, puisque la chair du Lézard Iguam, n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qualité de donner cette maladie à ceux qui en sont exempts: elle est seulement très-contraire à ceux qui en sont atteints.

[*] La résine élastique, nommée dans la langue du pays, *Caoutchouc* & *Hevé*, découle par incision d'un arbre qui croît dans la province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones, & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, flexible, exten-

Tels étoient les moyens, dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance: tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune, les Espagnols y débarquerent: ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on vit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le fit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite: quand la rage des chiens fut ou fatiguée, ou assouvie, on fit passer au fil de l'épée plus de six cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner au déprédateur Vasco Nunnez le surnom d'*Hercule*, par le dernier abus qu'on puisse faire des termes; on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont osé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une nation étrangere, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains jusques dans la centieme génération, à cause de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'est là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse, pour pallier la plus grande injustice qui se fit jamais sur la surface de ce globe? Je veux dire la conquête du nouveau Monde

---

sible, & par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matieres réfineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, sous le nom de *Bagues de la Chine*, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique: celles qui ne sont pas faites de *Caoutchouc*, ne sont pas véritables.

par les Espagnols, qui y égorgerent tout ce qui pouvoit l'être.

Aussi immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, dont les Castillans n'étoient les juges compétents, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit affreux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée. » Les Généraux, dit-il, rendirent compte » au Roi Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit » passé, & de tout ce qu'ils avoient remarqué des » usages & de la religion de ces Indiens : ils lui » manderent qu'ils avoient trouvé quelques-uns de » ces peuples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils n'a- » voient point d'autres Dieux que les Poissons » qu'ils prenoient, & du reste qu'il ne restoit plus » de terre à conquérir de ce côté-là. L'Inca très- » content de ce qu'on n'avoit point versé de sang, » fit dire à ses Généraux de revenir à Cusco, d'a- » bord qu'ils auroient pourvu aux gouvernements » de ces peuples, & il leur recommanda, sur toute » chose, de faire une exacte recherche des Sodo- » mites, & de les condamner au feu sur les indices » les plus legers, & il ordonna qu'on les exécutât » publiquement, que l'on démolît leurs maisons, » & qu'on renversât leurs terres ; afin qu'il ne de- » meurât aucun souvenir d'un pareil vice. Il fit » même une loi où il vouloit que dans la suite on » brûlât une ville dont un seul habitant seroit con- » vaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent » exécutés au grand étonnement des habitants de » ces vallées ; car les Incas ont toujours eu ce crime » en horreur. Si dans une querelle particuliere, un » bourgeois de Cusco en appelloit un autre Sodo-

» mite, on le regardoit comme un infame pour » avoir prononcé ce mot. » (*)

Ce recit du fabuleux Garcilaſſo ne prouve rien, ſinon qu'en effet pluſieurs nations de l'Amérique étoient livrées a cette debauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'inſtinct animal, car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réſervoit aux coupables, eſt ſans doute une fiction très-groſſiere. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une ſeule ville, comment y auroit-on donc démoli des villes entieres, pour la faute d'un ſeul citoyen? C'eſt d'après les loix Romaines, que Garcilaſſo a imaginé le ſupplice du feu dont il parle tant, & qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes ſur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas ſubſiſté dix ans. Pluſieurs années après le regne de l'Inca Capac-Yupanqui, on vit encore un Souverain de ce pays renouveller les anciennes loix contre la Sodomie : elles n'avoient donc pû, malgré leur ſévérité, arrêter le torrent du déſordre.

Quoiqu'il en ſoit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faiſoit reſſembler à des ſatyres en comparaiſon des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette eſpèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pû ſe livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que ſur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avares dégouttoient de ſang. Malgré tant de motifs pour haïr ces hommes féroces, les trois cents épouſes de l'Inca Atabaliba, qui furent priſes avec lui, ſe proſtituerent au vainqueur ſur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq

(*) *Hiſt. des Incas, tome premier, pag. 98. Traduction d'un Anonyme. Paris 1744.*

mille femmes (*) Américaines vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue, fuioient à plus de quarante lieues dans des forêts & des solitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les Indiennes à se livrer aux Européans:[**] aussi est-il certain que les Espagnols trouverent en elles, un zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre: elles servirent d'interprêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoit contre leur patrie, & rendirent de grands services à tous les conquérants qui les premiers pénétrerent dans les isles & la terre ferme. Ce fut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la premiere fois aux Antilles. Une fille de l'isle de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrein & favorisa l'établissement de la ville de St. Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle. La fameuse Marina, qui fut la maîtresse & l'interprête de Fernand Cortez, étoit Américaine: on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Méxique. En étudiant toutes les causes qui amenerent successivement la servitude du nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes: elles sauverent Vasco Nunnez & toute son armée, au Darien, d'une conspiration formée pour la détruire. La fille

(*) *Zarate, Histoire de la conquête du Pérou, Liv. II. Ch. VI, pag.* 98. Voyez aussi *Levinus Apollonius Descr. Regni Peruvani.*

(**) *Quando se Europæis jungere poterant, nimiâ libidine pulsæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Vespuce.* Quand elles pouvoient se joindre aux Européans, tous les sentiments de pudeur cessoient dans leur ame, & agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue & sans bornes.

du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables, pour dompter cet immense pays. Quand les peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les colons français plongés dans la sécurité, les femmes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissements les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencontre mille exemples de cette nature en lisant l'histoire; mais ceux que nous avons rapportés, sont plus que suffisants.

Après avoir considéré les habitants du nouveau Monde du côté de leur impuissance, car j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament, on n'est pas moins surpris, quand on considére leur insensibilité physique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait, & font encore aujourd'hui essuyer à leurs prisonniers des tourments horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, sans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs vainqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, & qui ont observé long-temps l'attitude & la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en piéces, ont cru que ces peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émoussoit en eux les atteintes de la douleur: ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont ils avoient été témoins. Je sais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en est moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébête leur sensibilité & leur esprit. La qualité du climat, la grossiereté des humeurs, le vice radical du sang, la constitution de leur tempérament excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le

trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie où des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même : l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les peuples du Nord, mais encore chez toutes les nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride, qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singuliere qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. *La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement*, dit Ulloa (*) *dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment ; car quand les Curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exhortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité & une tranquilité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du dehors dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation qu'on mene à la mort pour leurs*

(*) *Voyage historique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par Georges Juan & Antoine d'Ulloa, tome premier, pag. 345, in 4°. Amsterdam 1752.*

crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage.

Cette indifférence pour la vie, au lieu de leur inſpirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de fois beſoin, ne les a jamais conduit qu'à un déſeſpoir honteux & inutile: je ne veux point jetter le moindre doute ſur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Eſpagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquiſition, ſubmergés à la pêche des Perles, étouffés dans les Mines, & écraſés enfin ſous le poids des fardeaux & des exactions; mais il eſt certain que le ſuicide en a emporté un nombre très-conſidérable: ils ſe laiſſoient mourir de faim, s'empoiſonnoient, ſe pendoient aux arbres, (*) ou s'immoloient ſur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroient pu défendre, s'ils n'avoient été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de pluſieurs autres, prouve que le ſuicide ou la mort volontaire part bien plus ſouvent d'un principe de foibleſſe & de puſillanimité, que d'un effort de courage & d'héroiſme. Si l'on avoit la force d'eſpérer encore, on ne ſe détruiroit pas: on ne ceſſe d'eſpérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on ſe croit ſurmonté ſans retour par l'ennemi, par la douleur ou la fortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de reſſource ou d'aſyle. C'eſt toujours un abus de la raiſon, qui entraîne un découragement ſi complet: les enfants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrêmité qu'on les réduiſe; parce qu'ils

(*) Les premiers Américains que Chriſtophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous ſe détruire pendant le trajet, & comme on les garrotta pour les conſerver, ils entrerent dans une eſpèce de rage qui dura juſqu'à leur mort. Quand on les conduiſit à Barcelone, ils épouvanterent tous les ſpectateurs par leurs hurlements, leurs contorſions & leurs mouvements ſi violents & ſi convulſifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. *Dapper Beſc. van America, pag. 41. in-fol.*

usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

Je ne parle pas ici de cette espèce d'assassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible, & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols aux Indes occidentales, on tombera d'accord que les Américains divisés & factieux, n'étoient point en état de leur résister avec leurs armes de bois, & leurs armées indisciplinées; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient composées d'hommes plus que poltrons, & d'une lâcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abatardissement de l'espèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calculs pertinents sur la population du Pérou & du Mexique, on sait seulement qu'elle y étoit plus forte que par tout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre-cents cinquante Bandits à pied & quinze Cavaliers assez mal armés: toute sa pitoyable artillerie consistoit en six amusettes, qui ne feroient pas peur aujourd'hui à un donjon défendu par des Invalides: il tint la ville capitale en respect pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent soixante & dix fantassins, & trente cavaliers, avec lesquels ils égorgèrent les troupes innombrables de l'Inca Atabaliba. Les fuyards firent tant d'efforts pour se sauver qu'ils renversèrent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute: il leur en eût coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure: il n'y eut point dix Espagnols tués dans

cette journée mémorable, ou l'on croit voir des tigres défaire un troupeau de moutons.

En 1492 ; au moment que Colomb deſcendit à l'Iſle de S. Domingue, il y avoit au moins un million d'habitans, dont le plus grand nombre aima mieux de ſe déſeſpérer que de ſe défendre : ceux qui oſerent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, juſqu'au dernier de leur nation ; de ſorte qu'il ne reſtoit plus, en 1530, un ſeul Indigène dans toute l'étendue de cette Iſle, dont le malheur ſeroit ſans exemple, s'il y avoit des malheurs uniques. Les Inſulaires ne firent qu'une ſeule tentative, en 1510, pour ſecouer le joug du vainqueur ; mais cette tentative qui conſiſtoit en une fumigation du bois d'Ahouai, pour empoiſonner l'atmoſphere ſous le vent, étoit plutôt une ruſe d'hommes foibles qu'un effet de vrai courage.

Les Caraïbes montrerent quelqu'eſpèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Eſpagnols, que les fléches horriblement envenimées dont ils ſe ſervoient avec plus d'adreſſe que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoiſon : on ſe ſervit inutilement de fueilles de Tabac, de Cauteres, & de milles moyens inſuffiſants : il étoit réſervé au temps préſent de ſavoir que le ſucre & le ſel ſont ſeuls en état d'arrêter les prompts effets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte : les cantons les moins peuplés réſiſterent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenſes, où ils étoient diſperſés par peuplades, qui fuyoient ou ſe cachoient quand l'ennemi ſe montroit, & qui reparoiſſoient dès que le défaut de ſubſiſtances le forçoit à ſe retirer. C'eſt par la même raiſon que

les Romains, dit Strabon, s'emparerent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de ſe battre vingt ans pour envahir l'Eſpagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foibleſſe de la population faiſoit la force de l'état. (*)

Les Chiliens ont lutté aſſez long-temps contre les Eſpagnols, qui ont compoſé, ſur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme ſi une victoire injuſte pouvoit jamais être glorieuſe. Les montagnes preſqu'inacceſſibles où ces Chiliens ſe retiroient par des ſentiers cachés, quand ils avoient dévaſté les campagnes, leur ſervirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien obſervé.

Les Jucatains ont eu auſſi quelque réputation de bravoure; mais la ſtérilité de leur pays, & la méſintelligence qui ſe gliſſa entre ceux qu'on avoit envoyés pour le conquérir, en firent traîner la conquête en longueur.

Les Eſpagnols conviennent qu'ils ne tirerent pas tant de ſervices de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit tranſporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie ſouvent démontée, que de la rage ſinguliere de leurs chiens Dogues & de Lévriers, qui

(*) Il y a des Auteurs, & ce qui pis eſt, des Hiſtoriens qui ſoutiennent que l'Eſpagne contenoit, du temps de Jules-Ceſar, cinquante millions d'hommes, nonobſtant que Strabon nous repréſente ce pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland: la Bétique étoit la ſeule province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Eſpagne contenoit du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitans, on peut hardiment aſſurer que jamais ſa population n'a été plus forte; & il s'enſuit qu'en décomptant les Maures & les Juifs expulſés, il eſt paſſé, en un laps de deux cents & ſoixante ans, huit millions d'Eſpagnols en Amérique.

qui toujours alertes, suivoient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit: (*) ceux qui accompagnoient Vasco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnerent, avec tant d'impétuosité & de valeur sur les Peruviens, que la cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde réguliere comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenir un de ces animaux. On trouve encore dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le Dogue *Bérécillo* gagnoit deux réaux par mois, pour des services par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto attachée à la conquête de la Floride, un Lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de *Brutus*: ce mâtin, après avoir fait de terribles ravages, fut enfin tué à coups de flêches par les *Infidèles*, & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les *Chrétiens*; comme si l'on étoit *Chrétien*, lorsqu'armé de l'injustice, & de la force, on

(*) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui, sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par des Métifs, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulierement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens, ont la même haine contre les Espagnols & les Metifs, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. *Voyage du Pérou, liv. VI, ch. VI. tome I. pag.* 341.

envahit un pays étranger, & qu'on y fait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers qu'on repaît ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau ? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, fut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une fatalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si mépriſable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être Pape : parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit, il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zèle à Ferdinand & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hâta de leur donner l'Amérique sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit point. Il vaut bien la peine d'entendre comment il s'exprime dans sa Bulle de 1493, c'est-à-dire trois mois après qu'on eut reçu en Europe l'étonnante nouvelle de la découverte d'un nouvel Hémisphere.

C'est de notre propre mouvement, (*) dit-il à

(*) *Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super hoc nobis oblatæ petitionis instantiam, sed de nostrâ merâ liberalitate, & certâ scientiâ, ac de Apostolicæ potestatis plenitudine, omnes insulas & terras firmas, inventas & inveniendas, detectas & detegendas versùs*

Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mûs par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les Terres fermes déjà trouvées, & encore à trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'Occident..... Nous vous donnons, concédons & assignons ces Isles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places, leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Juriſdictions & toutes leurs autres dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par S. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon..... Si quelqu'un osoit trouver à contredire à cette présente Donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le

---

Occidentem & Meridiem.....Autoritate omnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concessâ, ac Vicariatus Jesu-Christi, qua fungimur in terris, cum omnibus illarum dominiis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, hæredibusque & successoribus vestris, Castellæ & Legionis Regibus, in perpetuum, tenore præsentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque hæredes ac successores præfatos, illorum dominos cum plenâ, liberâ & omnimodâ potestate, autoritate & jurisdictione facimus, constituimus & deputamus..... Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ commentationis, deputationis, decreti, mandati, donationis; .... infringere, vel ei, ausu temerario, contrarie. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apostolorum ejus, se noverit incursurum. Datis Romæ apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis dominicæ millesimo quadringentesimo nonagesimo tertio; quarto nonas Maii, Pontificatus nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine, est intitulé : DECRETUM ET INDULTUM ALEXANDRI SEXTI *super expeditione in Barbaros, novi orbis, quos Indos vocant.*

sens, ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible, si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Ecclésiastique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant sur son trône sappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un chef des Calmouchs, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre, dans toutes les prises de possession du nouveau Monde; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le Sécretaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux terres Magellaniques.

» Alors, est-il dit dans cet Acte, en signe & » témoignage de prise de possession, Sarmiento tira » son épée & en coupa des branches d'arbres & » des herbes, prit des pierres & les transporta d'un » lieu à un autre, fit quelques tours en se promenant dans la campagne & sur la plage: incontinent ayant pris une grande croix, & ayant fait » mettre ses gens en bataille avec leurs arquebuses, » on porta la croix en procession. — — Ensuite » on prit & appréhenda possession de cette partie » de l'Amérique, en vertu de la Donation & de » la Bulle de Notre très-saint Pere, Alexandre » sixieme, souverain Pontife Romain, expédiée » de son propre mouvement, par laquelle il donne

» à Dom Ferdinand cinquieme & à Dame Isabelle
» sa femme, la moitié du monde, c'est-à-dire,
» cent-quatre-vingt degrés de longitude. »

Le Moine de la Vallé Viridi allégua aussi cette Bulle impertinente pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Péruviens, mais aux Espagnols : il fit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les successeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquieme du nom : je vous annonce donc, ajouta ce saint homme, que vous ayiez à vous faire baptiser le plus promptement possible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à feu & à sang. Atabaliba, à qui il étoit au fond très-difficile de répondre à un discours si convainquant, parce que son armée étoit trop foible pour résister à ses ravisseurs qui l'assiégeoient, repliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu, qu'un pareil partage étoit plutôt un partage de Brigands, qu'un ordre du Dieu puissant & juste, qui éclaire cet Univers, qu'enfin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (*)

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été berger à Truxillo en Espagne, & de Diegue Almagre, qui étoit fils d'un Prêtre, & qui passoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne

(*) On trouvera dans le second volume de cet Ouvrage, à l'article de la Religion des Américains, la suite du discours de l'Inca & du Moine Espagnol ; discours qu'on n'auroit jamais dû tenir par respect pour l'humanité & la Religion.

ſavoit ni lire ni écrire ; [*] comme ſi la fortune eût voulu ſe ſignaler, en employant à la ruine de l'Empire des Incas, deux avanturiers également obſcurs & ignorants, dont le caractere cruel & atroce ſurpaſſoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même auſſi qu'un fourbe, qui, ſous prétexte de catéchiſer les Péruviens, alla faire l'eſpion dans leur armée, comme on a accuſé S. François d'Aſſiſe d'avoir fait pendant les croiſades. Il eſt bien certain que Pizarre étoit encore irréſolu, lorſque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant ſa miſſion les forces & les diſpoſitions de l'ennemi, lui conſeilla de livrer bataille ſans tarder d'un inſtant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'eſt que, quand l'Eſpagne voulut ſe mettre en poſſeſſion de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoit donnée, ſes finances étoient ſi épuiſées, ſes dettes ſi accrues, ſa foibleſſe ſi grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une ſeule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détreſſe, Ferdinand emprunta d'un de ſes domeſtiques une ſomme fort modique pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette ſomme, avancée par les Angelès, produiſit des Tréſors, & ces Tréſors ruinerent une ſeconde fois l'Eſpagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juifs & les Maures enſemble.

Il eſt difficile de connoître, au juſte, la quanti-

(*) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Egliſe à Malagon en Eſpagne ; & que ſon pere étoit un Prêtre nommé Hernand de Luque, qui alla enſuite en Amérique commander des voleurs avec leſquels il dévaſta une partie du Pérou. *Hiſtoire du Pérou, liv. 1, ch. 1, pag. 2, Edition de Seville.*

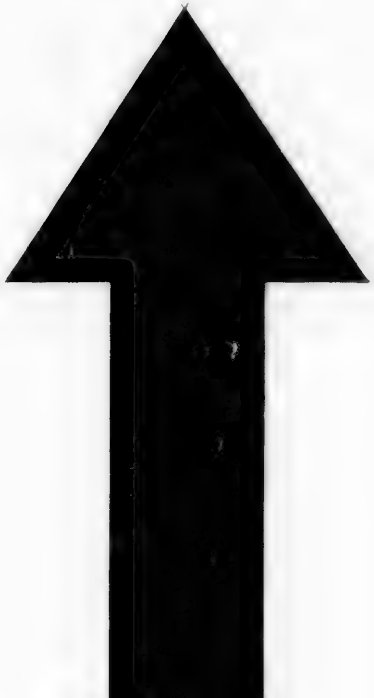
té d'or & d'argent qu'on a tirée, juſqu'à nos jours, des différentes Mines du nouveau Monde ; mais le total doit en être encore plus conſidérable qu'on ne ſe l'eſt imaginé, puiſque les ſeules Mines du Bréſil, avoient produit, depuis Pierre II juſqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres Tournois. (*) Les manifeſtes des flottes qui ont porté cet or en Europe, ſont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de ſorte qu'on ne peut former le moindre doute ſur la réalité de cette importation de métail. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des mines Bréſiliennes juſqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de ſoixante ans.

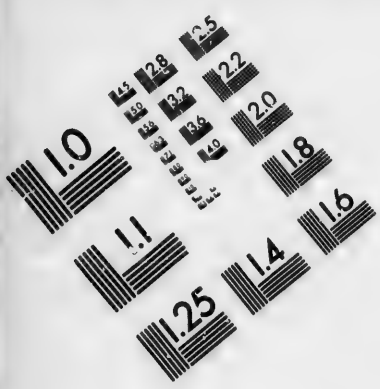
En évaluant le produit des Mines du Chili, de la Terre ferme, de la Caſtile d'or, du Mexique & du Pérou ſur le proquit du Bréſil, il en réſultera une ſomme preſqu'innominable que l'Eſpagne doit en avoir tirée : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un ſiecle. L'ouverture des Mines du Potoſi étoit deja faite en 1638, & en 1638, on en avoit tiré trois-cents-quatre-vingt-quinze-millions-ſix-cents-dix-neuf-mille Piaſtres. (**)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Eſpagnoles enleverent aux Caciques de l'Amérique : cela n'étoit pas de conſéquence. Atabaliba

(*) L'Amiral Anſon dit que l'or qu'on tire des mines, & des ſables du Bréſil, ſe monte annuellement à deux millions de livres ſterling. Ce calcul revient à peu-près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a paſſé & paſſe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne ſont que les fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglais, ou du moins leur a appartenu.

(**) L'Auteur des *Mémoires & des Conſidérations ſur le Commerce & les Finances d'Eſpagne*, aſſure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or peſant ; ce qui n'eſt pas croyable : auſſi cet Auteur n'étoit-il pas toujours bien inſtruit.





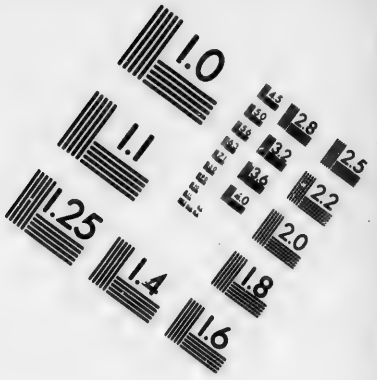
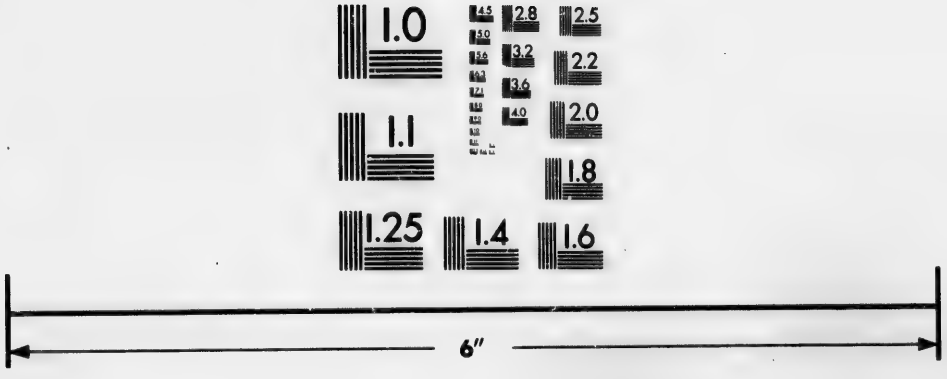
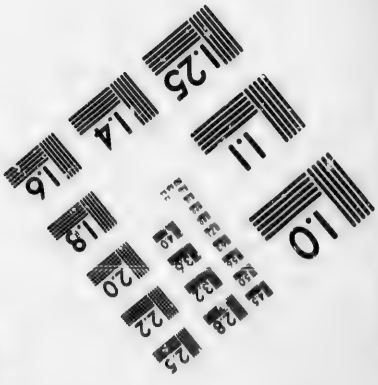


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne put jamais amasser pour sa rançon 7 millions en or & en argent façonné. (*) Et quand après sa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin fut à peine de soixante millions : on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jetté à la mer la plûpart de leurs richesses ; mais il n'y a aucune apparence qu'ils ayent assez estimé l'or, pour en façonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient figurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de blé en Portugal, & en Espagne, ces deux Royaumes qui négligerent entiérement leurs arts & leur agriculture, pour se plonger pour, ainsi dire, dans les Mines, y trouverent bientôt-leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoyes d'argent fort alteré, (**) & il étoit redevable à l'Angleterre qui le

(*) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cents millions de Maravédis, c'est-à-dire, plus de quatre millions cinq cents mille livres ; cependant, ajoute-t-il, on ne fit l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-forte ; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre ; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui font sept cents cinquante mille livres : il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent fin ; le quint de l'or se trouva monter à neuf cents mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne pût fournir pour sa rançon sept millions qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou, & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chose.

(**) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un

le nourriſſoit, de cinquante millions. Ainſi il devoit à un ſeul créancier trente-cinq fois plus qu'il ne poſſédoit : il étoit inſolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déja déclaré ſa faillite. Le Roi Joſeph actuellement régnant ſe trouva, dès l'an 1754, c'eſt-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une ſituation ſi embarraſſante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter ſur ſon crédit particulier, pour ſubvenir à ſes beſoins, quatre cents mille écus d'une confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc reſſorti preſque le jour même de ſon arrivée du Breſil : il falloit bien que les Portugais payaſſent les bleds qu'on leur envoyoit pour leur ſubſiſtance, & les draps qu'on leur amenoit pour ſe couvrir. Enfin, dit un Ecrivain très-inſtruit, le ſeul article du papier qu'on fabriquoit en Angleterre, pour y écrire les loix du Portugal & les ſentences de ſon Inquiſition, étoit en état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point, qui ne fabriquoit point, & qui conſommoit beaucoup par ſon luxe & ſes mœurs Aſiatiques. [*]

Philippe II, ſi long-temps poſſeſſeur des Tréſors du nouveau Monde, vécut encore aſſez pour voir la décadence où les Mines avoient entraîné ſes Etats. Encouragé d'abord par ſes richeſſes à tout oſer pour réduire l'Europe en eſclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ſes ſucceſſeurs

---

un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

(*) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitans, & on y labouroit ſi peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroît que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les maux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entaſſé des richeſſes exceſſives dans leurs Egliſes de Lisbonne. Le peuple des campagnes étoit plongé dans une miſere ſemblable à celle où gémiſſent les ſujets du Pape. L'Anarchie s'étoit gliſſée dans toutes les parties de l'adminiſtration.

dans la déplorable nécessité d'altérer les monnoyes. Ses sujets, comme frappés de vertige cessèrent de travailler leurs soyes & leurs laines, laissèrent leurs campagnes se hérisser de ronces & de bruyeres, & abandonnerent le commerce de la Baltique, du Braban, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes. [*] Cette létargie éveilla les nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutelle. En semant pour elle, en fabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le plus puissant Empire de l'Univers. Tout peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achete de l'Etranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même : ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laissèrent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains

(*) L'Auteur des *considérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne*, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le suppose communément ; mais il est tombé dans une équivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient continué leur Commerce, leurs Manufactures & leur Agriculture : en ce sens, l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîné la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est bien clair que l'Amérique a nui incroyablement. Elle n'est point, a la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habitans & 27246302 écus de veillon en revenus ; mais ses dettes étoient énormes, & dans le nombre de ses habitans il s'y trouvoit 1900.6 Ecclésiastiques, & 200000 qui prétendoient à le devenir ; ainsi en tout, 390046 Celibataires par devoir.

les fondements de l'Empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts ; mais jamais les agresseurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'est un grand problême de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzieme siécle, montré la route du nouveau Monde. Sans parler ici de ce mal cruel qui empoisonna les organes de la réproduction dans l'espece humaine, mal qui n'a pu être compensé par tous les Trésors du Potosi & du Brésil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses Mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément, que malgré la masse du métail importé, les Européans n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possede aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzieme siecle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens, auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant sans retour de son or & de son argent; mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique, & qui ont réussi extraordinairement dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner ; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes sont devenus des matieres effectives de commerce, qu'il en a résulté une utilité réelle ; mais aussi

les peuples ont vu par là leurs intérêts se multiplier ; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus universelles : une étincelle de discorde, pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe ; & quand l'Europe est en guerre, tout l'Univers y est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique : on a aggrandi la scene des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel, depuis Buenos-Aires jusqu'à Quebec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entraînées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor ou du bois de Campêche.

Quant au commerce des colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, & qu'il se réduit à sa seule métropole, les avantages & les profits qu'on en retire, ne sont pas si considérables qu'on l'a cru ; ce que l'Auteur de la *Philosophie rurale* a fort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce interlope dans les colonies, on ruineroit les colonies mêmes : si, dans la balance des pertes & des gains, elles l'emportent sur leurs métropoles, il est aisé de comprendre que les colons enrichis se fatigueront un jour du joug qu'on leur impose : ils voudront sortir de tutelle, & quand ils le voudront, ils auront assurément les moyens de le faire, & d'affermir leur liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette prémiére Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoit pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit

deux hémiſpheres habités par des animaux raiſonnables : quand un Génois eut, malgré cette défenſe d'un Prêtre de Rome, franchi ſur les aîles de l'induſtrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planète, un autre Pape en fit préſent à un Prince Eſpagnol, dont il briguoit le ſuffrage pour faire la fortune de Céſar Borgia, monſtre chargé de tous les crimes, & digne de tous les ſupplices.

Il eſt difficile de dire lequel abuſa le plus ridiculement de ſon pouvoir & de ſa raiſon, ou de Zacharie qui nioit la poſſibilité des Antipodes, problême qu'il auroit dû abandonner aux Géographes, ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Caſtillans. L'abrutiſſement des nations avoit ſans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un deſpotiſme abſurde. En 1346, les Vénitiens demanderent la permiſſion au Pape, de pouvoir commercer en Aſie, d'y acheter du poivre & de la canelle ; Veniſe obtint ce privilége dont elle n'avoit pas beſoin, & on anathématiſa tous les autres Etats de l'Europe qui oſoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une propoſition encore plus riſible : ils ſolliciterent la permiſſion de doubler le Cap de bonne Eſpérance, & de réduire en ſervitude perpétuelle les Nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Meſſe & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander, & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome ſolliciter la poſſeſſion de l'Afrique occidentale pour Alphonſe V. de Portugal, dit au Pape en plein Conſiſtoire » que Sa » Sainteté étoit priée de vouloir animer & recon- » noître le zèle du Roi ſon maître, en attribuant à » la Couronne de Portugal toutes les Terres qu'on » découvriroit le long de l'Afrique, juſques aux » Indes incluſivement ; puiſqu'on devoit regarder » *comme des poſſeſſeurs injuſtes toutes les nations in-*

» *fideles qui y étoient établies.* Que Sa Sainteté défen-
» dit en même temps à tous les Princes chrétiens,
» sous les peines Canoniques les plus griéves, de
» traverser les Portugais dans leurs entrepriſes. (*)

Si l'on avoit contraint, comme on auroit dû, cet orateur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des poſſeſſeurs injuſtes, parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Évangile, il auroit été fort embarraſſé; mais le ſacré Collége ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia ſa Bulle dans la teneur que les Portugais la deſiroient: on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injuſtice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'eſclavage qui fait horreur à l'humanité: ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres: les Eſpagnols les imiterent, & toutes les Puiſſances de l'Europe imiterent l'Eſpagne: les droits les plus ſacrés de l'homme, ne furent défendus par perſonne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne ceſſe point, quand on conſidére la puſillanimité des Américains ſubjugués & détruits preſqu'en un inſtant, par une poignée d'Européans.

Las Caſas dit que les Caſtillans en maſſacrerent douze millions: il y a probablement de l'exagération dans ce calcul, mais il n'y en aura plus, ſi l'on compte ce que les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais enſemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn juſqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique ſeptentrionale, on a détruit à peu près la treizieme partie des naturels: on n'en a pas laiſſé dans les Antilles, & preſque point dans les Caraïbes & les Lucaïs. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Bréſil, on a exterminé les deux tiers

(*) *Hiſtoire des découvertes des Portugais, par Lafitau, tom. I, pag. 15. in-4°.*

des Indigenes, car il ne faut faire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit fondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juif Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols prirent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémisphere existoient des peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient perfectionné les mœurs, honoré les sciences, cultivé les arts, évertué l'industrie, élevé des villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domesticité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivieres, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémisphére opposé la nature entiere étoit sauvage, l'air grossier & mal-sain, les forêts épaisses d'une étendue sans fin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré: les eaux fluviatiles, faute d'être contenues dans les bassins fixes, se répandoient dans les campagnes, où ne croissoient que des joncs & des herbes nuisibles: la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents: les animaux quadrupedes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetissés, abatardis, & on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude: les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur foiblesse & leur épuisement: ils manquoient de génie pour forger le fer dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (*) lieues quarrées; & sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux nations réunies en une espèce de société politique: tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végetoit à l'ombre des forêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un Hémisphere à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'ignorer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siecles, c'est une supposition insoutenable. Quelle préférence auroit pu être attachée à notre horizon, pour avoir été habité & défriché pendant un temps infini avant l'autre? Pourquoi le vaste continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever son ouvrage, ou pour le completter que par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux qui vivent dans le reste de l'univers connu: ces animaux étoient-ils aussi d'une création postérieure à celle des individus vivifiés de notre Hémisphere? On tomberoit dans l'absurdité, si l'on défendoit une telle hypothese & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organisés, pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroît pas même sur la scene du monde un nouvel

(*) M. Tempelman donne à tout le continent de l'Amérique neuf millions de milles anglais en quarré. Il faut soixante de ces milles sur un degré, d'autant que le degré ne contient que 25 de ces lieues dont il est question dans notre calcul.

insecte : les germes sont aussi anciens que les espèces, & les espèces paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'apercevoir de la futilité de cette dispute métaphysique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrieme partie de notre Planette, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monumens historiques confondus ensemble ne fourniſſent aucune preuve de cet événement, dont le souvenir ne s'étoit conservé nulle part, ni chez le peuple émigré, ni dans le pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercher des terres nouvelles & inconnues. Ce n'est pas à l'égard des Américains seuls que l'histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande contrée, une Isle considérable dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connoît positivement aucune région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée déserte, jusqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y sont introduits, pour la premiere fois, que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanesque dont chaque peuple remplit le premier chapitre de ses annales : si l'on vouloit s'arrêter aux fables nationales, tout seroit expliqué ; si l'on s'arrête aux documents inconteſtables de l'histoire, rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentielles, des catastrophes physiques, des guerres longues & meurtrieres anéantissent la race humaine dans un pays, & c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monuments se sont effa-

cés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ce qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables, la population soit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne semble pas avoir compté les individus: elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a soumis aux influences de son climat, & abandonné à sa propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'histoire nous présente, on voit la plûpart des peuples s'élever successivement de l'abrutissement, & marcher en tâtonnant des extrêmités de la vie sauvage, jusqu'aux rudiments primitifs des arts & de la société, il y a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses & des siecles, jettés sur ce globe sans autres notions, sans autres connoissances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires: portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection: créés bruts & grossiers, ils doivent à eux-mêmes leurs mœurs, leurs loix & leurs sciences: ils n'ont pas eu de modèle commun, ni de regle de conduite fixe; aussi ont-ils varié à l'infini, tant dans les moyens qu'ils ont employés pour atteindre à la vie civile, que dans les institutions de la vie civile même. Le climat les a autant gouvernés que la raison, & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont visiblement inspiré aux législateurs des idées souvent contradictoires: lorsqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voisinage, tout contraste & rien ne se ressemble.

Il est des peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'enfance & de l'état originel: le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible, & l'est encore. Les Eskimaux & les Grœnlandois n'au-

ront jamais des villes, ou ce qui est la même chose, ils n'auront jamais des champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les Nègres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la Ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique: plus un terrein est-il propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent-elles, & plus les possesseurs de ces champs fertiles & de ces semences précieuses s'humaniseront-ils, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi policés.

La propriété & tous les arts sont donc nés du sein de l'agriculture. De là on peut déterminer les rangs où les différentes espèces de Sauvages doivent être placées, suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet: ils ont le temps d'inventer & de perfectionner leurs instruments: ils ont du loisir pour penser & réfléchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais diffèrent des premiers, en ce qu'obligés d'aller à la recherche des pâturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis: on ne rencontre pas, pendant l'hyver, leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où l'on les a vues pendant l'été: ils changent de patrie d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons sont ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le mieux: leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des peuples bergers ou pasteurs; intermédiaires entre la condition sau-

vage & l'état civil, une distance presqu'égale les sépare de ces deux points.

Il y a des nations que nous avons nommé Rhizophages : nous entendons par là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus sans cultures. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmistes, sont plus à leur aise & moins sauvages que ceux qui ne voient s'élever au-dessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'*Origine des Arts & des Sciences* croit qu'il est impossible de tirer une nourriture du gland ; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les Anciens, doive signifier les noix, les chataignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches, mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain dont les hommes peuvent se substenter : il est assez connu qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, saccagée alors, pour comble d'infortune, par deux armées ennemies.

Les peuples pêcheurs forment la quatrieme classe ; leur façon d'exister ne diffère pas sensiblement de celle des pasteurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée & que les pêcheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des fleuves, & reviennent, pendant l'hyver, se cabaner & vivre de poisson séché. Ceux d'entr'eux que nous connoissons le mieux, sont les Grœnlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre, & sont les plus sauvages de tous : errants & incertains de leur sort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs ;

parce que le gibier, bien moins fécond que le poiſſon, ſe dépeuple dans tous les pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croît. Un ſauvage chaſſeur cherche les ſolitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie ſociale : s'il conſtruit une hutte, c'eſt plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, ſon inſtinct eſt féroce & ſes mœurs barbares, plus ſon génie s'occupe-t-il des moyens de ſubſiſter, moins réfléchit-il ſur la poſſibilité de ſe policer. Il eſt dans le genre-humain ce que ſont les bêtes carnaſſieres entre les quadrupedes, inſociable.

Tout cela poſé, il ſera plus facile d'expliquer les cauſes de la différence qu'on a déjà remarquée entre notre Hémiſphere & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des cataſtrophes phyſiques, d'épouventables tremblements de terre, & des inondations conſidérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acoſta, dans ſon excellent Ouvrage *de ſitu Novi Orbis*, convient que les plus habiles Naturaliſtes de ſon temps rencontroient au nouveau monde des veſtiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Catalliſme dont la mémoire s'étoit conſervée dans les livres ſacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la poſtérité de ceux qui ſe réfugierent dans les montagnes de la haute Abyſſinie, où la terre eſt plus exhauſſée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre preſqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales ſont couvertes, n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravaſées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiſſoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une ſecouſſe violente, imprimée à toute la machine du

globe terraquée : les nombreux volcans des Cordelieres & des rochers du Mexique, les tremblements qui ne cessent jamais dans l'une ou dans l'autre branche des Indes, prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pesants, exposées dans de certains endroits à fleur de sol, semblent indiquer que le sol même y avoit été délayé, & que des torrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés les plus bas, (*) la destruction de tous les grands quadrupedes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de S. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes,

(*) Sur les coquillages fossiles qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le *voyage de Juan d'Ulloa*, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le *voyage de Calm*. Cet Auteur étoit, comme le sont tous les Savans de la Suéde, très-persuadé que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la côte de la Suéde, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siécle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des isles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maanson, que trente cordes de profondeur dans ses gouffres, sera à sec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedenbourg, Celsius, Rudman, Dalin, Linneus & son disciple Calm, ont tous écrit en faveur de cette hypothése de la retraite des eaux de la mer du nord, de sorte qu'il paroît qu'il y a beaucoup de réalité dans ce phénomene, & d'autant plus, que les expériences faites en Danemarck, ont donné les mêmes résultats.

Il est vrai que l'Evêque d'Abo a depuis publié un Mémoire dans lequel il contredit tous ces faits attestés par des philosophes, comme les Evêques font ordinairement, quand ils ne sont pas philosophes eux-mêmes.

pendant que les vallées étoient ſubmergées, toutes ces preuves combinées ſemblent juſtifier le ſentiment d'Acoſta ſur l'inondation de l'Hémiſphere de l'Amérique.

On demandera peut-être ſi l'on y a découvert des monuments anté-diluviens ? On y a déterré des monuments plus ſinguliers que ceux qu'on trouve dans notre Hémiſphere, puiſqu'on y a exhumé de grands os foſſiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupedes, dont les analogues vivants n'exiſtoient plus dans aucune partie de cet immenſe continent. Quant aux antiquités particulieres, on ſait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puiſſe ſuppoſer antérieures au déluge, quoiqu'avant cette époque terrible il y ait eu vraiſemblablement des hommes réunis en ſociété, & auſſi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux ſouterrains & les eaux, en changeant la ſurface habitable, & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoyes d'or & d'argent, qui ſont ſi propres à ſe conſerver dans les différentes ſubſtances terreſtres, n'ont preſqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon paſſe pour être la plus ancienne, & en la conſidérant en original, elle nous a paru abſolument fauſſe, d'une fabrique bien poſtérieure aux plus belles médailles de la Gréce, & frappée après coup comme les contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, ſont trop peu connues pour qu'on en puiſſe parler avec préciſion : elles peuvent avoir néamoins plus d'âge, que Mr. Freret, ne leur en accorde.(*)

(*) Suivant Mr. Freret (*Mémoire de l'Académie des Inſcriptions*, *tom.* 18, *p.* 45.) aucune tradition, diſcutée de bonne foi, ne remonte à l'an 360 avant l'ére vulgaire : il prétend que la période des Indous, nommée *Cal-Jougam*, n'a commencé que l'an 3102 avant J. C. Ainſi les plus anciennes médailles indiennes ne paſſeroient pas, ſelon lui, la date de cette époque.

Mela, Pline, & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils diſent avoir été bâtie avant le déluge, *ante diluvium condita*; mais de quel déluge ont-ils voulu parler? Le cataclyſme dont les livres Egyptiens conſervoient le ſouvenir, avoit été un évenement deſtructeur qui avoit defiguré & tranſpoſé tous les Stes de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent auſſi quelques Antiquités, prétendument anté-diluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis ſubmergés par des debordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le continent de l'Amérique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleverſé par les cauſes ſecondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il y exiſtoit une différence ſi marquée entre tous les objets de comparaiſon poſſibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'induſtrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégâts occaſionnés par les convulſions de la nature. Dans l'Hémiſphère oppoſé les hommes venoient ſeulement de deſcendre des rochers & des élévations où ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions: répandus dans des campagnes encore remplies de vaſe & de bourbier, leur conſtitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidité de l'air. Le peu de chaleur de leur tempérament, leur population incroyablement foible, leurs corps dépilés

---

Mais les Bramines diſent, malheureuſement pour Mr. Freret, qu'avant leur période de *Cal-Jougam*, il s'en eſt écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte, c'eſt une entrepriſe dont on pourroit dire ce que diſoit Pline de ceux qui veulent comprendre la nature de Dieu, *furor eſt, proſecto furor.*

dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tout cela indique qu'ils avoient eſſuié une altération eſſentielle & récente.

On connoît aſſez la qualité des terres nouvellement défrichées & ſaignées : les vapeurs fétides & groſſieres qui s'en élévent, ſont par tout également mal-ſaines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un canton, dans une province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un pays, & aller du petit au grand : s'il faut une longue ſuite d'années, pour purifier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de ſiecles ne faudra-t-il pas pour émonder une portion conſidérable du globe envahie par l'océan, & revenue à ſec par l'évaporation, ou par d'autres cauſes quelconques.

Les conſéquences qu'entraîne un déluge, ſemblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ce n'eſt point aſſez que les débordements aient ceſſé, & que les eaux ſe ſoient retirées ; le ſol pour redevenir habitable & ſalubre, exige encore un deſſéchement parfait, que le temps ſeul peut amener. les lieux les plus favorables ſe recouvrent de végétaux & d'arbres, & ce n'eſt qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nétoyer leur ſéjour par le travail & l'induſtrie.

Les peuples de l'Amérique étoient donc, en ce ſens plus modernes que les nations de l'ancien monde : ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-ſaine, & on conçoit maintenant pourquoi on les a tous ſurpris dans un état ſauvage, ou à demi-ſauvage. Le temps de ſe policer entierement n'étoit pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient ſe deſſécher davantage, leur conſtitution devoit s'affermir, & leur ſang s'épurer. La fertilité de leur pays ne les retenoit pas dans la vie agreſte comme l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec

mon ſujet pour que je le puiſſe le paſſer ſous ſilence.

» Ce qui fait qu'il y a tant de nations ſauvages » en Amérique, dit-il, c'eſt que la terre y pro» duit d'elle-même beaucoup de fruits dont on » peut ſe nourrir. Si les femmes y cultivent autour » de la cabane un morceau de terre, le mays y » vient d'abord: la chaſſe & la pêche achevent » de mettre les hommes dans l'abondance; d'ail» leurs les animaux qui paiſſent, comme les bœufs, » les buffles, &c. y réuſſiſſent mieux que les bêtes » carnaſſieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'em» pire de l'Afrique. »

» Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avan» tages en Europe, ſi l'on y laiſſoit la terre in» culte: il n'y viendroit guères que des forêts, » des chênes, & d'autres arbres ſtériles. » (*)

Le raiſonnement de ce chapitre eſt vicieux, en ce qu'il ſuppoſe comme vrai ce qui eſt faux, & en ce qu'il conclut ce qu'il n'eſt pas poſſible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Ruſſes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les Gaulois, & les Eſpagnols étoient encore ſauvages, il y a quelques ſiecles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit tant de nations ſauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut ſe nourrir? Puiſque Mr. de Monteſquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cauſe qui y enchaînoit tous ces peuples dans l'état agreſte, & cette cauſe étoit la ſtérilité.

Une nation qui poſſede un terrein abondant en fruits s'humaniſera bien plutôt qu'une horde ſituée ſous un ciel âpre, & ſur une terre frappée de ſtérilité: auſſi voit-on que tel a été

(*) *Livre XVIII, Chap. IX.*

la marche de l'esprit humain, & la naissance successive des sociétés : elle a suivi la gradation des climats, & la fécondité du sol : sur les rives fortunées de l'Inde & du Gange, plantées de figuiers, de palmiers, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des forêts de la Souabe & de la Vestphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que quelques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage : c'est au contraire le défaut de subsistance qui l'empêche d'en sortir. Il ne faut avoir qu'une légere idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir toute l'inconséquence de la proposition de Mr. de Montesquieu : jamais on n'a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles : nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée. Les Indigenes y ont continuellement à combattre contre la disette ; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pêcheurs, si les fruits de leurs forêts avoient pû les nourrir, ils seroient devenus frugivores, & auroient au pied d'un arbre passé tranquillement leurs jours, sans errer, comme ils font, à deux ou trois cents lieues de leurs cabanes, pour poursuivre au travers des glaces, un Original qui souvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils sont obligés d'entreprendre tous les ans, leur ont fait imaginer des poudres & des pâtes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour sustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenses. (*)

(*) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme *poudre verte* : elle est composée de bled d'Inde torrefié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité

Quand ces proviſions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre reſſource que dans une ſorte de *Lichen*, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment *Tripe de Roche*; & dans la graine de l'avoine ſauvage, dont le Canada produit naturellement quelques eſpeces.

Les beſoins toujours renaiſſants de la vie animale abſorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral: il n'a pas le temps de ſonger à ſe civiliſer: il n'eſt point de ſon intérêt de ſe réunir, parce que les produits de la chaſſe diminuent en raiſon directe du nombre des chaſſeurs: l'agriculture ſeule multiplie ſes récoltes en raiſon du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivoient le mays en Amérique, dit l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*; mais on ſait qu'il y avoit au nouveau Monde vingt provinces où l'on ne connoiſſoit pas le mays, ſur une où l'on en faiſoit uſage. D'ailleurs s'il falloit élever cette ſemence pour ſuſtenter la vie, à quoi ſervoient donc ſes fruits abondants que le ſein de la terre y verſoit prétendument ſans peine & ſans culture, ſur la table des ſauvages? La vérité eſt, que l'Amérique en général a été, & eſt encore de nos jours, une contrée fort ſtérile. On peut même s'étonner que ceux d'entre les ſauvages qui y ont connu le mays, ne ſe ſoient pas civiliſés davantage; car il eſt certain que le

---

de ſel commun: une cuillerée ſuffit à une perſonne pour ſa ſubſiſtance d'un jour.

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & pluſieurs nations errantes ont auſſi leurs pâtes alimentaires: le *Kacha* des Tartares eſt en ce genre la meilleure compoſition qu'on connoiſſe. La poudre nutritive, inventée prétendument en 1753, par Mr. Bouche, Chirurgien du Régiment de Salis, Griſons, n'étoit auſſi que du bled d'Inde broyé, grillé, mêlé de ſel & d'une graine carminative, qu'on croit être le cumin. Il eſt clair que cette recette a été copiée ſur le procédé des Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale.

Nord de notre Europe n'eſt ſorti entiérement de l'abrutiſſement & de la barbarie qu'au temps où les peuples de l'Italie & de l'Aſie lui ont communiqué les grains comeſtibles, & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'hiſtoire & l'origine de preſque tous nos légumes, de nos plantes potageres, de nos arbres fruitiers, & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils ſont exotiques, & qu'ils ont été ſucceſſivement importés d'un autre climat dans le nôtre, où la culture & le labourage les ont enſuite naturaliſés. On peut aiſément s'imaginer quelle doit avoir été la diſette des anciens Gaulois, & ſurtout des Germains, chez qui il ne croiſſoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le regne végétal ſe vivifie ſous la main de l'homme civiliſé: il meurt ſous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les bufles réuſſiſſoient bien en Amérique, dit Mr. de Monteſquieu; mais il eſt certain qu'il n'y avoit en Amérique ni bufles ni bœufs, qui y ont été, ainſi que les chevaux, tranſplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Originaux du Canada ſont de la même eſpece que les Rhennes de la Lapponie: cependant les naturels de l'Amérique ſeptentrionale n'avoient pas eu l'eſprit de ſoumettre ces animaux, ni de les apprivoiſer à paître en troupeaux ſédentaires, ce que les Lappons ont parfaitement bien exécuté avec les Rhennes, dont ils tirent tous les ſervices imaginables; & les Sauvages des Indes occidentales n'en tireroient aucun de leurs Originaux. Les Biſons, que les Tartares ont amenés à la domeſticité, étoient également reſtés ſauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaſſieres, le Canada ſeul en nourriſſoit un nombre preſqu'incroyable: la quantité de pelleteries qu'on en apporte, en eſt une preuve parlante. Les ours, les loups-cerviers, les loups

noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient très-répandus, & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien continent, ils avoient néanmoins assez de force pour faire la guerre aux bêtes frugivores.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'*Esprit des Loix*, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les nations & de tous les siecles: c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce sont la stérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage. L'abondance l'amene à la société: l'article de la subsistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code législatif: les loix ne sont qu'utiles: la subsistance est indispensable.

Dans les pays tempérés & riches en végétaux, la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles: on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie: & cette progression suit exactement le dégré de fécondité physique de chacun de ces pays en particulier. S'ils étoient également incultes, la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous: si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir ou à son climat, il ne lui resteroit presque rien: elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agreste.

Les Américains étoient donc sauvages, ou semi-sauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient dompter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujourd'hui qu'on leur en a procuré, ils sont trop indolents, trop lâches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & ſur-tout celles des ſeptentrionaux, ſe ſont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainſi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette ſimilitude apparente on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces peuples a l'égard de l'autre; mais les mœurs ſcythiques n'ayant été que les vrais caracteres de la vie ſauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle reſſemblance entre la façon d'exiſter de tous les ſauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils ſont carnaſſiers, cruels, impitoyables à proportion de la ſtérilité du terrein qui leur eſt échu en partage, ou des défauts phyſiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'autre cas, & ſe faiſoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature: n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puiſſant lien de la ſociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'aſſemblent en de certaines ſaiſons & ſe ſéparent enſuite pour chaſſer chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le ſol étoit ſingulierement avare, la néceſſité forçoit chaque individu humain à chercher ſa nourriture, & à employer tout ſon temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impoſſibles en un certain ſens: il devoit donc y régner un état de guerre perpétuelle entre les peuplades qui ſe raprochoient aſſez pour s'ôter mutuellement la ſubſiſtance. Auſſi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette triſte animoſité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les autres: ceux qui étoient demi-policés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philoſophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonſtration de ſon ſyſtême, & il auroit pû ſe tromper.

La conſtitution de la vie ſauvage amene néceſſairement l'établiſſement des Tribus, & ces Tribus

sont par tout ennemies les unes des autres; comme on l'observe chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyssins, chez les Nègres, chez les Caffres: enfin parmi toutes les nations vagabondes qui se sont distribuées en hordes: & voici la cause de cette discorde universelle.

Par tout où la propriété n'est point fixée, on se bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'établisse; par tout où la propriété est établie, on se bat encore avec une opiniâtreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes sont si fort à craindre, que le dernier effort de la vertu est, d'être parvenu à les aimer, & on ne peut les aimer, si l'on n'excuse leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foiblesses, les mêmes besoins, & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur seroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils seroient infiniment moins méchants qu'ils ne le sont, ou qu'on ne les suppose. D'ailleurs leur commun malheur est, que l'injustice d'un seul être dérange l'équilibre & l'union générale: les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuissance singuliere, contenir cinq ou six Tyrans avides & orgueilleux; & c'est plus qu'il n'en faut, pour ensanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires sur les Américains du Nord: ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces peuples soient restés de tout temps chasseurs & libres. Je ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes: si l'on les a vus souvent en guerre avec les Français & les Anglais, c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre: ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur existence,

existence, encore ne voit-on pas qu'ils ayent jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient des Spartiates qui attaquent de front, & ouvertement les troupes Coloniaires: ils n'ont jamais eu cette noble hardiesse, & font la guerre en se cachant. Quoique le sieur du Pratz exagere jusqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singuliérement lâches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison, y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brule le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ: ces sortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur sont inconnues.

La supériorité qu'ont les peuples civilisés sur les peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le mécanisme plus ingénieux de leur tactique: quant à la bravoure, elle peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi: on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à faire à des armées Romaines dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Brême, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action réguliere en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le feu du courage dans le cœur de l'homme: la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur façon d'exister: ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Co-

lonel Bouquet, qui a fait contr'eux l'expédition de l'Ohio en 1764 : nous pouvons juger d'après les faits. Voici comme cet Officier s'exprime.

» Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu anciennement la réputation d'être très-poltrons, ne sont guères plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils ayent des armes à feu. Ils exposent rarement leurs personnes au danger, & se fient entiérement sur leur adresse à se cacher pendant l'action : *ils ne paroissent jamais à découvert à moins qu'ils n'ayent*, par leurs hurlements effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé dans des bois impraticables : ils l'attaquent quand il est absolument hors d'état de se défendre, & qu'il met bas ses armes.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tel combattants, qui au contraire décelent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de défendre leur vie ? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces Barbares pusillanimes, dont les Chefs & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnoîtront volontiers le Roi Anglais, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors & en broutant des racines.

On peut juger qu'elle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre Hémisphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle priere, indigne sans doute d'un peuple fier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que, dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de

la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y eſt toujours agi de la ſubſiſtance de chaque peuplade en particulier, à qui il falloit un immenſe terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé. Qu'une nation qui n'a pas de quoi ſe nourrir, auroit l'orgueil inſenſé de ſubjuguer une autre nation, auſſi pauvre qu'elle, par la ſeule paſſion de conquérir, cela n'eſt point dans la nature des Sauvages; car dès-lors, ils ceſſeroient de l'être; pour conſerver leurs conquêtes, ils ſeroient contraints de ſe policer, & leurs eſclaves, pour apprendre à obéir, ſeroient auſſi contraints de ſe policer. Le grand intérêt qui diviſoit donc tous ces peuples chaſſeurs, étoit la chaſſe même: c'étoit la ſource de l'éternelle diſcorde qui armoit une tribu contre une autre, dès qu'elles étoient aſſez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de *la Théorie des Loix civiles* a écrit ſur ce ſujet: ſelon lui, » tous les ſauvages Chaſſeurs ſont en » paix: la guerre n'exiſte que chez les peuples cul» tivateurs: l'agriculture engendre les guerres na» tionales: la chaſſe adoucit le cœur de l'homme, » & l'amene inſenſiblement dans le ſein de la vie » ſociale: l'eſclavage eſt un bien, on a eu tort de » l'abolir. » Voilà une ſuite de paradoxes que M. Linguet a oſé faire imprimer.

Les Européans, au lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient dû employer que la douceur, & la ſupériorité de leur génie & de leurs talents, pour les apprivoiſer, comme les Hollandois ont fait avec les Hottentots du Cap de bonne Eſpérance, d'abord très-farouches, & devenus enſuite très-officieux. Ces Africains parlerent ainſi aux premiers Hollandois qui débarquerent chez eux. » Vous autres étrangers venus de loin, vous » n'êtes après tout que des hommes comme nous; » ſi vous en ſavez plus que nous, faites un mira» cle en notre préſence, & nous reconnoîtrons

» votre supériorité. Si avec cela vous êtes justes & » équitables, nous serons vos amis & vous pro- » mettons nos services. » Mr. Adrien Vandersteel (*) Commandant du fort, fut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Caffres, il prit en main un grand gobelet d'eau-de-vie, y mit le feu & proposa aux plus hardis de boire cette coupe pleine de feu ; ce qu'ils refuserent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle. En voilà un dans toutes les formes ; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais & les Hottentots ont été bons amis : il est vrai qu'on leur a payé le terrein sur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la compagnie ; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage, comme on y réduit les Nègres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'histoire, & qui fait tant d'honneur au caractere doux & généreux des Hollandais, auroit dû être imité par toutes les Puissances qui ont formé des établissements dans les Isles, & le continent des Indes occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains, on a fait, même en politique, une faute irréparable : on auroit dû les laisser subsister & s'y incorporer, comme on a fait, aux Indes orientales avec les Javanois, les Malais, les Malabares, les Mogols & tous les autres peuples de cette partie de l'Asie.

(*) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe enflammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots : il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais livre, dont il a compilé plusieurs chapitres, étant yvre.

Las Casas, Evêque des Chiapa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, & de leur donner simplement des Gouverneurs. (*) Mais cet Ecclésiastique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si l'on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne fit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier, en Espagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acheter des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec aigreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs, tant les idées étoient alors confondues : le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premieres notions du droit des gens : on fit les plus grandes injustices & on les défendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau continent, je dirai

(*) Las Casas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, jusqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un ordre semi-militaire, semi-ecclésiastique : il vouloit être grand Maître de cet ordre, & se flattoit d'apprivoiser & de civiliser 10000 Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans un tribut de 15000 ducats, & de 60000 ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injustice marquée ; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoient-ils avoir droit d'exiger un tribut des Américains ? L'intention de Las Casas, étoit de se faire souverain dans les Indes : il est certain que les Jésuites ont, dans la suite, exécuté ce que Las Casas avoit projetté, & se sont servis de ses mémoires.

un mot du caractere moral des Sauvages du Nord, parce que cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulieres qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque voyageur en particulier.

Quand Mr. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poësie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique: quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthene, & surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi à Mr. Timberlake (*) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puisque la stupidité est malheureusement le caractere original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Persan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Persans & des Scythes.

Quand Mr. Timberlake nous assure, que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur prosodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix, qu'ils ne savent ni manier la scie, ni la hache, que rien n'est plus mal adroitement construit que leurs cabanes & leurs canots: quand il assure qu'ils sont excessivement ivrognes, & à chaque instant les

(*) *The Memoirs of Lieut. Henry Timberlake.* London 1766.

dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaise foi des marchands d'Europe; alors nous pouvons croire que cela est possible sans outrager la raison ou le bon sens.

La plûpart des Relateurs Anglais, sous prétexte de tracer naïvement le portrait des Sauvages, ont fait la satyre de leur propre nation : ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux Bills du Parlement, ni aux Conseils de St. James, ni à toute la révolution du Ministère Britannique. Des écrivains fort estimables, pour s'être fié à ces relations illusoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un héroïsme qui leur est inconnu, & une portion de bonheur dont ils seroient réellement très-fachés de jouir. Il y a, sans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir saisi, en réduisant l'Américain sauvage à son instinct animal.

Il n'est proprement ni vertueux, ni méchant : quel motif auroit-il de l'être? La timidité de son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité de se procurer sa subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition, & les influences du climat l'égarent, & l'égarent très-loin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur est de ne pas penser, de rester dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien, quand sa faim est appaisée, & de ne se soucier que des moyens de trouver sa nourriture, quand l'appétit le tourmente. Il ne construiroit pas de cabane, si le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne sortiroit pas de sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin : sa raison ne vieillit pas : il reste enfant jusqu'à la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laisse la nature dégénérer à ses yeux, sous ses mains, sans jamais l'encourager & sans la tirer de son assoupissement. Foncièrement paresseux par naturel, il est vindicatif par foiblesse, & atroce dans sa vengeance, parce qu'il est lui-même insen-

sible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours soutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il seroit aussi dangereux aux Européans, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa nation avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons, & ils la font encore aujourd'hui : le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.

Le Docteur Kraft, qui a composé, sur les mœurs des Sauvages, un livre moins impertinent que celui du Pere Lafiteau, prétend (*) qu'ils sont excessivement orgueilleux, & n'estiment rien qu'eux-mêmes. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomènes seroit, que des Sauvages extrêmement ignorants ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entiere, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraye, ils adoreront aujourd'hui un caillou, & demain un arbre : ils auront de la divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être malfaisant, qu'ils tâcheront d'appaiser, & de calmer par des sacrifices, & des offrandes : ils auront des sorciers plutôt que des prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle des vieillards qui peuvent tout parmi les Sauvages, aussi long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas, & qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriture ; mais dès que ces vieillards sont épuisés &

(*) *Kort fortæling af de vilde volkes fornemmeste indretninger, Skikke, og meninger by Jens Kraft 1760.*

décrepits, perſonne ne les aide ou les ſecourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périſſent le plus miſérablement du monde, & à peu près comme les animaux carnaſſiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chaſſer, & qu'ils ne manquent pas abſolument de forces pour reſpirer encore long-temps : leurs petits, dont ils devroient être naturellement ſecourus, ne montrent pas le moindre retour de tendreſſe pour les ſoins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous ſaiſit d'horreur, ſoit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéreſſe qu'à l'individu qui croît, & non à celui qui dépérit après avoir achevé ſa croiſſance. L'homme ſauvage en qui toute lumiere eſt éteinte & tout ſentiment obliteré, ne s'écarte gueres du niveau des quadrupedes, & des autres animaux abandonnés à leur inſtinct. (*) Cependant on a prétendu que, malgré ce caractere impitoyable, les Sauvages ne ſont pas barbares, mais que les peuples civiliſés le ſont. Ce jugement outré eſt celui d'un miſanthrope, ou d'un inſenſé qui s'étudie triſtement à chercher des motifs pour haïr le genre-humain. Si les crimes ſont fréquents chez les nations les plus policées, il ne faut en accuſer ni les ſciences, ni les arts : ſi chez ces nations, il s'éleve des Deſpotes

(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractere fort doux, délaiſſent auſſi les vieillards qui ſurvivent à leur induſtrie & à leurs forces. Auſſi long-temps qu'un homme ou une femme ſont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité ; mais dès que les forces leur manquent abſolument, leurs amis & leurs propres enfants les laiſſent périr d'inanition. Ce traitement eſt donc un caractériſtique des mœurs de tous les Sauvages : ceux qui ſont errants, détruiſent les vieilles gens pour ne pas les laiſſer à la diſcrétion des ennemis ou des animaux carnaſſiers. Les Maſſagètes, dit Strabon, font dévorer leurs vieillards par des Dogues. *Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum !*

qui écrasent tout sous leurs mains sanglantes, sous leurs aveugles volontés ; il ne faut pas en accuser les loix, mais la lâcheté de ceux, qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, un seul homme soit plus fort que plusieurs qui prétendent être libres & secouer leurs chaînes. Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : *O homines ad servitutem parotos !* Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaincre que les esclaves sont quelquefois aussi coupables que les tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sultan barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gourvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers : mais ce n'est pas des abus qu'il faut tirer des inductions : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'un malade, qui a la fievre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mal de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie sauvage que dans la constitution sociale : ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils sont susceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, traînés dans les villes, nourris

par des maîtres grossiers & stupides, retourner ensuite, à la premiere occasion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands Philosophes ont raisonné sur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la société, n'ayant par lui-même rien que d'aviliſſant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci : il y a des situations, des événements qui flattent l'homme social, & qui feroient le tourment du sauvage, si tout à coup la main d'un Dieu le transportoit de sa cabane dans la sphere de notre félicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer assez sûrement à celui que goûtent parmi nous les enfants qui sont sauvages, au milieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, & que l'instruction l'éclaire.

Fin de la premiere Partie.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

De la variété de l'espece humaine en Amérique.

Plusieurs Auteurs ont soutenu que l'espece humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre continent, que toutes les figures & les visages s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des peuples à grosses jambes, comme les Naires de Calicut, ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul, Struys, & le naturaliste Bontius disent qu'on en trouve en Asie, ni enfin des femmes avec une excroissance à l'*os pubis*, comme les Hottentotes: mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté trois

à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous ſommes propoſés de dépeindre dans un article particulier : on donnera enſuite l'hiſtoire complette des Patagons, devenus ſi célébres ſans qu'ils ſachent eux-mêmes pourquoi. Ce traité ſera ſuivi par la deſcription des Blafards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel eſt l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans une ſi grande diverſité de matieres.

C'a toujours été le privilége, & peut-être auſſi la récompenſe de ceux qui ont découvert des terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas ſurvivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'inſtinct du vulgaire de ſe paſſionner long-temps pour des abſurdités venues de loin, & atteſtées par des aveugles ou par des fourbes.

Les premiers Avanturiers qui firent, au quinzieme & au ſeizieme ſiecle, la reconnoiſſance des côtes de l'Amérique furent preſque tous agités de la fureur d'en écrire des relations menſongeres. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la nouvelle France, uſa de tous ſes droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, ſans être quadrupedes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des voyageurs jaloux du ſuccès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipſer, en plaçant à leur tour dans l'Eſtoilande des Sauvages taillés comme des Lappons, à qui la nature bienfaiſante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils ſautoient très-leſtement : il paroît que le Philoſophe Maillet n'a point été fort diſpoſé à douter de leur exiſtence, au moins en parle-t-il aſſez ſérieuſement dans ſon *Telliamed*. Il ſe peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui aſſurent que la Tartarie nourrit

aussi des monstres semblables ; mais le Philosophe Maillet auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les Emissaires, que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kam, en 1246, (*) publierent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vîtesse extrême. Il ne manquoit à cette fable, pour être complette, que quelque citation de S. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopedes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des fausletés dont les premiers Relateurs enrichirent leurs journaux & leurs mémoires sur l'Amérique : jamais la source des prodiges ne fut plus intarissable : chaque nation de

(*) Cette Ambassade étoit toute composée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux se nommoient le *frere Ascelin* & le *frere Plan-Carpin* : ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du Pape de se désister de ses conquêtes en Asie. Quand cette troupe d'Enthousiastes fut arrivée en Tartarie, elle refusa de faire la révérence selon la coutume du pays : ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur fit, est sans doute digne d'être placée ici ; c'est de *frere Ascelin* lui-même qu'on la tient.

» Les Tartares ayant oui cette résolution, en furent » grandement indignés & troublés, & dirent aux Re» ligieux en grande colere & rage, qu'ils n'avoient que » faire de les exhorter à se rendre chrétiens & chiens, » comme ils étoient ; que le Pape étoit un chien, & » eux tous aussi de vrais chiens. *Frere Ascelin* vouloit » répondre à cela, mais il ne pût, à cause du grand » bruit, des menaces, cris & rugissements qu'ils fai» soient entendre. » *Bergeron, voyages en Asie, dans les XII, XIII, XIV & XV siécles, in-4°. pag.* 68. *à La Haye* 1735.

l'Europe eut ſon Hérodote & ſon Phlégon. En même-temps que Cartier reléguoit des races difformes dans le Nord du Nouveau monde, les Eſpagnols peuploient de Géants la pointe méridionale, les Portugais faiſoient nager des troupeaux de Sirenes dans la mer du Breſil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinique, & les Hollandais trouvoient des Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écreviſſe, au-delà de Parimaribo. (*) Le temps & la vérité ont fait diſparoître la plûpart de ces merveilles, dont on n'a conſervé juſqu'à nos jours que les Géants des terres Magellaniques : c'eût été trop faire que de ſe dépouiller de tant de fables à la fois.

Outre les Eskimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akanſans que les Français nomment communément les *beaux hommes* : ils ont la taille relevée, les traits de la face bien deſſinés ſans le moindre veſtige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde ; tandis que les peuples qui les environnent, ſont d'une ſtature médiocre, ont la phyſionomie abjecte, les yeux noirs, & les cheveux couleur d'ébene, d'un poil extrêmement gros & rigide.

(*) Cette fable des Négres à pieds d'écreviſſe a été renouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois au-delà de Parimaribo, un village entier compoſé d'eſclaves noirs, dont les doigts des pieds avoient été écraſés par des cylindres des ſucreries, ou emportés à coups de hache par l'ordre de leurs maîtres, qui ne font aucun ſcrupule de mutiler leurs Nègres, & même de les empoiſonner, dès qu'ils en ſont mécontens. C'eſt ſur de ſemblables victimes qu'on a fait les expériences avec le manilhot diſtilé qui tue en une minute.

Cette belle race des Akanasans, jadis assez florissante & nombreuse, a eu ses principaux établissements entre le quarantieme & le quarante-cinquieme degré de latitude; mais les maladies & le poison de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce siecle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne possèdent plus qu'un seul hameau insulte par ses voisins, & hors d'état de se défendre.

Quelques voyageurs assurent que toutes les nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparées de la Tartarie par une mer vaste & orageuse, ressemblent si parfaitement aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout à coup à se confondre ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très-sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espèce avec laquelle le rapport est le plus marqué: car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks, pour la laideur: ils en sont différenciés par la forme du nez qui manque presqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable famille des Tartares: ils en diffèrent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus serrées, moins longues & moins plates. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie avec lesquels je conviens que les Septentrionaux du nouveau continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît assez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand-Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de Mr. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine a aussi visité les Tunguses, *& par tout ce que j'ai lu & oui conter des habitants du Canada*, dit-il, *il n'y a point de nation au monde qui soit plus semblable aux Tunguses*:

guſes : ils ne ſont pas même ſi éloignés les uns des autres qu'on le penſe. (*)

Cette diſtance que Mr. Antermony veut trouver ſi peu importante, eſt à peu près de huit cent lieues Gauloiſes ; au travers d'un océan périlleux, & impoſſible à franchir avec des canots auſſi chétifs & auſſi fragiles que le ſont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguſes. D'ailleurs, la langue des Canadiens eſt eſſentiellement differente du langage des Sibériaques ; ce qui ne ſeroit pas s'ils deſcendoient les uns des autres, comme ce voyageur Anglais paroît l'inſinuer. Il n'eſt pas le premier qui ait penſé à cette origine : un rêveur, nommé de Horn, a écrit ſur cette prétendue filiation un gros livre, il y a plus de cent ans. (**) En liſant cet ouvrage ſans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'auteur, lorſqu'il place des lions dans la Sibérie encore inconnue de ſon temps, lorſqu'il avance que les Souriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas ; comme ſi l'analogie étoit bien concluante entre *Yrcas*, mot corrompu de *Circaſſes*, & *Souriquois*, nom que les Français ont donné aux habitans de l'Acadie, ſans ſavoir pourquoi. De Horn a pu ſe tromper : c'étoit un Savant qui du fond de ſa ſolitude répandoit ſes rêveries dans le public ; mais comment les compilateurs de *l'Hiſtoire univerſelle* ont-ils pu renou-

(*) *Voyage de Mr. Antermony, Gentilhomme à la ſuite de l'Ambaſſadeur de Ruſſie à la Chine.* Cet Ambaſſadeur étoit, ainſi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce reglé entre ſes Etats & la Chine ; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le ſuccès dont on s'étoit flatté, puiſque ce commerce, loin d'avoir proſpéré, eſt entiérement tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a ceſſé d'aller de la Ruſſie à la Chine, qui paroît avoir exclu les Ruſſes pour long-temps.

(**) *Georgii Hornii de Originibus Americanis. Lib. IV. Hag. comit.* 1652.

veller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimeres pour venir à l'apui d'un ſyſtême oublié depuis ſi long-temps, & ſi digne de l'être ? Ces compilateurs diſent qu'au cinquieme ſiecle les Huns, ſous la conduite de leur Tanjou, firent une incurſion en Europe : or, ajoutent-ils, ſi les Huns ont fait une incurſion en Europe, il s'enſuit néceſſairement qu'ils ont fait auſſi une excurſion en Amérique. En vérité, je trouve ce raiſonnement beaucoup plus groſſier qu'il n'eſt permis à un ſophiſme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques paſſa, pendant les croiſades, de l'Europe en Aſie & en Afrique, s'enſuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même-temps au Spitzberg & à la nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuſes contrées ?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir des pays plus opulents, plus fertiles que ne l'étoient les déſerts où ils mouroient de miſere. Les ours & les neiges du Kamſchatka, les côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Aſſenipoils, le lac Huron, la mouſſe, les fougères & les forêts du Canada, ſont-ce là des objets aſſez attrayants pour tenter la cupidité des voiſins de la Chine, de la Perſe, de l'Inde, & du centre de l'Aſie, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours fleurie, ſemblent inviter toutes les nations pauvres à ſe réunir des extrêmités de l'univers ? Auſſi les Tartares, bien plus ſenſés que les Ecrivains de l'Hiſtoire univerſelle, ont-ils préféré ces climats fortunés aux affreux rivages de la Baye de Hudſon.

C'eſt quelque choſe de ſurprenant que la foule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les naturels de l'Amérique ſeptentrionale. Qu'on réduiſe ces idiomes, à des racines, qu'on les ſimplifie, qu'on en ſépare les dialectes & les jargons dérivés, il en réſulte toujours cinq ou ſix langues meres

reſpectivement incompréhenſibles. (*) On a obſervé la même ſingularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre des idiomes & des dialectes eſt également multiplié, & rien n'eſt plus commun que d'y voir deux hordes voiſines qui ne ſe comprennent point; mais malgré cette variété on n'a point encore découvert juſqu'à préſent, dans les langues Américaines & les langues Tartares, deux mots exactement ſemblables. Si l'on ſuppoſoit donc pour un inſtant, que les Hurons du Canada deſcendent des Tunguſes de la Sibérie, il s'enſuivroit que les Iroquois n'en deſcendent point; puiſque les Hurons & les Iroquois quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, auſſi oppoſées entr'elles que le ſont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déjà fait uſage, & je dis qu'il eſt non-ſeulement naturel, mais néceſſaire qu'il y ait, entre des Sauvages ſitués dans des climats ſi analogues, autant de reſſemblance que les Tunguſes peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivant également de la chaſſe & de la pêche dans des pays froids, ſtériles, couverts de bois, quelle diſproportion voudroit-on imaginer entr'eux? Là où l'on reſſent les mêmes beſoins, là où les moyens d'y ſatisfaire ſont les mêmes, là où les influences de l'air ſont ſi ſemblables, les mœurs peuvent-elles ſe contredire, les idées peuvent-elles varier? Non: les ſeules facultés de l'eſprit peuvent être plus ou moins bornées.

(*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les provinces méridionales de l'Amérique: il y a beaucoup d'apparence que la vie ſauvage, en diſperſant les hommes par petites troupes iſolées dans des forêts, occaſionne naturellement cette grande diverſité de langues, dont le nombre diminue à meſure que la ſociété, en raſſemblant les barbares vagabonds, en forme un corps de nation: alors l'idiome le plus riche, le plus ſonore, devient prédominant & abſorbe les autres.

Si l'on s'en tient à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes, les Américains y logent aussi, cela n'est pas étonnant : ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de bêtes, parce que n'ayant que cette seule étoffe pour se couvrir en hyver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en effet. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer : le silence & la sombre horreur des solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse : ils préférent les liqueurs spiritueuses & enyvrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres : les Illinois de l'Amérique les suspendent de même, parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler, & que la terre souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir, & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des Sauvages. On ne soupçonneroit pas que les causes physiques & la nature du climat influent jusques sur la sépulture des nations : on en a néanmoins une preuve assez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cents ans. Il a fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population, nos défrichements, ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont déja menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siecle, les Romains pressentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode funéraire, de changer les buchers en cimetieres, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux insectes & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit horreur : accoutumés à conserver les cen-

dres de leurs ancêtres, & les compter au nombre de leurs richeſſes, ils ne pouvoient ſe réſoudre à les répandre au ſein de la terre.

La religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un pays où l'on embaumoit groſſierement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguſes ont des ſorciers qu'ils nomment *Schames*: les Américains ont auſſi des ſorciers que nous avons nommés *Jongleurs*. Ne falloit-il pas que des barbares euſſent des ſorciers, puiſque les peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans? car quand on leur faiſoit l'injuſte honneur de les brûler, on les reſpectoit encore, ſans quoi on les auroit laiſſé vivre.

Lorſque les *Schames* de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne ſavent point, ils ſe mettent ſur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très-lourd, treſſé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (*) Quand les anciens Jongleurs Américains prédiſoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un ſeul morceau de fer dans tout leur pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie aſtralogique, & les Septentrionaux à la ſorcellerie par inſpiration: il y a même une loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitants de la Sibérie: ſuivant cette ordonnance, celui qui s'excuſe d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, eſt réputé prophête lui-même: on le renferme juſqu'à ce temps mar-

(*) Voyez *Drie-Jarige Reiſe naar China te lande gedaan, door den Moſcovitſchen Afgeſant. E. Ysbrants-Ides*, in-4°. pag. 35. Amſterdam 1704. Edition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu viſite à un de ces *Schames* qui avoit douze femmes, & dont l'habit magique étoit ſi peſant, qu'il eut de la peine à le ſoulever d'une main.

qué par la prophétie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la prédiction, le Juge doit examiner sur quels fondements le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas. (*) On peut dire que ce réglement du Czar ne réprime les petits prophêtes que pour mieux encourager les grands qui n'annonceroient que des choses qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers, &c.

Les Tunguses plantent un piquet par tout où bon leur semblent, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & disent: *voilà notre Dieu! prosternons-nous, rendons-lui hommage*; & ils adorent ou croient adorer cette fourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Castor, la fichent sur un bâton, & disent: *voilà notre Manitou, notre Génie suprême! élevons nos cœurs vers lui.*

Il y a dans ces usages religieux, me répondra-t-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre: mais sans parler ici de tant d'anologies nationales, dûes simplement au hazard, il est sûr que l'adoration des peaux de bêtes chez des chasseurs qui ne connoissoient rien de plus merveilleux au monde, que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déifié presque tous les objets auxquels les nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en fournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les Idoles:

(*) *Voyage en Sibérie, contenant la Description des mœurs & des usages des peuples de ce pays, par M. Gmelin, Professeur de Chimie & de Botanique, &c.*

l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels ſont à peu près les rapports qu'on obſerve entre les Tunguſes & les Canadiens ; mais il y a auſſi des différences plus ſenſibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'art de le forger, ils ont captivé les Rhennes, ils les ont enchaînés à leurs traîneaux, & réunis en troupes ; d'où il s'enſuit qu'une partie de leur ſubſiſtance étant toujours aſſurée, ils ne font pas la chaſſe à des diſtances bien conſidérables de leurs cabanes, & ſuivant Mr. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq Werſtes : ils n'ont pas beſoin d'être continuellement en guerre avec leur voiſins pour la poſſeſſion du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont laiſſé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animaux, aſſujettis par les Sibériaques : l'idée de les apprivoiſer ne leur eſt jamais venue : ils errent à cent & cinquante lieues de leurs caſes, pour tuer un Caribou qu'ils pourroient avoir en tout temps ſous la main, s'ils avoient eu la même induſtrie que les Tunguſes (*) avoient eu cette induſtrie, ils ne ſe ſeroient pas trouvé dans la triſte néceſſité de ſe battre ſans ceſſe avec les peuplades qui les environnent, & qui viennent chaſſer ſur le même terrein. Ces différences ont eu leur ſource comme on le voit, dans la ſubtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, & plus perfectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion auſſi altérée que l'eſt celle des Indigenes du nouveau monde.

(*) Comme ceux d'entre les Tunguſes, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans leur pays, ils attelent à leurs traîneaux des chiens dreſſés. Cette même race de chiens, à muſeau effilé & à oreilles droites, exiſtoit auſſi en Amérique avant la découverte ; mais les Sauvages n'en tiroient preſqu'aucun ſervice, & ne l'employoient à aucune eſpèce de travail.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique constituent une quatrieme variété qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun défaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres, enfin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mais quoique trapus, ils sont assez bien faits: il y en a, à la vérité, quantité qui sont monstrueux à force d'être petits; d'autres qui sont sourds, imbécilles, aveugles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. (**) Ce sont apparemment les travaux excessifs auxquels la barbarie des Espagnols les assujettit, qui y produisent tant d'hommes défectueux: la tirannie y a influé jusques sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le nez aquilin, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux, olivâtre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur croît jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares qui leur naissent par ci par là dans la vieillesse: les hommes & les femmes n'y ont point ce poil folet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les distingue de tous les peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractere de leur dégénération comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espece moins affoiblie que tout ailleurs aux Indes occidentales.

(**) Voyez *Ulloa*, *pag.* 133, *t.* 2.

dentales. Cependant elle y eſt encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux nations qui occupent les iſles & la plage de l'Orient, depuis la côte déſerte des Patagons juſqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne different des premiers qu'en ce qu'ils ont la ſtature un peu plus haute, le corps plus vigoureuſement muſclé, les ſourcils plus touffus, le blanc de l'œil plus plat, & les aîles plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs narines ſont fort creuſes & fort larges. Il y a dans la ſtructure de leurs yeux quelque choſe d'aſſez remarquable : les commiſſures des paupieres peu fendues ne ſe terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus ; mais forment un arc, & maſquent les glandes lacrymales, ce qui, au premier aſpect, rend leur regard hideux & terrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour ſe contrefaire & ſe défigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quatrieme partie du monde un ſeul peuple qui n'eût adopté la coutume de changer par artifice, ou la forme des levres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui faire prendre une figure extraordinaire & imperrinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le ſommet ſe terminoit en pointe ; d'autres à tête applatie, avec un front large & le derriere écraſé : cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la mode ; au moins étoit-elle la plus commune. On trouvé des Canadiens qui portoient la tête parfaitement ſphérique : quoique la forme naturelle de la tête de l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cauſe de leur monſtruoſité, *Tête de boule*, n'en paroiſſent pas moins choquants, pour avoir trop arrondi cette partie & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter

ſans qu'il n'en réſulte un défaut eſſentiel qui dépare toute la ſtructure de l'animal.

Enfin, on a vu ſur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée, c'eſt-à-dire applatie ſur la face, ſur le haut, ſur l'occiput, & les temples, ce qui paroît être le complément de l'extravagance humaine.

Il eſt difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverſes, les os du crane, ſans endommager notablement le ſiége des ſens, les organes de la raiſon, & ſans occaſionner ou la manie ou la ſtupidité; puiſque l'on voit ſi ſouvent que de violentes bleſſures ou de fortes contuſions, faites à la région des temples, jettent pluſieurs perſonnes dans la démence, & leur ôtent pour le reſte de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'eſt pas vrai comme on l'aſſure dans les anciennes relations, que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles: il faudroit en ce cas, qu'il y eût eu en Amérique des nations entieres de frénétiques & de forcenés; ce qui eſt impoſſible même dans la ſuppoſition. L'anarchie & mille cauſes deſtructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux aſſemblages de lunatiques: un homme de jugement régira pluſieurs imbéciles, & pluſieurs imbéciles attroupés ne ſauroient ſe gouverner eux-mêmes; ce ſont des automates briſés ou affoiblis dont une force étrangere doit animer les reſſorts, ſi l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du nouveau Monde: il y en avoit ſans doute dans preſque toutes les grands peuplades, où l'on leur portoit le même reſpect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient; parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Providence a, par faveur, refuſé le dangereux préſent de la raiſon.

Les habitans du Vallais ſont dans la même perſuaſion à l'égard des *Cretins*, ou des fous à

longs goîtres, dont nous parlerons plus amplement dans la ſuite.

Si l'on pouvoit ſe dépouiller de ces préjugés barbares qui excuſent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule : ſi du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les payſans Suiſſes & les Turcs qui tâchent d'adoucir le ſort de ces créatures infortunées, ſont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'eſpèce qu'il faut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a fait la nature, on ajoute les maux de la captivité, ſans eſſayer ſi la maladie eſt incurable ou non, elle ne l'eſt ſûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louiſiane ont été dans cette carriere auſſi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelquefois de guérir la folie de leurs compatriotes par des drogues & ſans ſaignée : la principale recette dont ils uſent eſt, au rapport de Mr. du Mont, une compoſition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broyent dans un mortier ou un pilon à la ſauvage, juſqu'à ce qu'il s'en forme une eſpèce d'opiat, dont ils font prendre matin & ſoir le poids de deux à trois dragmes, (*) & le Relateur ajoute que tous les patients guériſſent radicalement, ſoit qu'ils ayent perdu le ſens à l'occaſion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Mr. du Mont auroit ſur lui-même éprouvé ce reméde, il ſeroit encore permis de douter ſi l'effet en eſt auſſi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la ſemence de lai-

(*) *Mémoires ſur la Louiſiane, pag.* 299, *tom. II, Paris* 1753.

tue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Hellébore & l'Anacarde, dont le sort a été fort singulier: plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame & guérissoit la folie: une autre faction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célébre Hoffman, (*) a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la folie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la confession des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations: s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable; s'il refuse d'aller à la guerre, lorsqu'elle est déclarée; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état: chacun se fait une fête de le posséder dans sa cabane & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des peuples où la plus haute sagesse seroit la derniere des folies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de bienfaisance, que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mais par un préjugé superstitieux, qui heureusement produit un bon effet.

(*) Quoique Mr. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme stupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si sensé & si savant, après avoir pris de *l'Electuaire d'Anacarde*, qu'il obtint *une Chaire en Droit*; mais peu d'années après il devint si sec, si altéré, qu'il buvoit jusqu'à s'enyvrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à ses concitoyens, & mourut misérablement. Ce fait prouve, ou qu'on peut être Docteur en Droit & être imbécile, ou que l'Anacarde produit de meilleurs effets que Mr. Hoffman ne le suppose, puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il n'auroit jamais pris de l'Anacarde.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on ſait que la ſubſtance oſſeuſe ne ſe durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle eſt très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mere, deux ou trois jours après ſes couches, à force de preſſer & de manier la tête de ces créatures, la façonne à ſon gré : pour l'applatir, elle met ſur le front & l'occiput deux maſſes d'argille, qu'on comprime inſenſiblement, juſqu'à ce qu'on voie ſortir des narines une matiere blanchâtre ; alors l'opération tend à ſa fin & le monſtre paroît. (*) Les fibres & les nerfs encore ſouples & pliants s'adaptent à cette forme, le cerveau même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur conſiſtance, & que la boîte du crane s'eſt conſolidée, on ne peut plus rien déranger ſans entraîner la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les bleſſures faites à la tête des perſonnes âgées ſont preſque toujours dangereuſes à la vie ou à la raiſon ; pendant qu'elles ne nuiſent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne diſconviens pourtant pas que ces compreſſions n'ayent toujours des ſuites plus ou moins mauvaiſes : je doute même que le maniment des Accoucheuſes d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, ſoit une pratique & bien utile & bien néceſſaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal-faites, ſuivant qu'elles ont été plus ou moins preſſées avec mal-adreſſe par des mains ignorantes. Peut-être cet uſage dérive-t-il

(*) Les femmes ſauvages diſent qu'elles applatiſſent la tête de leurs enfants, afin qu'ils puiſſent un jour reſſembler à la pleine Lune. Il eſt vrai que pluſieurs peuples Américains ont l'occiput écraſé, ſans que la mere l'ait comprimé ; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne ſont pas bourrés, & ne conſiſtent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'enfant, à force de choquer, s'applatit inſenſiblement.

encore de la barbarie des peuples groſſiers, qui ont de tout temps & dans tout les pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déjà remarqué que les anciens Naturaliſtes qui ont crû qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocephales, s'étoient laiſſés induire en erreur par des voyageurs malhabiles, qui ayant vû des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monſtres compoſés des traits du chien & des traits de l'homme : il eſt vrai que la plûpart des anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dires; mais que penſer de St. Auguſtin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant ſérieuſement dans un ouvrage de dévotion, affirme qu'il a vu dans la baſſe Ethiopie (*) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front, à qui il eut le bonheur de prê-

(*) *Auguſt. Serm. 37, ad fratres in Eremo. tom. VI. Edit. Paris. pag.* 345. « Vidimus & in inferioribus »partibus Æthiopiæ, homines unum oculum tantùm »in fronte habentes, quorum ſacerdotes à conſerva»tionibus hominum fugiebant, ab omni libidine »carnis ſe abſtinebant....

Ce ſaint Pere ne ſe contente pas d'aſſurer, dans ce merveilleux Diſcours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même-temps un grand nombre d'hommes & de femmes ſans tête : *Vidimus ibi mul os homines ac mulieres capita non habentes.*

Un Commentateur, nommé *Loup* ou *Lupus*, dit que ce Sermon de St. Auguſtin n'eſt pas de St. Auguſtin, comme ſi l'on ne trouvoit pas, dans les Ecrits de ce Docteur de l'Egliſe, une infinité de paſſages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Diſcours en queſtion.

Dans l'Hiſtoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Profeſſeur Baumgartem, on tâche de démontrer ſérieuſement, qu'il y a des peuples Acéphales, & par conſéquent, dit-on, St. Auguſtin en a vu. Nous avons cru que ce ſeroit abuſer du reſpect dû au lecteur, que de rapporter les puériles abſurdités qu'on lit, à cette occaſion, dans cette prétendue Hiſtoire de l'Amérique.

cher l'Evangile ? Il n'eſt pas facile de deviner comment il s'y prit pour catéchiſer des Etres qui n'ont jamais éxiſté, ni dans la baſſe Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extaſié par ſon zèle, lorſqu'il a cru voir ce qu'il eſt impoſſible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Egliſe, qui parle des Satyres de la Thébaïde.

Il y a dans la Caribane une ſorte de Sauvages qui n'ont preſque point de col, & dont les épaules ſont auſſi exhauſſées que les oreilles. Cette monſtruoſité eſt encore factice, & pour la procurer aux enfants, on charge leur tête de poids énormes, de façon que les vertebres du col ſont forcées de rentrer, pour ainſi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroiſſent de loin avoir la bouche dans la poitrine ; & ſeroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthouſiaſtes la fable des Acéphales ou des hommes ſans tête.

Je ne penſe pas que l'envie d'inſpirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à ſe contrefaire auſſi cruellement que le ſont les Omaguas & pluſieurs autres. C'eſt à une fauſſe idée qu'ils ſe ſont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces uſages déraiſonnables qui ne ſont pas incompatibles avec les inſtitutions des ſociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pieds écraſés des Chinoiſes feroient croire que les Chinois n'ont pas le ſens commun, ſi ce n'étoit le propre de l'eſprit humain de confondre dans tous ſes ouvrages, le bien & le mal, l'extravagance & la ſageſſe.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit auſſi acquis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens ſe les faiſoient deſcendre juſque ſur les épaules, & comme les premiers Caſtillans ne ſurent d'abord comment les nommer, ils les appellerent *Los Orejones*, les Oreillons, nom qui

a subsisté jusqu'à présent dans quelques provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & favorisent l'excroissance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit impossible que la simple extension pût produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques familles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens goîtreux qui séjournent au bas des Cordellieres: (*) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur lymphatique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelques-uns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au-dela de la poitrine: plus cette humeur est-elle chez eux gonflée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont eu raison, paroît-il, de se glorifier d'une singularité qui tient à la nature de leur pays, & dont ils se chagrineroient en vain,

(*) Voyez *dans la grande collection in-folio de Thevenot, tom. II, le voyage du sieur Acarette au Perou, pag.* 11.

puiſque tous les remedes imaginables ne ſauroient dompter ce mal endémique qui a régné il y a dix-huit ſiecles comme il regne de nos jours.

Les Eſpagnols, très-ſujets aux écrouelles, qui ſont auſſi des eſpèces de goîtres, ont long-temps réuſſi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraiſes froncées, qui leur couvroient non-ſeulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton : & comme l'Eſpagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reſte de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence ; mais imaginés pour pallier un défaut choquant dont on ne ſe doutoit pas.

Un des plus rares phénomenes qu'on ait obſervé juſqu'à préſent parmi les hommes goîtreux, c'eſt qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chevres & les brebis, mais par un autre mécaniſme. Mr. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré à Coire en Suiſſe un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gaſtri-mythe, & ruminant : Peyere fait auſſi mention de deux Suiſſes goîtreux qui ruminoient. Apparemment que la preſſion de cet appendice ſur l'éſophage y arrête quelques aliments qui rentrent une ſeconde fois dans la bouche, d'où réſulte une eſpèce de rumination, comme dans ces animaux que les Phyſiciens ont nommés *Ruminantia ſpuria.*

Outre les Indiens goîtreux, les Hiſtoriens du Pérou parlent d'une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents gélaſines ou inciſives, une en haut & une en bas. Cette défectuoſité n'étoit rien moins que naturelle : Garcilaſſo dit, que les ſujets de ce canton ayant maſſacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cuſco & le fils de l'Empereur, on envoya contr'eux une forte armée qui les ſoumit, & l'Inca alors régnant, pour imprimer à toute cette génération le ſouvenir de ſa déſobéiſſance, lui fit arracher deux dents du milieu des ma-

choires. (*) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des peres & des meres, à ôter ces mêmes dents à leurs enfants, ce qui perpétua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba en Afrique des peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les commerçants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains ayent reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, longtemps avant la découverte du nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales, tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se mocquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré,

(*) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

& où l'hiſtoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquiſitions, ſi des Philoſophes formoient le projet d'y voyager : nous ſavons qu'il y a d'autres contrées dont on a ſouſtrait à deſſein la connoiſſance au public. Ceux qui, en abuſant à la fois de la ſainteté de leur miniſtere & de la confiance d'un peuple bon & malheureux, ſe ſont érigés en petits tyrans ſous les deux tropiques du nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire ni de leur intérêt de donner des Relations trop ſinceres de leurs conquêtes : les Hiſtoires du Paraguai par Charlevoix & Muratori, ſont écrites avec tant de partialité & ſi peu de diſcernement, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter foi : ce ſont des eſpèces de Légendes, & je crois que le lecteur n'eſt pas médiocrement édifié, lorſque Charlevoix lui aſſure que dans ce pays qu'il décrit, on voit d'énormes ſerpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Miſſionnaires qui ſe jettent quelquefois à corps perdu ſur ces animaux entreprenants, pour ſauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

Il eſt ſurprenant qu'on ait toujours objecté aux Jéſuites leurs Etabliſſements du Paraguai comme des uſurpations de la dernier importance, & qu'on ait gardé le ſilence ſur leurs poſſeſſions de la Californie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur ſituation, leur richeſſe, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il eſt vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé ſont des tréſors ineſtimables pour le Paraguai ; mais c'eſt une Province méditerranée qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan ſans toucher à Buénos-Aires ; tandis que la Californie forme une Péninſule immenſe, baignée par deux mers, & bordée de ports commodes & favorables au commerce furtif & interlope.

Les Jéſuites ont ſenti de quelle conſéquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les

notions de la Californie le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déjà dangereusement puissante dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la Relation du Commodor Anglais, les Jésuites de Madrid se déterminerent à publier une *Histoire naturelle & civile de la Californie* (*) Cet ouvrage à tous égards original, donne une haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien: on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un pays, sans en rien dire, tant les auteurs ont su par des transitions bien ménagées voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au fond de la matiere: on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un Protestant, le zèle saint & respectable qui a toujours caractérisé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémisphere.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles limites lui assigner du côté où sa base va se réunir à la côté occidentale du Continent. (**) Cette étendue doit être tout au moins

(*) Cet Ouvrage parut à Madrid en 1758, sous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglais; ensuite en Hollandais, sous le titre de *Natuurlyke Historie van California*, *Haerlem* 1761. On vient d'en publier une traduction Française, dont on auroit pu se passer.

(**) M. de Buache prétend qu'il a réduit la Californie à ses justes bornes; mais la démarcation des limites d'un pays d'Amérique, n'est pas toujours de la com-

de quatre à cinq cents lieues sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au Cap de St. Lucar, gisant au 23e degré de latitude septentrionale; de sorte que ce pays a, dans notre Zone, à peu près le même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Australe. La qualité du sol est aux environs de Loretto excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration: la vigne réussit dans les montagnes: les rivages de la Mer vermeille sont, à la vérité, fort marécageux, & paroissent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de sable marin & des mares pleines d'eaux saumâges, mais dont on peut faire des savanes à peu de frais. Le cordon des rochers qui borde les *Los Virgines*, renferme quelques volcans dont les éruptions furent très-violentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du sud, où il ne croît guères que des buissons & des arbustes rampants: les quartiers du Nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier. Le principal animal carnassier qu'on y connoisse, est le Tigre-poltron, semblable à celui du Canada: les loups, si l'on peut en croire les naturels du pays, ne s'y sont introduits que depuis quelques années; avant cette époque, on n'y en avoit jamais vu. On y rencontre aussi des Ours & des troupeaux entiers de Bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrerent dans cette région pour la premiere fois, sous la conduite d'un de leurs Provinciaux nommé *Salva Terra*, homme élevé dans les affaires, plein de projets, fécond en ressources, actif, infatigable, ardent pour le bien

pétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

de sa compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa la base de cet édifice des Missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, ou si vous voulez, à sa ruine.

M. Anson dit que le premier terrein où ces Religieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigenes, & ce n'est sûrement point sa donation qui y a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage favorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail qu'anime le coloris le plus éblouissant : les huitres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de perles d'une belle eau & d'une forme presque réguliere.

A peine *Salva-Terra* eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses Esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire qui se montoit à 12000 écus : on envoya en cour plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se jus-

tifier, en dressant un *Factum* qu'on fit dans l'histoire de la Californie, publiée par les Jésuites Espagnols. Salva-Terra, en accordant dans ce *Factum* que des scélérats ont osé lui faire l'affreuse imputation de soustraire des Perles, prouve que loin d'en avoir conçu l'idée, il a toujours conseillé aux Espagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces instruments du luxe apportent un obstacle manifeste aux progrès du salut : c'est bien peu connoître, dit-il, notre désintéressement, que de nous objecter des crimes si bas, dont nous sommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des perles?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la cour de Madrid, produisit tous les effets que la Société en attendoit : Sa Majesté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminuoit à la côte de l'Amérique, que de soupçonner les Jésuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Ministres firent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement Sa Majesté de lui accorder le commandement de toutes les troupes Espagnoles stationnées en différents endroits de la Californie pour la défense des côtes : il allégua des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste & utile : aussi sa demande fut-elle accordée. Les officiers & les soldats reçurent ordre d'obéir aux Missionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croira point qu'on ait pu tellement mésuser de la piété d'un Monarque, fasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyme sous ses pieds. Quand on réfléchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on

est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites diront, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en prêchant l'Evangile à un peuple aussi brut que le sont les Californiens indigenes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces furieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les chefs & les soldats Espagnols indignés de ramper sous le commandement des moines qui les accabloient de corvées, firent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (*) avouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en cour une foule de lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents, ils avouent que Salva-Terra cassa de sa propre autorité un capitaine, un sergent, & licencia une compagnie entiere de la garnison de Loretto, qui avoit osé murmurer contre le gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésuites se sont imaginés long-temps, qu'en étendant leurs missions dans la Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Est de cette Péninsule, à un grand pays habité par une nation riche & civilisée, dont tant de voyageurs ont soupçonné l'existence: il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce pays inconnu, & y porterent avec eux des trésors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette

(*) Voyez *Natuurlyke Historie van Californie* E. D. pag. 433 & suivantes.

cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put assouvir sa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les Relations ont dit de cette contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jésuites se sont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près semblables, au commencement de ce siécle, ses nombreux établissements sur l'Orenoque : elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux *Eldorado* qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rêves les plus absurdes passent par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont infinies.

En lisant tout que le Jésuite Gumilla a écrit de cet Eldorado, on s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrie-t-il, dans le transport de son zèle, si nous pouvions aller un jour porter la foi dans l'*Eldorado*, que de Sauvages nous pourrions y sauver! » Ce que l'on débite des richesses & des trésors du » *Dorado*, dit-il, n'a rien qui doive nous étonner; car en laissant à part ses montagnes d'or, » il suffit qu'on y en trouve autant qu'à *Choco*, à » *Antioquia*, dans la vallée de *Neyva* & dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royaume, » ce qui joint à ce que les Indiens en emporteront » dans leur retraite, forme un trésor équivalent à » celui qu'on dit être au *Dorado*. Ce que je viens » de dire pourra avoir son utilité, s'il arrive jamais » qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile » s'y introduise, il en sera peut-être alors du *Dorado* comme de la Province de la *Nueva-Sonora* » près du nouveau Mexique, qui unit le Conti-

» nent avec la Californie. Ses peuples viennent de » recevoir l'Evangile avec beaucoup de docilité, » & l'on a trouvé chez eux une infinité de mi- » nes d'argent, dont on n'a eu connoissance qu'en » 1739. » (*)

Ce passage doit paroître un peu profane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoient deux choses moralement inséparables. Ceux qui allerent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, étoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisiéme motif de la venue des Jésuites à la Californie a été la commodité du Galion qui alloit tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la compagnie de Jesus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne: il choque toutes les loix de la saine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux: aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille; mais le crédit de la Société para ce coup. (**) Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet salutaire conçu par Patinho: une ordonnance de sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion, *le bon Conseil*, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire: l'industrie des Jésuites soutenoit donc la

(*) *Histoire de l'Orenoque*, pag. 147 & 148, t. II.
(**) *Voyage d'Anson*, *liv.* II. *pag.* 190 *in*-4°. *Amst.* 1749.

fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commiſſionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire paſſer les perles de la Californie en Aſie, où le prix de cette eſpèce de bijouterie s'eſt beaucoup mieux ſoutenu qu'en Europe.

En 1690, un colon Eſpagnol avoit planté à la Californie, aux environs de S. Lucar, une petite vigne, dont le ſuccès ſurpaſſa ſon attente. Cet eſſai inſpira aux Miſſionnaires l'envie de poſſeder des vignobles à leur tour: un d'entr'eux nommé Picolo, qui avoit plus de goût pour la Botanique & l'agriculture que pour les diſputes ſur la grace verſatile & efficace, ſe chargea de faire des plant, qui ont été tellement augmentés que quarante-ſept ans après la premiere exploitation, les Jéſuites vendoient déja aſſez de vin pour en fournir tout le Mexique, & en charger encore pluſieurs barriques ſur le Galion pour les Philippines, où l'on s'en ſert à dire la meſſe; car il y a des climats où il ne croît naturellement rien de ce qu'exige le ſervice des Autels.

Quoique les colonies Européanes, ſi multipliées en Amérique, ayent planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de vigilance à leur culture, on n'eſt point encore parvenu dans tout le nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation: le meilleur n'égale pas les ſortes médiocres de notre continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'atmoſphere & à la qualité froide des terres. La Californie paroît être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le ſol le plus propre à ſon inſtinct; cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, eſt bien éloigné d'être excellent; M. Anſon dit que ſon goût approche de celui du médiocre vin de Madere, & ſi l'on en fait quelque cas au Mexique, c'eſt que les

bons vins de notre continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive.

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la société à pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques: il est triste qu'il ait élevé des pépinieres si florissantes, défriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bien-tôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des moines, si occupés de s'agrandir: jettez vos regards vers ce coin de l'univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loreto, avoient été, suivant la carte particuliere que j'ai de ce pays, poussés dès l'an 1762, par les côtes de la mer vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de St Michel, au vingt-neuvieme degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier couvent.

Les Naturels de la Californie, divisés en trois tribus considérables, (*) ne paroissent pas avoir reçu de la nature une portion d'intelligence supérieure à l'instinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques-uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de bayes, de fruits sauvages, & de gibier: d'autres étoient entierement nuds, les premiers à qui l'on mit des juste-au-corps, furent hués & poursuivis par leur compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jetterent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractere moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'in-

(*) Nommées *Edues*, *Cochimies* & *Periuches*. Ces trois tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices.

ſenſibilité eſt en eux un vice de leur conſtitution altérée : ils ſont d'une pareſſe impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la ſphére de leur conception au-delà de ce qu'ils voyent : puſillanimes, poltrons, énervés, ſans nobleſſe dans l'eprit, le découragement & le défaut abſolu de ce qui conſtitue l'animal raiſonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la ſociété. Enfin, les Californiens végétent plutôt qu'ils ne vivent, & on eſt tenté de leur refuſer un ame. (*) Du reſte leur figure eſt ſemblable à celle de tous les autres peuples de l'Amérique : leur corps eſt dépilé & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du nouveau Mexique, parce que leur pays plus aride, plus nu, plus dépourvu de bois, & ſemé de grands bancs de ſable, augmente davantage la verbération des rayons ſolaires ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient des Nègres, comme le dit le capitaine Roggers. On a même remarqué que, quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les Indigenes ne témoignerent aucune ſurpriſe à l'aſpect de ces hommes ſinguliers, dont la noirceur & la phyſionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la premiere fois ; mais les Sauvages ſont tous curieux par caractere, & n'admirent rien par ſtupidité. D'ailleurs il eſt très-poſſible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient déjà vu des Noirs ſur quelques vaiſſeaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, ils ſe percent la cloiſon du nez, & le lobe des oreilles, pour y ſuſpendre des colifichets, & ſe barbouillent tout le corps d'un onguent rougeâtre, pour ſe mettre à l'abri des *Nignas*, eſpèce de vermine inſuppor-

(*) Voyez *Natuurlike Hiſtorie van Californie.* E. Deel, 58 & 59.

table, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils à usent l'instar de tous les Indiens occidentaux, du *Cimeron*, ou du Tabac sauvage, végétal que la nature a refusé à très-peu de Provinces du nouveau Monde, quoique plusieurs Botanistes se soient imaginé qu'il ne croissoit que dans un seul canton, d'où l'on l'avoit transplanté aux Isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie, les Jésuites s'étoient flattés qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments historiques, capables d'éclaircir l'origine de la population du nouveau continent; mais ils conviennent sincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard infructueuses. (*)

Les Californiens, loin d'avoir aujourd'hui aucune espèce d'écriture ou de caractere, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie & d'idées, qu'on ne sauroit supposer qu'ils ayent jamais eu quelque communication avec les peuples de l'Asie. Quand on les interroge sur leur état primitif, sur leur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin jusqu'à l'arrivée des Missionnaires.

Plus on remonte vers le Nord de leur pays, plus l'aspect en devient effroyable, & les Jésuites, quoiqu'ils ayent pû croire de l'opulent Royaume de Quivira, sont maintenant très-désabusés à ce sujet: ils savent qu'on perdroit ses peines à y chercher davantage la colonie Chinoise que Mr. de Guignes a fait venir par la route du Kamschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, afin de répandre la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans le centre

(*) *Hist. van Californi*, pag. 53 jusqu'à 57, tom. I.

de la Californie, où malheureusement pour ce système on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En lisant l'histoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béening & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des côtes du Nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des contrées désolées & des nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer profonde & courroucée. On y fit descendre avec beaucoup de difficulté un pilote, un bosman, & quatre matelots qui ne reparurent point, parce qu'ils furent vraisemblablement massacrés à l'instant même de l'abordage par les habitants du pays, assez féroces pour user de ce droit affreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des côtes de l'ancienne Europe, où tous les peuples maritimes s'arrogeoient le *Droit de Naufrage* & de *Strand-Recht*, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premieres loix de la sociabilité & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamschatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamschatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interprêtes auprès des Sauvages de cette partie de l'Amérique qui est la plus voisine de l'Asie; mais cette précaution fut inutile : on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi qu'on parle au Kamschatka, ce qui prouve encore que les peuplades placées à ces extrêmités des deux continents, ne sont pas filiations les unes des autres. (*)

(*) On ne sait pas au juste, à quel endroit de la côte

Long-temps avant le voyage entrepris par les Ruſſes en 1741, le Pilote Morera, délaiſſé par Drake au Cap de Mendocin, avoit déjà erré pendant pluſieurs années dans les terres ſituées au nord de la Californie : après des aventures, des travaux, & des incidents ſans nombre, il arriva à la garniſon Eſpagnole de Sombrerette : il conſte par ſon rapport que tous les pays en-deçà & au-delà du Cap de Mendocin ſont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des biſons, des ours, & des hordes peu nombreuſes d'Américains Agriophages. Telle eſt cette Région fortunée où l'on ſuppoſe que les Chinois ſont venus dans des canots vendre leurs ſoyes, leurs porcelaines, & leurs livres de morale, dont la lecture a policé toute la côte occidentale de l'Amérique juſqu'à l'iſle de Chiloë, car Mr. de Guines ſoutient que la politeſſe étoit très-répandue ſur toute cette plage, & il eſt impoſſible qu'elle ſoit venue, dit-il, d'ailleurs

---

de l'Amérique, le Capitaine Tſchirikow fit ſon débarquement ; ſoit que la Cour de Pétersbourg ait, par des raiſons d'Etat, ſupprimé & altéré pluſieurs articles dans le routier de ce voyage, ſoit que le mauvais temps ait empêché Mr. de l'Iſle de la Croiere de faire des obſervations aſtronomiques. Au reſte, en ſe tenant à l'eſtime & aux obſervations fortuites faites à la hate, dans un navire continuellement tourmenté par une mer orageuſe, & enveloppé d'épais brouillards, il paroît que les Ruſſes toucherent à la côte ſituée au 56e. degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240e. degrés de longitude. Quant à Béering, il eſt sûr qu'il aborda à la même plage, mais deux degrés plus vers le ſeptention que Tſchirikow.

Nicolas de l'Iſle n'aſſigne pas ces endroits ſi intéreſſants, ni dans ſa grande carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans ſa carte Cylindrique, ne parle que des terres baſſes & noyées au 74e. degré de latitude N, où il dit que les Ruſſes allerent échouer en 1743 ; mais ces terres baſſes & ces Ruſſes échoués ſont des fables.

leurs que de la Chine. Voilà juſqu'où l'eſprit de ſyſtême peut entraîner ceux qui s'y abandonnent : c'eſt un torrent qui ſe perd dans un précipice, d'où la raiſon ne ſe retire que rarement.

Je ſuppoſe pour un inſtant qu'il ſoit permis à un Litterateur déſœuvré de mal traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaiſes traductions comme ſi c'étoient des vérités hiſtoriques tirées des archives de Pekin : je ſuppoſe qu'il ſoit permis de faire aller des adorateurs du Dieu *La*, à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un pays où ils ne comprenoient perſonne, & où perſonne ne ſe ſoucioit de comprendre leurs dogmes ; il n'en eſt pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer ſur de fauſſes cartes géographiques, pour donner du poids à de ſemblables bagatelles. La carte dont M. de Guignes a accompagné ſon Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, eſt fauſſe en ce qu'elle place dans l'Amérique une immenſe mer méditerranée qui n'eſt pas en Amérique : c'eſt bouleverſer le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, ſelon Mr. de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet eſpace de terre qu'il appelle la mer de l'Oueſt : il n'y a qu'à conſulter les journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement eſt imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninſule, ont pû ſe tromper dans les poſitions relatives ; mais depuis qu'on ſait, à n'en pas douter, que la côte de la terre ferme court ſans interruption, depuis la baſe de la Californie vers le Nord juſqu'à la proximité du cercle boréal, c'eſt une falſification manifeſte de percer cette terre ferme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont fait frapper de fauſſes médailles, ſuppoſé de faux manuſcrits, de fauſſes inſcriptions lapidaires

pour justifier des conjectures chronologiques; pour prouver des faits qu'ils avoient imaginés. Enfin, cette licence avoit fait tant de progrès, qu'on a de nos jours dû défendre sous peine de mort aux savants Italiens de frapper des médailles Grecques ou Romaines, & de forger des inscriptions antiques. Reprimera-t-on par cette sévérité la fureur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans ses conjectures? Hélas non.

SECTION II.

De la couleur des Américains.

Rien ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au nouveau continent, à quatre degrés de l'Equateur, des peuples qui n'étoient pas noirs: il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes paralleles de la Zone Torride, il y eût en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés avec une chevelure longue & traînante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désesperoit les Physiciens du quinzieme siecle.

On n'inférera point ici une dissertation complette sur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blafards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'ouvrage. Il faut expliquer le phénomene dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres; les détails préliminaires dont cette explication a besoin, seront courts, & s'il est possible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce siecle, assez injustes ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps passé, disent que les Nè-

gres descendent en ligne directe de Caïn, (*) à qui Dieu écrasa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire reconnoître pour un assassin. Les Docteurs du temps passé enseignoient, dans leurs écoles, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Ismaël : l'Abbé Pluche a défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton : il devoit pour n'être pas inconséquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même : il faut le plaindre.

Je ne sais par quelle fatalité les Théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du ressort de la Physique : en sortant de leur sphère, en prononçant sur des matieres qu'on leur pardonne d'ignorer, que pouvoit-il leur arriver sinon d'avoir tort, d'être ridicules, & de divertir leurs ennemis ? après avoir si mal décidé, peuvent-ils raisonnablement se plaindre qu'on meprise leurs decisions ? Peuvent-ils dire que le siecle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher leurs erreurs ? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le monde qu'après s'être trompés en Géographie, en condamnant l'Evêque Virgile ; en Astronomie, en condamnant Galilée ; en Métaphysique, en condamnant Jordan le Brun, & l'immortel Locke ; en Physique, en brulant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de bons livres, ils ne se trompent aussi en Histoire naturelle, lorsqu'ils attribuent l'origine

[] L'Auteur d'un prétendu *Essai sur la population du nouveau continent* se glorifie d'être le premier qui ait expliqué la couleur des Négres, en les faisant descendre de Caïn ; il ignoroit qu'un *Labat*, qu'un *Gumilla* avoient déja parlé avant lui de cette pieuse extravagance ; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines Français & Espagnols avoient pensé du teint des Africains.

des Nègres à des Héros de l'Hiſtoire Juive? Pourquoi donc imaginer des ſyſtêmes ſi révoltants? où pourquoi ſe plaindre de ce qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abuſa ſingulièrement du privilege de déraiſonner, dit que la premiere femelle du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle renfermoit dans ces ovaires des œufs blancs & des œufs noirs, d'où nâquirent les Allemands, les Suédois, & tous les peuples blancs d'une part, & tous les peuples Nègres de l'autre. Cette hypotheſe, ſi vous en jugez par ſon abſurdité, vous paroîtra avoir été inventée dans un ſiecle ténébreux, avant la naiſſance des Lettres, par un rêveur malade: ſi vous en jugez par la date de la publication, vous ſerez ſurpris qu'un tel écrivain vivoit dans le dix-huitieme ſiecle. Or il faut choiſir, ou entre Iſmael ou Caïn, ou entre les œufs blancs & noirs; ſi vous voulez ſoutenir un ſyſtême ſur l'origine des Nègres; ſi vous voulez vous contenter de la vérité, vous pourrez vous paſſer & des uns & des autres.

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés ſyſtématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées: ſi l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vû clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'exiſte nulle part des Nègres, ſinon dans les pays les plus exceſſivement chauds du globe: il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne ſont pas, comme on l'a dit, la douzieme partie de l'eſpece humaine, leur nombre relativement à celui des hommes blancs & bruns n'étant que comme 1 à 23. A meſure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaircir, blanchir, les cheveux ſe détortiller, s'allonger, les traits s'adoucir: les Maures, quoique noirs en apparence, le ſont moins que les Nègres, parce

qu'une plus grande diſtance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux bleuâtre : les Portugais, les Eſpagnols, les Napolitains ſont encore foiblement baſanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les peuples ſont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & Mr. le Cat, ont placé, je ne ſais pourquoi, des Nègres dans le voiſinage du Pole Boréal & au centre du Grœnland, ſe ſont extrêmement trompés : nous connoiſſons aujourd'hui ce dernier pays preſqu'auſſi bien qu'on connoit la Suede, & l'on verra dans la ſuite que ces Ethiopiens ſeptentrionaux ſont des êtres fabuleux, & auſſi fabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur ſur la conſtitution de l'homme ſous la ligne équinoxiale, ſont des phénomènes qu'on a découverts en faiſant l'anatomie des Nègres, & l'analyſe de leurs humeurs les plus eſſentielles. Ils ont la ſubſtance moelleuſe du cerveau noirâtre, la glande pinéale preſqu'entierement noire, (*) l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le ſang d'un rouge beaucoup plus foncé que le nôtre. Enfin leur liqueur ſpermatique eſt colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuſe. Il eſt ſurprenant que les modernes ayent ignoré depuis ſi long-temps que la noirceur des Nègres-Simes eſt viſiblement inhérente dans leur matiere ſéminale, on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens diſent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur

(*) Voyez deux Mémoires intitulés, *Recherches Anatomiques ſur la nature de l'Epiderme & la couleur de la ſubſtance médullaire dans les Négres*, de Mr. Meckel. Voyez *auſſi un Mémoire offert à la ſociété Royale ſur la couleur du ſang des Négres*, par le Docteur Towns.

temps; aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races croisées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

Cette matiere colorante est si tenace dans le sperme des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mêlées pour disparoître entierement: la troisieme postérité est encore basanée: la quatrieme est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables. (*)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les Anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en fit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Basanés, d'une couleur de neige ou de craie dans les Albinos.

---

[*] Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mêlées.

1. D'un Négre & d'une femme blanche, naît le mulâtre, à demi-noir, à demi-blanc, à long cheveux.
2. Du Mulâtre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.
3. Du Quarteron & d'une femme blanche, sort l'octavon moins basané que le quarteron.
4. De l'Octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en sens inverse, pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négresse, sort le Mulâtre à longs cheveux.
2. Du Mulâtre & de la Négresse, vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.
3. De ce Quarteron & d'une Négresse, provient l'Octavon, qui a sept huitiémes de noir & un demi quart de blanc.
4. De cet Octavon & de la Négresse, naît enfin le vrai Négre à cheveux entortillés.

ou Nègres blancs, & parſemée de taches rougeâtres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres conſiſte en une mucoſité plus coagulée, plus viſqueuſe que le réſeau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graiſſe ſubcutanée ne peut y paſſer ſi aiſément : elle y ſejourne davantage, ſuinte plus lentement, & delà il arrive que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuſe & graiſſée ; & quand ils ſont échauffés, leur ſueur répand une odeur fort déſagréable, à cauſe qu'elle entraîne des particules de cette graiſſe rance qui a long-temps réſidé entre la peau & l'épiderme, & dont on diſtingue au microſcope le ſédiment formé en petits grains, qui noirciſſent le linge blanc avec lequel on eſſuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement tranſpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeuſes dans la peau : ils percent & criblent par leurs ſommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'eſt autre choſe que la ſuperficie endurcie de la gelée dont la peau eſt induite. (*) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverſer un milieu plus tenace, plus condenſé, s'entortillent, ſe friſent, & ne s'allongent pas, parce qu'ils trouvent moins de nourriture dans le tiſſu de la peau & dans ſon enveloppe.

La petite vérole ſe deſſéche auſſi lentement ſur le corps des Nègres, parce que leur réſeau, étant plus glutineux, empêche long-temps les écailles de l'épiderme de ſe détacher & de s'effeuiller. Leur pouls eſt preſque toujours vif & accéléré, & leur peau, quand on la touche, paroît échauffée : auſſi leurs paſſions ſont-elles fougueuſes, immodérées, exceſſives, & n'obéiſſent preſqu'à

[*] Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme, étoit compoſée d'écailles à charnieres, s'eſt trompé, & ſes microſcopes ont dûlui faire en cela des illuſions optiques fort ſingulieres, puiſque ces écailles & ces charnieres n'exiſtent pas dans la nature.

aucun frein de la raison ou de la réflexion; & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal : & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies : ils diffèrent autant peut-être des peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du fiel, celle du cerveau & du sperme, étant dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscurs, plus noire enfin que dans les autres individus du genre humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atômes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons sont blancs en venant au monde, parce que leur épidermes & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le fœtus a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang : ce qui n'arrive qu'au troisieme ou quatrieme jour : alors cet épanchement se déclare par une jauniſſe dans tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Nègrillons ont, au sortir du sein de la mere, une tache noire aux parties de la génération ; parce que ces parties se forment les premieres, devancent le développement des autres membres, croissent plus rapidement ; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt serrés, &

peuvent déjà retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'eſt point dans tous les ſujets: elle manque même très-ſouvent; mais une marque qui ne manque jamais, c'eſt un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'inſtant de leur naiſſance. Comme la ſubſtance cornée des ongles ſe durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Phyſiciens ont gardé juſqu'à préſent un profond ſilence ſur ces deux ſignes qui caractériſent les enfants des Nègres, ſoit qu'ils ayent craint de ſe tromper, en voulant dévoiler les cauſes encore inconnues de ces phénomènes ſurprenants, ſoit qu'ils ayent négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations réſervées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc oſé, ſans guide & ſans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la Phyſiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne ſatisfait pas abſolument à la difficulté. S'il eſt permis de hazarder des erreurs vraiſemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Obſervateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raiſon des probalités très-fondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce ſujet.

Si l'air brulant, ſi le ſerein & la réverbération des rayons du ſoleil dans la Zone torride noirciſſent la moelle & le cerveau des Africains, on demande ſans doute ſi les hommes blancs, tranſplantés dans ce climat ardent, voient auſſi à la longue leur peau brunir, & devenir enfin couleur d'ébene? Il eſt ſingulier qu'on forme des doutes ſur un effet néceſſaire: c'eſt encore l'eſprit de ſyſtême qui a ſi long-temps empêché les Naturaliſtes

d'acquérir des idées claires ſur ces eſpèces de métamorphoſes.

Le voyageur Mandelſlo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération eſt la plus forte; mais il eſt ſûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelſlo ne ſe l'étoit préfiguré, parce que les étrangers, & ſur-tout les Européans qui vont ſe fixer dans la Zone torride, conſervent leurs mœurs, leurs uſages, leurs habitudes pendant pluſieurs années, s'expoſent d'abord moins aux influences de l'atmoſphere, ſont plus long-temps à ſe dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que fort tard & même jamais, ſinon par néceſſité, l'éducation & le miſérable genre de vie des Africains indigenes: auſſi long-temps que la fortune du commerce les ſoutient: ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés, & commandent du fond de leur cabinet à des eſclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de commerçants qui faſſent même par avarice ce que M. Adanſon a fait par paſſion pour les Sciences ſur les bords du Niger: il ſuffit de lire le Journal de ſes courſes & de ſes travaux, pour ſe former une idée de ce que peut, dans ces contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur ſur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance: le premier accident qu'on éprouve, eſt que la ſurpeau des pieds, des mains, du viſage, ſe hâle, ſe durcit, & ſe détache du corps par feuilles & par lambeaux: la fievre ſurvient bien-tôt, & il faut une complexion vigoureuſe pour la vaincre.

M. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure hiſtoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'obſervations très-précieuſes pour la

Phyſique, (*) dit qu'en 1764 il baptiſa les enfants de quelques pauvres Portugais établis à la côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphoſe étoit déjà ſi avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on diſcernoit encore ſur leur peau.

Quant aux deſcendants des premiers Portugais qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils ſont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe, & les traits de la phyſionomie, quoiqu'ils ayent d'ailleurs retenu les points les plus eſſentiels d'un Chriſtianiſme dégénéré, conſervé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La poſtérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux iſles du Cap verd; elle s'eſt ſeulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la diſtance de ces iſles à l'Equateur contribuent ſenſiblement à y diminuer le feu de l'air. D'un autre côté, ces Inſulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la premiere colonie, qui émigra de l'Europe pour le diſtrict des établiſſements Portugais. Ceux au contraire qui ont été ſéjourner à la Côte de la terre ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, ſe ſont familiariſés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on ſait, une partie de l'Afrique équinoxiale au ſeptieme ſiecle, ne ſont plus reconnoiſſables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Nègres, auſſi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien continent vers l'an 1173, fit déjà de ſon temps une ob-

---

[*] Voyez *Nouvelle Hiſtoire de l'Afrique Françoiſe, enrichie de cartes, d'obſervations aſtronomiques, géographiques*: à Paris 1767.

ſervation intéreſſante : il remarqua que les Juifs qui s'étoient enfuis dans les Provinces de l'Aſie méridionale & en Afrique, étoient tous métamorphoſés plus ou moins, ſuivant le degré de chaleur du pays qu'ils avoient choiſi pour leur retraite ; ceux de l'Abyſſinie étant devenus auſſi noirs que les habitants indigenes, dont on ne pouvoit plus les diſtinguer à la ſeule phyſionomie. Si l'on fait attention que ces bandits, inſociables par fanatiſme, ne croiſent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mêlange du ſang étranger avec le leur comme une abomination & un ſacrilege, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il eſt par conſéquent démontré que la chaleur eſt la véritable cauſe de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blanchir des Négres, en les faiſant propager entr'eux dans des pays froids, ſi l'on avoit pris toutes les précautions néceſſaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abtardiſſement & le mélange, on auroit vû que ces individus, n'étant plus expoſés aux influences des cauſes immédiates qui colorient la peau, auroient enfin donné des filiations d'un teint auſſi blanc que celui des habitans du pays où les expériences ſe feroient faites.

Les Maures ont pû fournir, pendant leur ſéjour en Eſpagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues ; mais le climat de l'Eſpagne eſt encore trop chaud, trop analogue à celui de la Mauritanie, pour que le changement de couleur ait pu s'y effectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expulſés par Ferdinand le Catholique, vinrent ſe jetter dans Rome où le Pape Alexandre VI leur vendit un aſyle, n'étoient pas plus baſanés, que ne le ſont les payſans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fallût aux Né-

gres tranſmigrés dans les Provinces de l'Europe ſeptentrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Nègres; parce que la liqueur ſpermatique & la ſubſtance mœlleuſe & glanduleuſe des Africains, étant une fois colorées & impregnées de cette *matiere âcre* qu'on nomme *æthiops animal* conſerveroient très-long temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une ſuite très-nombreuſe de générations : les Blancs au contraire, étant ſans ceſſe aſſujettis à une cauſe active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet après un long ſéjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aiſément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on eſſaye de les dépouiller des impreſſions de la teinture.

Le voyageur Atkins qui ſe croyoit un grand philoſophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raiſonneur diffus, dit que » c'eſt une héréſie de » ſuppoſer que le genre humain n'a point eu un » même pere, mais, ajoute-t-il, quoique ce ſen- » timent ſoit ouvertement & manifeſtement hé- » rétique, je ne puis m'empêcher de l'adopter à » l'égard des Nègres que je regarde comme une » eſpèce d'hommes ſinguliere, très- diſtincte de » la nôtre, & par conſequent iſſue d'une autre ti- » ge. » On pourroit répondre qu'il eſt très-vrai que les hommes noirs ſont differents des hommes blancs ; mais qu'il eſt très-faux que la couleur ſeule conſtitue les eſpèces dans aucune famille du regne animal : la forme du nez & l'épaiſſeur des levres ne ſont pas des caracteres eſſentiels : il ne reſte donc que la chevelure des Africains & leur ſtupidité qui pourroient les differencier, ſi l'on ne trouvoit tant d'hommes qui ſans être Nègres,

n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui sans avoir le nez plat & les levres gonflées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre humain en espèces, il s'ensuivroit nécessairement, que si les Nègres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs, les Olivâtres & les Basanés formeroient aussi une classe, parce qu'ils ne sont pas blancs, il s'en suivroit encore que les Espagnols & les Suédois sont deux espèces d'hommes differents entr'elles. Ainsi à force d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il en ait eu plusieurs, question inutile que des Physiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il est certain que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes : il est certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une espèce, & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il rédigeoit son journal. Les Européans, métamorphosés en Nigritie, prouvent assez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races ayent été mêlées par la combinaison des liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphere une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large : il paroît au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-simes à cheveux crêpés, & sur ces deux lisieres, par des Maures couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presqu'infinie de nuances : on y voit des peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, rougeâtres. Ces différences sont oc-

casionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes paralleles : là où elle est la plus excessive, là où le Thermometre monte à trente-huit degrès, on rencontre les véritables Nègres. Par tout ailleurs, où l'air est plus tiede & plus rafraîchi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des marais & des rivieres, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrein moins nud & moins sabonneux, il n'y a que des nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrein contribue aussi beaucoup à refroidir l'atmosphere, & les sommets des montagnes ne sont nulle part, dans la Zone torride, aussi chaude que les campagnes. Au haut du Pic-Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la ligne, on éprouve un froid très-âpre : on gele sur le Pic de Ténérife, quoique de sa cime on découvre, à l'œil simple, la plage toujours brulée de l'Afrique occidentale, & que le voyageur qui tremble dans sa peliſſe aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine souffrir sa chemise lorsqu'il en est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins foncé des habitants qui essuyent ces différentes températures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le climat seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans les sables mouvants au Sud du Sénégal, à treize degrés de l'Equateur, sont des Nègres achevés qui ont le teint d'un noir luisant, & la tête couverte d'une laine aussi nopée que celle des agneaux d'Astracan. Les Insulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de huit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement hâlée, & la chevelure flotante, parce que situés à la plage orientale de l'Afrique, il n'essuient point, comme les Jalofes, ce vent sec & igné qui tra-

verse les déserts sablonneux de l'intérieur du continent. L'Isle de Ceylan peut elle seule fournir une preuve décisive aux yeux des observateurs : les naturels répandus dans les campagnes & sur les plages découvertes y ont le visage couleur de cuivre jaune : les Bedas, qui se sont opiniâtrés à rester dans les forêts les plus épaisses, & à y vivre, en sauvages, de miel, de gomme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur presqu'aussi éclatante que celle des Italiens. Il est absurbe de faire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des avantures impossibles & un naufrage romanesque, pour les jetter dans une Isle de l'Asie ; puisqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les peuples des Isles de l'Archipélague Indien, quoique placés sous la ligne, ou à peu de distance, ont le visage basané, & on n'en voit presque pas à chéveux crêpés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents alisés qui ébranlent continuellement la colonne de l'atmosphere, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du soleil.

Si nous nous sommes expliqués avec assez de netteté & de précision pour faire comprendre que les causes de la noirceur des Nègres, n'existent que dans la qualité du climat, & non ailleurs ; on ne rencontrera aucune difficulté dans l'exposé qu'on va faire relativement aux nations Américaines habituées entre les Tropiques, & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs ; parce que tout l'espace compris entre ces deux lignes est, au nouveau continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correspondantes de l'Asie & de l'Afrique. La quantité immense d'eaux stagnantes & fluviatiles répandues sur la surface du terrein, y envoyent, par l'évaporation, des rosées & des vapeurs qui rompent les rayons solaires, aussi y pleut-il à peu près huit

huit fois davantage que dans l'Afrique. La reverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein composé de pur sable, de trente lieues en quarré, & si l'on en excepte les côtes du Pérou, le sol y est par-tout pâteux, les terres les plus arides & plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs, de bruyeres & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers sont en Amérique: il y en a qui ont cinq-cents lieues de diamettre, & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes, & parasites, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Cela doit beaucoup varier la température de l'air dans des contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expérience ayant démontré que tous les pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés: les arbres ombragent, attirent les nuées, recelent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordellieres est couverte, les brumes qui s'en élevent, & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'Est qui rafraîchit ainsi l'atmosphere entre les Tropiques du nouveau continent; car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Brésil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la mer des Indes: il rendroit par conséquent les côtes orientales de l'Afrique plus tempérées que ne l'est le Chili: ce qui est visiblement contredit par l'expérience.

Comme le terrein, est sans comparaison, plus

exhaussé en Amérique, que sur les côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat : aussi a-t-on trouvé dans les Cordellieres, presque sous l'Equateur, des peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pisarre & les autres dépréda-teurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint sur les degrés du thermomètre, on verra que les Amériquains ne pouvoient noircir, ni dans le Bresil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles : quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les sauvages parfaitement noirs que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette province sous le regne d'Elisabeth dans l'espérance d'y envahir l'*El Dorado*, formeroient une assez grande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en faut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il fit déchirer ce prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une peuplade particuliere, qui avoit son langage à part & des mœurs très-différentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux examiner cette particularité : ils crurent, sur le simple rapport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué sur ces côtes, s'y étoient cantonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant l'arrivée des Européans au nouveau Monde, il y avoit passé d'autres nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufrages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains spéculatifs ont osé en

feindre pluſieurs, pour peupler à peu de frais les iſles les plus éloignées de la terre ferme. Si en doublant le Cap de bonne Eſpérance, on n'étoit contraint de côtoyer le Bréſil, jamais le bâtiment monté par Cabral n'eût été jetté ſur les côtes de ce pays dont il étoit ſi proche, lorſqu'un coup de vent d'Eſt l'y porta. On peut douter ſi Gumilla a été bien informé, quand il aſſure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Canarie, ayant été accueillie par une bouraſque en allant de Ténériffe à Palme, fut conduite par l'opiniâtreté du vent contraire, juſqu'aux iſles de l'Amérique, & entra à la Trinitat de Barlovento, malgré toute la réſiſtance du pilote & des matelots entraînés contre leur deſtination dans un autre hémiſphere. Cet événement, s'il étoit vrai, ſeroit unique.

Je ſuis perſuadé que le philoſophe Raleig n'avoit aucune intention d'imaginer & d'écrire des abſurdités, pour en impoſer à ſes compatriotes; mais il eſt ſûr que les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nègres, ne ſont que des Sauvages bronzés par la nature, & noircis par des drogues, ſelon la coutume & la néceſſité du pays. Quant à Vaſco Nunnez, comme c'étoit un ſcélérat ignorant, il a pu forger ce qu'il ne vit jamais; auſſi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre veſtige de cette petite nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impoſſible de vérifier aujourd'hui ces deux faits, à cauſe de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons & fugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau continent des peuplades fortes de cinq à ſix mille hommes; mais les voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, aſſurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux ſeuls traits de la phyſionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & ſur tout d'avec les Africains. Ces voyageurs ſont d'accord que la plus forte nuance du teint n'eſt dans cette province, que d'un brun

olivâtre, tirant sur le roux. M. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur affoiblit ou obscurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces peuplades nègres que le navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie; il ne faut qu'être superficiellement versé dans les Relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres, & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de S. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont construit dans ces cantons des villages entiers, dirigés par les Jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale ou les Européans ont des plantations, des mines, & des pêches.

Ceux qui n'ont point assez réfléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de ses habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques. M. de Buffon semble avoir penché vers ce sentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la Nature elle-même. On ne peut accorder moins de six siécles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pisarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur pays.

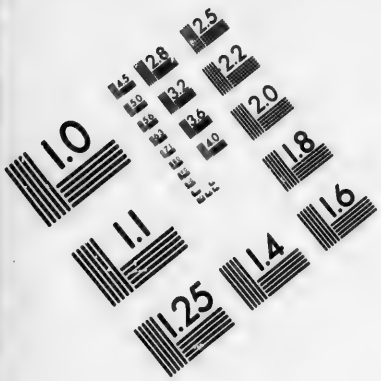
Le teint des Bréfiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point si le climat ne vient à éprouver une ré-

volution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau continent que dans l'ancien, on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se seront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer que c'est aux pieds des montagnes, & sur leur cime, qu'on a découvert les peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux; comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordellieres à la côte occidentale, les Brésiliens aux bas des petites Cordellieres à la côte opposée : toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucaies, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoit encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, étoient descendus de Parimé : les Louisianais avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Missisipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénetrer dans la ténébreuse confusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par



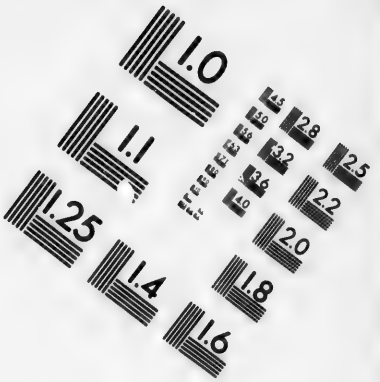
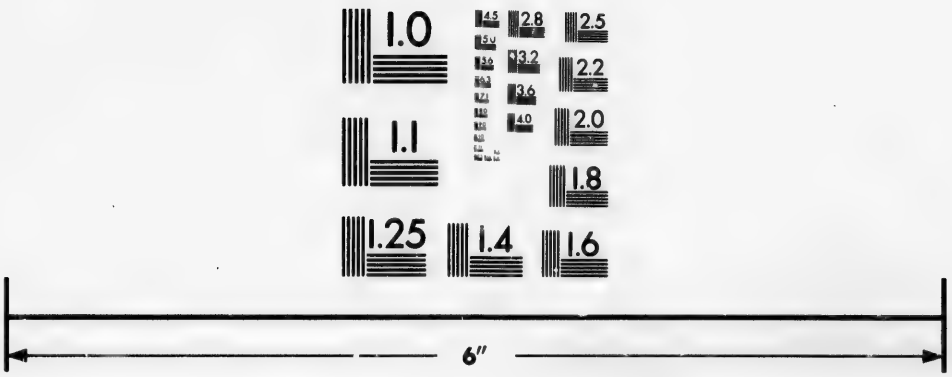
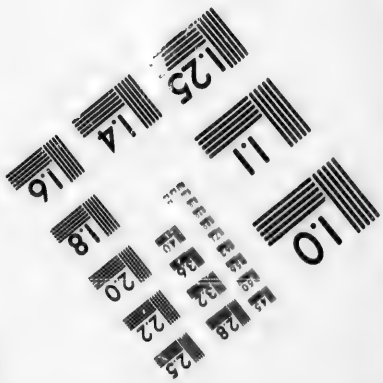


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

l'Equateur, comme la province de l'Amérique où l'on reſſent la chaleur la plus exceſſive, relativement à l'autre portion du nouveau continent; cependant, comme on l'a dit, il n'exiſte ſur cet immenſe emplacement que des Sauvages plus ou moins baſanés, ſelon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (*) Ceux qui ſont de la plus obſcure nuance, de la plus forte teinte, paroiſſent naturellement bronzés; mais il eſt ſurprenant, ſans doute, que cette couleur rougeâtre ſoit ſi inhérente dans leur liqueur prolifique qu'ils doivent néceſſairement fournir quatre générations toujours mêlées à l'inſtar des Nègres, pour procréer enfin des enfants parfaitement blancs, & qu'on ne puiſſe plus diſtinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique ſuivant rendra plus ſenſible.

I. D'une femme Européane & d'un ſauvage de la Guiane, naiſſent les Métifs; deux quarts de chaque eſpèce: ils ſont baſanés, & les garçons de cette premiere combinaiſon ont de la barbe, quoique le pere Américain ſoit, comme l'on ſait, abſolument imberbe: l'Hybride tient donc cette ſingularité du ſang de ſa mere ſeule, ce qui eſt très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'eſpèce quarteronne: elle eſt moins baſanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération: le Pape Clement XI a mê-

(*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces peuples, dit Gumilla, elle eſt ſi variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, ſont en général preſque blancs: ceux qui vivent à découvert dans les champs, ſont baſanés, à moins qu'ils n'ayent ſoin de ſe peindre. Les Otomacos qui navigent ſur les rivieres & qui vivent ſur les plages, ſont bruns & noirâtres. *Hiſtoire de l'Orénoque, Tome premier, page* 108. *Avignon* 1758.

me déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme étant déjà blanche, & ne plus la traiter ſur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane, & d'un quarteron ou quart d'homme vient l'eſpèce Octavone, qui a une huitieme partie du ſang Américain : elle eſt très-foiblement hâlée, mais aſſez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouiſſe des mêmes privileges, en conſéquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV D'une femelle Européane & de l'Octavon mâle ſort l'eſpèce que les Eſpagnols nomment *Puchuela*. Elle eſt totalement blanche, & l'on ne peut pas la diſcerner d'avec les Européans. Cette quatrieme race, qui eſt la race parfaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, ſelon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre meres qui ont ſervi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naiſſent blancs : ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquefois aux parties génitales : les Américains naiſſent auſſi blancs dans la Guiane, ſans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération : mais, ſi l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, griſatre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie poſtérieure de la ceinture : cette tache s'évanouit à meſure que l'enfant perd ſa blancheur, pour prendre le teint rougeâtre qu'il conſerve le reſte de ſes jours. Il ſeroit téméraire, & peut-être ridicule, de rechercher les cauſes d'un effet encore ſi incertain, & dont on n'a d'autres garant qu'un Jéſuite Eſpagnol, qui a donné, dans le cours de ſon ouvrage, tant de preuves & de ſuperſtition & d'imbécilité, en diſcutant des matieres phyſiologiques où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on

ſuppoſe, en toute rigueur que Gumilla a bien obſervé, qu'il a bien vu ce caractere dans les enfants Américains, on ne peut en trouver la raiſon que dans l'épaiſſeur d'un tiſſu muqueux, qui eſt plus denſe au bas des reins que dans le reſte du corps : auſſi Mr. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres eſt, dans cette partie, plus foncée que dans les autres endroits de la peau.

Je ſuis perſuadé que plus les hommes ont le teint baſané plus leur liqueur ſpermatique eſt colorée, puiſque dans le Pérou, où le viſage des habitants n'eſt pas ſi obſcur que dans la Guiane & ſur les rivages de l'Orenoque, il ne faut quelquefois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parfaite, tandis qu'il faut néceſſairemeut quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

» Au Pérou, dit Ulloa on apelle Métifs ou » Métices ceux qui ſont iſſus d'Eſpagnols & d'In» diens : il faut les conſiderer ſelon les mêmes de» grés deja expliqués à l'égard des Noirs & des » Blancs ; avec cette difference que les degrés des » Métifs à Quito ne montent pas ſi haut, étant » reputés Blancs dès la ſeconde ou la troiſieme » génération. La couleur des Métifs eſt obſcure, » un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des » Mulâtres clairs ; c'eſt-là le premier degré ou la » procréation d'un Eſpagnol & d'une Indienne ; » quelques-uns néanmoins ſont auſſi hâlés que » les Indiens mêmes, & ne different d'avec eux » que par la barbe qui leur vient : au contraire » il y en a qui tirent ſur le blanc & qui pour» roient être regardés comme Blancs s'il ne leur » reſtoit certaines marques de leur origine qui les » décelent, quand on y prend garde. Ces mar» ques ſont un front ſi étroit que leurs cheveux » paroiſſent toucher à leurs ſourcils, & occupent » les deux tempes, ſe terminant au-deſſous de » l'oreille ; ces mêmes cheveux ſont d'ailleurs ru» des, gros, droits comme du crin, & fort noirs.

» Ils

» Ils ont le nez petit & mince, avec une petite » éminence à l'os, d'où il se termine en pointe, » & se recourbe vers la levre supérieure. Ces si- » gnes, aussi-bien que quelques taches noires » qu'ils ont sur le corps, décelent ce que la cou- » leur du teint semble cacher. » (*)

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la premiere génération de l'Européan & de la Péruvienne, car la seconde est déjà plus perfectionnée, & n'a pas tous les caracteres qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, exposés à l'inclémence de l'air, au serain, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des saisons, ont aussi le visage fort hâlé; mais ils seroient beaucoup moins noirs, s'ils ne se frottoient avec des drogues & des graisses. Cette coutume de se mâtacher la physionomie & de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers; c'est un vrai besoin, que les Gaulois, les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les pays incultes, les insectes ailés & non ailés germent & multiplient au-delà de l'imagination, ils paroissent être dans leur élément favori: au printemps ils obscurcissent le ciel & couvrent par leur multitude la surface de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, persécutés, dévorés par des essaims de mouches, de Taons, de Moustiques, de Cousins, de Mazingouins, de Pucerons, de Fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes, un venin plus cau-

(*) *Voyage au Pérou, Tome I. liv. V. Ch. 5. page 228.*

ſtique que dans les lieux défrichés, où l'atmoſphere eſt plus pure. On ne connoît juſqu'à preſent que deux moyens pour ſe garantir de cette incommodité qui rend la vie & la ſenſibilité à charge dans ces climats ſauvages: c'eſt de ſe tenir dans un tourbillon de fumée, comme les Lappons en font autour de leurs caſes, (*) ou de ſe munir comme les Tunguſes, qui ne marchent jamais ſans avoir une eſpèce d'encenſoir ou de petit réchaud ſuſpendu au bras: en jettant continuellement ſur ce feu portatif du bois & des herbes à demi ſeches, ils excitent beaucoup d'odeur & de fumée, que tous les inſectes craignent, parce que les particules ſalines & huileuſes, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent ſur le champ; mais comme cette fumigation eſt preſque auſſi gênante, que la piquure des mouches mêmes, & qu'elle occaſionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lappons ſont ſi ſujets, d'autres peuples ont imaginé de s'appliquer ſur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Mouſtiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent ſoutenir. Dans cette vue, ils ont eu recours à la graiſſe & aux huiles qu'on ſait être, par leur nature, le véritable poiſon de tous les inſectes. Dans plu-

(*) Les Lappons font cette épaiſſe fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des eſpèces d'agarics qu'ils cueillent ſur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit feu, qui ne les conſume que lentement. Ce brouillard ſuffit pour écarter les inſectes aîlés; mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits fourrés ſont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui ſont très-ſujets à la maladie pédiculaire, qui paroît être endemique entre le Bas-Danube & le Niéper, portent en tout temps des ſoubreveſtes & des chemiſes enduites de graiſſe & de ſuif: ſans cette précaution, ils ſeroient dévorés tout vivants par des inſectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur pays favoriſe ſingulierement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des ſauterelles.

ſieurs cantons de l'Irlande & de la Suede, on eſt contraint de graiſſer, avec du goudron, les troupeaux qu'on laiſſe paître jour & nuit dans les prés & les forêts, ſans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de dépoſer leur œufs dans leurs toiſons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains poſſedent une infinité de drogues differentes dont ils ſe verniſſent & s'arment contre les moucherons, & ils font entrer dans toutes ces préparations des matieres rouges, ſoit qu'ils ayent pour cette couleur un goût particulier, ſoit qu'ils ayent découvert par expérience qu'elle eſt la plus propre à écarter les inſectes.

Ces onguents en ſéjournant quelque-temps ſur la peau, ſe ranciſſent & répandent une exhalaiſon très-déſagreable pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Cette odeur eſt quelquefois ſi pénétrante qu'elle laiſſe une traînée & une piſte par tout où un homme ainſi barbouillé a paſſé depuis peu. Les Eſpagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat ſeul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuerent cette prétendue ſagacité à la fineſſe du ſens; mais on s'eſt convaincu enſuite que les Européans acquiérent bientôt ce diſcernement en fréquentant les peuples ſauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On ſent un Hottentot à un quart de lieue ſous le vent. (*)

(*) C'eſt peut-être auſſi à cette forte exhalaiſon que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui pourſuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en témoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de ſi loin. Les anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produiſoient un effet contraire: ils ont cru qu'en ſe frottant de couperoſe & de ſuc de citron, on pouvoit approcher impunément les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce *Maricus* qui ſe diſoit Dieu incarné, ſous l'Empire de Vitellius, avoit

Du beſoin de ſe barbouiller on a paſſé à la façon de ſe peindre avec quelque élégance, & de tracer des figures ſur la peau avec des ſucs différents : il y a aux Indes occidentales quelques nations qui ont ſurpaſſé toute les autres dans cette ſorte de coſmétique, & dont les membres paroiſſent de loin comme brodés d'Arabeſques, de fleurs & d'animaux paſſablement deſſinés. Enfin la coutume de peindre a produit la mode de ſe ciſeler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs ineffaçables.

Il eſt vrai que cette opération, ſi commune parmi des Sauvages placés à des diſtances immenſes les uns des autres, & ſans qu'on puiſſe ſoupçonner qu'il y ait jamais exiſté aucune communication entr'eux, a pu tirer ſon origine de la néceſſité où ſe ſont vues les tribus errantes de ſe connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confuſion avec d'autres tribus également vagabondes & diſperſées : chacun s'eſt donc inſcrit, en ſe traçant ſur le front, ſur la poitrine, ſur les bras, la marque permanente & diſtinctive de ſa nation : il eſt certain au moins que les Nègres à front cicatriſé ne ſe font ces taillades dans le viſage, que pour être reconnus de leurs chefs & de leurs compatriotes. (*)

---

eu ſoin de ſe munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'expoſa en préſence du peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu ; mais heureuſement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce ſcélérat n'étoit pas invulnérable : auſſi ne reſſuſcita-t-il pas, quoiqu'il eût eu, pendant ſa vie, huit mille diſciples & ſectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, *fanaticam multitudinem : Tacit. Hiſt. lib. II. 62.*

(*) Les Négres ſe reſſemblent ſi fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de ſe reconnoître : les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les lèvres n'offrent preſque aucune différence ſenſible.

En Europe, les Légiſlateurs ont conſervé l'uſage des ſtigmates pour en faire le caractere de l'infamie : il y a une loi de Conſtantin qui défend de les imprimer dans le viſage, non parce qu'il eſt contre le droit de la nature de bleſſer la majeſté du front de l'homme, comme il eſt dit dans cet Edit, mais parce qu'il eſt injuſte d'infliger à des coupables qui n'ont pas mérité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Antropophages.

QUand l'Abbé Duclos lut ſon *Mémoire ſur les Druides* à l'Académie des Inſcriptions en 1746, pluſieurs membres de cette compagnie, pouſſés par un zèle indiſcret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois euſſent jamais ſacrifié des hommes dans des paniers d'oſier aux pieds de Héſus & de Teutates : ils auroient dû ajouter que le maſſacre de la St. Barthelemi étoit un événement fabuleux, imaginé par le Préſident de Thou, ou par quelque autre écrivain auſſi peu véridique ; comme s'il ne s'agiſſoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abſoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas, dans leur enfance, & dans leur état d'aveuglement, égorgé des malheureux ſous mille prétextes, puiſqu'au milieu d'un ſiecle philoſophique, ils n'ont rien de plus preſſé que de courir aux armes, de ſe renger en ligne ou en colonnes, & de ſe détruire, pour de vils intérêts avec une induſtrie ſurprenante & un acharnement incroyable?

Si les Académiciens qui inſulterent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de

de l'humanité, ils n'auroient pas riſqué d'affoiblir leur cauſe, en accordant que l'homme ſauvage eſt quelque fois emporté, cruel, & ſanguinaire; la difficulté eût été d'excuſer les grands & continuels excès de l'homme ſocial, & de prouver que les guerres des peuples civiliſés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y défende, quelque gloire qu'on y acquière, ne ſont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la nature.

Il n'eſt pas queſtion ici de faire la ſatyre ou l'éloge du genre humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé: trop trompé par ſes maîtres, trop avili par la ſervitude, trop corrompu par ſes paſſions dégénérées en foibleſſes, c'eſt un malade incurable, abandonné à ſon deſtin, ou à la providence. Il faut s'attacher aux faits, les expoſer comme il ſont, ou comme on les croit être, ſans haines, ſans prévention, ſans reſpect, ſinon pour la vérité.

Si les Eſpagnols n'avoient pas ſenti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort: il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injuſtement exterminés, pour être moins odieux ſoi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractere ſi frappant qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toutes eſpèce de préjugé, on s'étudie à ſéparer le vrai d'avec le faux dans les ouvrages ſuſpects.

Les Eſpagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt-mille enfants, & qu'il baignoit de leur ſang les Idoles du Méxique. Ici l'exagération eſt ſi groſſiere & ſi ſenſible qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines dans tous les temples de Mexico, & il y avoit, dit Antonio Solis, deux mille temples dans cette capitale. La vérité eſt, qu'il n'y avoit qu'une ſeule chapelle bâtie en

amphithéâtre dans toute cette ville barbare : on avoit, à la dédicace de cette chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, ſoixante quatre mille hommes : on trouva cent & trente mille cranes de perſonnes dévouées & ſacrifiées, en différents temps, dans cette boucherie ſacrée, où l'on reſpiroit un air cadavéreux, & dont les murs étoient enduits de ſang caillé, depuis les lambris juſqu'au plafond. Il eſt conſtant que Herrera a multiplié le nombre des victimes, preſque dans la même proportion que Solis a multiplié le nombre des temples ; & que l'un & l'autre a moins penſé à inſtruire la poſtérité, qu'à excuſer les grandes & infâmes actions des conquérants Eſpagnols. C'eſt ainſi que Tite-Live, dans l'eſpérance d'indiſpoſer ſon lecteur contre les ennemis de Rome, rapporte ſérieuſement qu'Hannibal faiſoit diſtribuer & manger de la chair humaine à ſes ſoldats, pour les encourager : ſi les Carthaginois avoient à la fois ſacrifié des enfants à Saturne, mangé des hommes en Italie, & tourmenté leurs priſonniers juſqu'à la mort en Afrique, il faudroit qu'ils euſſent conſervé, au ſein de la vie ſociale, les traits véritables caractériſtiques des mœurs ſauvages ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable, ou du moins ce ſeroit un phénomène ſans exemple, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le témoignage des auteurs Romains.

Au reſte, il eſt étonnant que les Portugais & les Eſpagnols ſe récrierent plus que perſonne contre l'abominable cruauté d'un peuple foible & imbécille : ils auroient dû réflechir, que leurs *Auto da fé* ſont moins excuſables à mille égards que les repas des Cannibales & les ſacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ſes contradictions, il croit qu'on achete la clémence du ciel par des cruautés, & qu'il faut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels ſont ſes préjugés & ſa prévention, il abhorre dans ſes voiſins ce dont il eſt lui-même coupable. Là où l'on

défait les races futures, en renfermant la nature mourante dans les cachots du Fanatiſme, on déteſte ceux qui brulent des hommes ſur les buchers de la Superſtition; la vérité eſt que les uns & les autres ſont également plongés dans l'oubli de la raiſon, & que leur triſte erreur ne diffère que du plus au moins.

Quelques Philoſophes ont cru que l'uſage de ſacrifier des victimes humaines dérivoit primitivement de l'Anthropophagie : en ce ſens, tous les anciens peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des autels, ont dans des temps plus reculés encore, mangé des hommes ſur leur table. (*).

(*) Cluvier, en parlant dans ſes *Commentaires ſur l'ancienne Germanie*, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiſton ou à Irmenſul, qui n'étoit autre choſe qu'Arminius déifié, prétend qu'on a commencé à ſacrifier des hommes avant qu'on en ait mangé ; & que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps, précédé la barbarie des Antropophages. Le Docteur Kraf, dans ſes *Fortæling af de vilde volkes*, eſt auſſi de cet avis inſoutenable, puiſqu'on ne peut nier que les hommes n'ayent eu beſoin de manger avant qu'ils ayent eu beſoin de prier : d'ailleurs pluſieurs Sauvages de l'Amérique rôtiſſoient leurs priſonniers, ſans avoir & ſans jamais avoir eu aucune idée, aucune notion de la Divinité & des ſacrifices humains, qui tirent par conſéquent leur origine de l'Antropophagie : on a fini par offrir aux Dieux les priſonniers qu'on avoit anciennement dévorés ſoi-même. De là ſont dérivés, chez les Latins, les mots d'*Hoſtie* & de *Victime*, qui ſignifient un *ennemi vaincu* ou *enchaîné*, étant analogues aux mots *hoſtis* un ennemi, & au mot *victus* ou *vinctus* vaincu, enchaîné, lié. Pour exécuter cet abominable ſacrifice de victimes humaines qu'on fit à Rome pendant les guerres Puniques, on choiſit les deux nations les plus ennemies des Romains, les Grecs & les Gaulois : on enterra vifs un Gaulois avec une Gauloiſe, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de priſonniers Carthaginois, qui auroient dû marcher devant tous les autres : ou ſi l'on en avoit, on n'oſa les ſacrifier de peur de repréſailles.

Il n'y a pas de nation dans l'Hiſtoire, à qui on ne puiſſe malheureuſement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le ſang de ſes concitoyens dans des cérémonies ſaintes & pieuſes, pour appaiſer la Divinité lorſqu'elle paroiſſoit irritée, ou pour l'émouvoir lorſqu'elle paroiſſoit indolente. Ce fanatiſme monſtrueux, enorgueilli par ſes ſuccès, auroit dans la ſuite des ſiècles dépeuplé ou dévaſté la terre, ſi l'établiſſement & les progrès du Chriſtianiſme ne l'avoient fait ceſſer. On eſt ſaiſi d'horreur, quand on réfléchit ſur le génie de la plupart des religions fondées ſur des idées affreuſes de vengeance, de maſſacre & de déſolation: auſſi les immolations, les victimes, les holocauſtes, les hoſties, les ſacrifices ont-ils fait la partie principale des cultes religieux, parce qu'on a plus ſouvent craint les Dieux en colere qu'on ne s'eſt flatté de les avoir pour amis. Dès qu'on les dépeignoit comme des tyrans avides du ſang de tous les êtres animés, il falloit bien enſanglanter leur ſanctuaire. Quand les prêtres du Mexique avoient envie de donner une fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit ſoif, & dans l'inſtant on aſſommoit un captif au pié-deſtal de ſa ſtatue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois, (*) les Indiens, les Phéniciens, les Perſans, les Grecs,

(*) Dans l'ancienne relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il eſt dit qu'il y avoit encore des Antropophages dans cet Empire au neuviéme ſiécle; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Au reſte Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette relation écrite par des Arabes, rapporte auſſi que les habitans des provinces de *Xandu* & de *Concha* mangeoient leurs priſonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étouffer dans des baſſins d'eau chaude, n'eſt pas auſſi un fait vraiſemblable, & cependant il eſt vrai: on étouffe ainſi plus de 30000 enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il eſt ſurprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne ſoit pas venue aux Magiſtrats d'un pays ſi fécond.

les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Nègres, & les Juifs, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont été tous Antropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétes naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage : chez les Mexicains, on sacrifioit encore des victimes humaines, & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrifié que cent-cinquante sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffisant. En même-temps on y nourrissoit un prisonnier dans le temple, qu'on tuoit en cérémonie à la fin de l'an, & dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus des créatures humaines pour le service des autels : ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des narines des enfants, une certaine portion de sang, qu' répandoit sur de la farine dont on pétrissoit de âteaux, que tous les sujets de l'Empire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (*) Il paroît que cela prouve assez que les Péruviens avoient été de vrais Antropophages ; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies, & que la religion y avoit suivi la révolution du caractere. Un peuple qui perfectionne ses loix & ses arts, est bien malheureux & bien à plaindre, quand il ne peut perfectionner sa religion.

Comme dans la combinaison possible des idées,

(*) Voyez *Garcilasso, histoire des Incas, Tom. II, Chap. XXVI.* Nous parlerons plus a long de cette fête des Péruviens dans notre second volume ; en traitant de la religion des Américains.

il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soutenu la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse : & toute sensation douloureuse est un mal physique pour le moindre insecte, pour le plus imperceptible animalcule qui végéte ou respire sur la surface de cette planete : la façon de décomposer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépouillé de son organisation intime & de sa sensibilité, est sans doute une action indifférente par elle-même, & il n'importe si les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre. Cependant plusieurs actions réellement indifférentes cessent de l'être dans l'ordre civil & social, où les Législateurs ont dû régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs esprits, & captiver ces animaux terribles autant par l'illusion que par la force ; il a fallu, à la fois, leur inspirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants apprissent à se respecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes respectables, en consacrant, par des cérémonies imposantes, les déplorables restes de leur existence passée.

Il paroît que la coutume de se nourrir de la chair des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un siécle, que d'un peuple ou d'un pays, puisqu'elle a été répandue sur toute la terre ; cependant Mr. Rœmer fait mention, dans sa description de la Guinée, d'une race de Nègres à physionomie de tigres, qui sont, selon lui, Anthropophages par instinct, & quand il s'en trouve quelques-uns sur les vaisseaux Négriers, ils déchirent les autres esclaves qu'on a à bord. Ce fait seroit surprenant, s'il étoit vrai ; mais il a été contredit par des personnes qui sont pour nous d'une toute autre autorité que Mr. Rœmer.

Des Naturalistes qui ont voulu expliquer physiquement pourquoi il y a des sauvages Anthropophages, ont imaginé, dans la membrane de l'estomac de certaines nations & de certains individus, une humeur pleine d'acrimonie, qui en picotant les parois de ce viscere, occasionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la *Pica* à laquelle les femmes enceintes sont quelquefois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'absurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ont cru que le genre-humain renfermoit des espèces d'hommes armées de plus de dents canines que les autres, & par conséquent plus carnassieres. Il est vrai que les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur saillant, & l'inférieur plus incliné en dedans : les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitants de la Palestine ayent eu un défaut à peu-près semblable, puisque St. Jérôme s'étoit fait limer ses dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit assurément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure, & le nombre des dents qui est quelquefois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entieres d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabondance, que pour des êtres régulièrement conformés sur le modele commun de l'ordre animal auquel ils appartiennent.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les nations du Midi : si ce n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quel-

ques Nègres de l'Afrique qui s'éguiſent les dents avec une lime; (*) de ſorte que leurs deux machoires paroiſſent contenir douze canines, les huit inciſives ayant été effilées aux deux angles avec tant de ſubtilité, qu'on pourroit s'y méprendre, ſi l'on n'en étoit auparavant inſtruit. C'eſt vraiſemblablement cette bizarrerie qui a donné naiſſance à la fable des Nègres à phyſionomie de tigre dont Rœmer fait mention: ſi entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on eſt dans la pratique de ſe défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura ſuffi pour faire ſoupçonner à des voyageurs ſuperficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dents canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matiere acide de l'eſtomac, puiſqu'elle n'eſt appuyée ſur aucun fait, & que tant d'autres faits la détruiſent. D'ailleurs les Caraïbes de la Guiane, qui ſe nourriſſent encore quelquefois de chair humaine, n'ont rien d'extraordinaire dans les dents.

Pigafetta paroît être perſuadé que la haine violente qui regne entre les différentes peuplades Américaines, les a portées à manger leurs priſonniers pour aſſouvir toute leur vengeance: il rapporte que dans un canton du Bréſil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme qui ſe jetta avec tant d'emportement ſur le meurtrier de ſon fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les nations les plus civiliſées des excès auſſi funeſtes de l'animoſité publique contre des magiſtrats fauſſement accuſés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le foie & les poulmons du Maréchal d'Ancre, & en Hollande le cœur de De Wit; mais ces inſtants de

(*) Voyez *Deſcription de l'Afrique occidentale par Cavazzi, Tom. 2, pag. 82.*

rage de quelques ſcélérats obſcurs & furibonds n'ont, dans aucune ſociété du monde, dénaturé le caractere des membres, & on auroit tort de conclure que les Français étoient Antropophages ſous Louis XIII, ou ſous Charlemagne, parce que les loix Saliques défendent, ſous peine de deux cents ſols, aux ſorciers de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandois étoient Antropophages au 17e. ſiécle, où les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la ville de Tantire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, ſans le rôtir dans un combat de religion où il s'agiſſoit de ſavoir ſi Dieu s'étoit incarné ſous la figure d'un vautour, ou ſous la forme d'un Crocodile. Cette diſpute, ſi humiliante pour la raiſon, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, ſi les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux, & annonça l'inſtant où on verroit l'Europe, l'Aſie & l'Afrique déſolées par la ſuperſtition armée contre elle-même.

Quand on recherche plus avant les cauſes qui ont pû porter les hommes à ſe repaître des entrailles de leurs ſemblables, il y a toute apparence que la dure néceſſité de la vie ſauvage doit être enviſagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la néceſſité ne ſubſiſtoit plus. S'il n'eſt pas vrai que la diſette puiſſe être aſſez urgente parmi une troupe de ſauvages pour les contraindre à ſe dévorer mutuellement, comme quelques écrivains le prétendent, quoi qu'à tort, il faudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit affreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On ſait que, dans les différents âges de la raiſon, on a différemment jugé de la condition des priſonniers, & qu'on les a traités ſuivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'eſt arrogé ſur eux : les plus ſauvages des hommes les tourmentent,

les égorgent & les mangent, c'eſt le droit des gens chez eux : les ſauvages ordinaires les maſſacrent ſans les tourmenter : les peuples ſémi-barbares les réduiſent en eſclavage : les nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les reſtituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre eſt terminée, ou que la poſſibilité de nuire ne ſubſiſte plus.

Les premieres relations de l'Amérique diſoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe ; mais on s'eſt convaincu dans la ſuite que quelques Sauvages n'en uſoient ainſi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719, les Atac-apas de la Louiſiane ſe ſaiſirent de M. de Charleville & du Chevalier de Belliſle, égarés à la chaſſe au-deſſus de la Baye de S. Bernard dans le golfe de Mexique : les Français n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignorait juſqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établiſſements de la colonie : ces barbares conduiſirent néanmoins ces deux étrangers dans leur village, aſſommerent à coups de maſſue M. de Charleville qui étoit fort corpulent, le couperent en piéces & le mangerent le jour même, à un repas général de toute la horde aſſemblée, réſervant M. de Belliſle pour un autre feſtin, dont un hazard ineſperé l'exempta (*) de ſe trouver.

Qu'une même nation ſe ſoit continuellement entre-dévorée comme l'Hiſtorien de la nouvelle France l'aſſure des Savanois, cela n'eſt point vrai ; parce qu'il eſt impoſſible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une ſociété qui eſſuyeroit une telle combuſtion, ſeroit du jour au lendemain détruite ou diſperſée.

S'il eſt vrai que les Caraïbes avoient mangé, en

(*) *Mémoires de Mr. du Mont ſur la Louiſiane* Voyez auſſi *l'Hiſtoire de la Louiſiane par le Page du Pratz.*

douze ans, ſix mille hommes enlevés à la ſeule iſle de Porto-rico: il faut ſans doute qu'ils ayent regardé ces inſulaires comme leurs principaux ennemis, & uſé à leur égard du droit de conquête, pouſſé auſſi loin qu'il peut jamais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois eſpèces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir; ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain, tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui au témoignage de Piſon dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arroſoient de ſang humain leur pain ſacré, ne s'éloignoient guères de cette abomination: enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de bleſſures, & dont le nombre étoit fort petit: peut-être n'a-t-on pas connu trois peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur poſtérité fût réellement établie. Quoi qu'on puiſſe à cette occaſion citer pluſieurs voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, ſans oublier le conte que les Grecs ont fait ſur le deuil d'Artémiſe, il n'en eſt pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un ſi étrange uſage. Comme les hommes ſont capables de tout penſer & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne ſont que trop ſouvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui déſeſperent ceux qui prétendent en rendre raiſon, ou qui veulent en dévoiler les cauſes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples ſont érigés en autorités tyranniques. Voila la ſource commune de tant de coutumes gênantes qui outragent inutilement le bons ſens, comme d'écraſer le nez, de rétrécir la ſole des pieds, d'étrangler le corps, au défaut des côtes, d'aplatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les levres, la cloiſon du nez, de

de diminuer la longueur du col, & d'augmenter la longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupieres, de déraciner les cils & les sourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se ficher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se bruler, de se manger les uns les autres, & d'écrire des traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit réparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes, avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération : le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en est une preuve : il en existoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau continent ; & nous avons déjà observé que les Méxicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés, ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale, l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvoient apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédentaires comme nos bœufs, nos brebis, nos chevres, leur ôtoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Asie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homme avec le carnage, & fomente des mésintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désavantageux où les hom-

mes puiſſent être réduits : & ſi tant d'anciennes nations ont été Antropophages, ç'a été lorſqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comeſtibles, & qu'elles n'avoient amené à la ſervitude aucune eſpèce de quadrupedes & de volatiles, de ſorte que les chaſſeurs & les animaux étoient également ſauvages ; car on ne peut ajouter foi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand Macoco, qu'ils dépeignent comme un monarque puiſſant, magnifique, & qui ſert de la chair humaine ſur ſa table & celles de ſes courtiſans. (*) Il paroît

(*) »Il faut au Roi qu'on nomme le Grand-Macoco, »vers le Congo, des centaines de perſonnes par jour »pour ſa table, & pour la nourriture de ſa maiſon. Et »il y a pluſieurs peuples où on a des haras d'hommes & »d'enfants, qu'on va tuer pour manger comme on fait »ici les moutons. Mr. Toynard diſoit qu'on lui con»roit en Portugal qu'en. . . . . quand on expoſoit des »hommes au marché tout vivans, qu'on marchandoit, »l'un l'épaule, l'autre la cuiſſe, & que les Portugais »qui avoient beſoin d'eſclaves, alloient là en acheter. »Mr. Toynard ayant dit : ils vous ont bien de l'obli»gation ; point du tout, lui répondit le voyageur Por»tugais, ils croyent que nous ne les trouvons pas aſſez »gras. *Recueil de l'Abbé de Longuerue, pag. 17.* On ne peut regarder tout ce paſſage que comme un conte ridicule que le P. Lobo avoit fait à Mr. Toynard.

Dans les cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'*Antropophages* : il y en a ſans doute quelques uns en Afrique, mais ils ne ſont pas ſi multipliés que ces cartes l'indiquent. Et l'auteur qui a rédigé dans l'*Encyclopédie* l'article *Jagas*, ſeroit fort en peine de conſtater, par des témoignages irrécuſables, toutes les horreurs dont il accuſe ce peuple de brigands : il eſt ſurprenant d'ailleurs, qu'il ne ſe ſoit pas apperçu que ce même article avoit déja été inſéré dans le Tome VII au mot *Galles*. Les judicieux compilateurs de l'*Hiſtoire univerſelle* ont auſſi donné une aveugle confiance à tout ce que des Miſſionnaires Capucins ont débité de ces *Jagas*, dont on peut lire la révoltante & fabuleuſe relation dans Cavazzi.

preſque impoſſible qu'un peuple aſſez civiliſé pour avoir élu un ſouverain, conſtruit des villes & cultivé les arts, ſe repaîtroit encore de mets ſi révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraiſſoient un priſonnier dans le temple, & dont on ſervoit annuellement les membres ſanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légale, dictée par le fanatiſme le plus outré, qu'un moyen adopté pour ſuſtenter la vie de ces enthouſiaſtes.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart de peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs ; & ils en ont accoutumé quelques autres à être moins féroces, moins exceſſives dans leur reſſentiment.

Dans le traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine ; ce qu'ils promirent ſolemnellement, & ils ont mieux tenu leur parôle que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus ſacrifier des enfants à Saturne, s'abandonnerent derechef, malgré la foi des traités, à cette ſuperſtition épouventable.

Il y a aujourd'hui moins d'Antropophages au nouveau Monde que des perſonnes ne ſe l'imaginent ; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénetre pas ſouvent, & ſur les bords de l'Yupura, où au rapport de Mr. de la Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des tribus entieres qui mangeoient leurs priſonniers. (*) Il eſt vrai auſſi que les Gallibis, & quelques familles Caraïbes expulſées par les Eſpagnols de leurs iſles natales, & refugiées à la côte du continent entre l'Orenoque & le fleuve des Ama-

(*) *Voyage de la riviere des Amazones. Edition de Par.* 45, *pag.* 84 & 97.

zones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps écharpé & dévoré quelques Miſſionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniâtres, car tous les Indiens de ces cantons ont une averſion ſinguliere à aſſiſter au ſermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de ſimplicité de la découverte de l'Amérique, & de la ſituation où l'on ſurprit ſes habitans abrutis, ſont entrés dans les plus grands détails ſur la diverſité de goût qui régnoit entre les Antropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun obſervateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en ſoit, ces anciens Auteurs aſſurent que les Cannibales, & les peuples de Cumana, & de la nouvelle Grenade, châtroient les enfants deſtinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il eſt avéré que la caſtration ſur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la cour du Cacique, de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du nouveau Monde. La caſtration y avoit donc été imaginée, ainſi que dans notre continent, plutôt par l'eſprit ſombre & inquiet de la jalouſie, que par le prétendu raffinement des Antropophages.

Ceux d'entre les Sauvages qui ſe raſſaſioient avec les membres de leurs priſonniers, les régaloient & les nourriſſoient largement pendant trois ſemaines, afin de les engraiſſer, & ils s'engraiſſoient en effet, ſi l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Chriſtophe Colomb, qui avoit vécu pluſieurs années aux Antilles, & dont les écrits, aſſez judicieux pour leur ſiecle, ne décelent pas tant d'avidité pour les fables que les compilations d'un Pere de Charlevoix, qui après avoir conté que les Américains du Nord trouverent la chair des Anglais & des Français

extrêmement mauvaiſes, parce qu'elle étoit naturellement ſalée, (*) ajoute enſuite dans ſon hiſtoire du Paraguai, que les nouveaux chrétiens de cette province voulurent un jour maſſacrer le très-digne Pere Ruitz, dans l'eſpérance de faire un excellent repas de ſa chair qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les Jéſuites ſont malheureuſement les ſeuls au Paraguai, qui faſſent uſage de ſel. Il ſemble que ces deux paſſages comparés ſe contrediſent; non que nous doutions un inſtant, que les Indiens n'ayent eu plus d'une fois l'envie ſincere de manger du Jéſuite; mais il eſt fort probable qu'ils avoient pour cela des raiſons plus graves & plus ſérieuſes que celles qu'alleguent Charlevoix & Muratori, qui prétendent que les Paraguais voulurent auſſi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui ſe promenoit fort paiſiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des *Rancerias*; comme ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorſqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus fin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: les Caraïbes au contraire, préféroient les mollets des

(*) Le baron de la Hontan contredit formellement le recit de Charlevoix, en aſſurant que les ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale ſe plaiſoient beaucoup, de ſon temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs: Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Antropophages en aucun endroit de la terre habitée: comment ſeroit-il poſſible, demande-t-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, euſſent pu dégrader juſqu'à un tel point la dignité de leur nature? Demandons à notre tour au raiſonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir juſqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbares, ſuperſtitieux, traîtres, meurtriers, parricides, deſpotes, eſclaves.....

jambes & les carnosités des cuisses : (*) ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles, (**) dont la chair leur paroissoit peut-être moins savoureuse, ou plus dégoutante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employerent à la destruction des Indiens, préféroient de même la chair des hommes à celle des femmes, auxquelles ils ne vouloient quelquefois pas toucher du tout.

Oviedo assure que le plus furieux des mâtins qui fût à la solde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, refusa de la mordre, quoiqu'il eût étranglé la veille plus de vingt guerriers; ce qui fit crier tous les soldats Castillans au miracle : le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des enfants à la mamelle, & les jetter à leurs chiens pour les repaître. Il est triste que l'histoire de cette malheureuse planete soit souillée par de tels faits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle croira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des voyageurs qui disent que les Américains Antropophages paroissoient plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements & à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages : ceux-ci avoient des accès de joie qui tenoient du délire ou de la fureur; ce qu'on doit attribuer aux liqueurs enivrantes,

(*) *Torulos brachiorum & femorum & surarum pulpas.* Petri Mart. Decades Ocean.

(**) Cavazzi, dans sa *Relation de l'Ethiopie occidentale*, rapporte la même chose des *Gizgas* ou *Jagas*, peuple Antropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui a eu plus de piété que de jugement : on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais écrit des livres ou des relations de l'Afrique.

exprimées des fruits & des racines dont ils s'abreuvoient sans retenue : les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs cerveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées & leurs festins à ceux des Lapithes.

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres nations de cette partie du Nord, se sont adonnées à la Guldive, au Tafia, & à l'eau-de-vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont éclairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la nouvelle France, que Dieu fit un jour trembler la terre au Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas suffi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bû que depuis ce temps-là. Les Caraïbes des isles sont les seuls qui ayent retenu leur caractere sombre & leur air chagrin & rêveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtissoient leurs captifs, & dépeuploient l'isle de Portorico.

Pour completter ce qui reste encore à dire sur les Antropophages, nous examinerons, en peu de mots, si l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal Vénérien, comme plusieurs écrivains du seizieme siecle l'ont soutenu. J'avoue que ce Paradoxe ou cette hypothese n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les savants, si l'illustre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainsi dire, l'honneur de l'appuyer : il se fondoit sur la malignité des humeurs, & du sang humain, avec lequel des scélérats de l'Afrique composent un poison redoutable : cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation, qu'il en résulte un véscicatoire ou un caustique si actif, qu'il ulcere & brule les parties extérieures sur lesquelles on l'applique ; comme un fait rapporté par Mr. de Mead, dans sa *Mécanique des venins*, ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un

autre côté, la grande quantité de ſel que les Chymiſtes rencontrent dans le ſang de l'homme, (*) & qui ſurpaſſe de beaucoup celle qu'on recueille dans le ſang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Antropophages pouvoient être, en effet, ſujets à une maladie particuliere; mais il y a toute apparence que le ſel n'abonde, dans la ſubſtance de l'homme, qu'à cauſe de l'uſage continuel qu'il en fait pour imprégner ſes aliments: ſi l'on avoit analyſé la liqueur ſanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique qui ſe nourriſſent de choſes parfaitement inſipides & trempées dans aucune eſpéce de ſaumure, on auroit, ſans doute, obtenu une moindre portion de ſel animal. Ainſi cette obſervation eſt ſans juſteſſe relativement à l'origine ou à la cauſe immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maladie avoit ſa vraie ſource dans l'Antropophagie, a été, ſi je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Fioravanti, dont il nous eſt reſté un ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé *mes caprices médicinaux*: dans cette étrange production, il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit atteſté, que les vivres ayant manqué aux troupes Eſpagnoles & Françaiſes qui dévaſtoient la malheureuſe Italie en 1456, les pourvoyeurs avoient ramaſſé en ſecret des cadavres humains, & en avoient préparé differentes eſpèces d'aliments, qui

(*) Il réſide dans le ſang humain un ſel volatil ſec, qui ſe ramifie contre les bords du vaſe qu'on emploie à l'analyſe; & qui fait, à peu près la cinquantiéme partie du ſang: le ſel fixe qu'on retrouve dans la leſſive, conſtitue à peu-près la quatre-vingtiéme partie de la maſſe. Outre ces ſubſtances ſalines, il exiſte encore dans le ſang une aſſez grande quantité de fer obéiſſant à l'aimant. Cette matiere ferrugineuſe revient dans certaines perſonnes à une maſſe de quatre onces ſur vingt quatre livres de ſang; dans d'autres elle eſt infiniment moindre.

qui occaſionnerent une affection vérolique dans tous ceux qui en gouterent. Fioravanti, pour donner un tou de vraiſemblance à ce conte, qui en eſt abſolument deſtitué, ajoute qu'il a fait des expériences ſur des cochons, ſur des éperviers, & des chiens nourris, pendant deux mois, avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers, & au bout de ce temps, dit-il, je ſuis parvenu à envenimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir de puſtules, & à les inoculer enfin d'une maladie qui ne différe point du mal Vénérien.

Le Chancelier Bacon, convaincu qu'il y avoit dans ce recit un anachroniſme de plus de vingt ans, puiſque le mal Vénérien ne s'eſt déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également oppoſée à la vérité de l'hiſtoire: il raconte que des marchands de vivres, ayant fait ſaler & encaquer de la chair humaine ſur les côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Françaiſes perſécutées par la diſette au blocus de Naples: cette ſalaiſon les infecta, ajoute-t-il, de cette même indiſpoſition qu'on a enſuite retrouvée chez les Cannibales du nouveau Monde; ce qui paroît prouver que cette peſte tire ſon origine de l'abus de manger des hommes. (*)

M. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers ſon ſentiment, auroient dû réfléchir qu'à l'iſle de S. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne ſéviſſoit plus qu'ailleurs: ce qui ruine abſolument cette hypotheſe, puiſqu'en ce ſens le ſiége, ou le principal foyer de la maladie, auroit dû être dans les iſles Caraïbes, & non dans les Antilles.

M. Aſtruc, qui a voulu vérifier les expériences de Fioravanti ſur les phénomènes de la nutrition

(*) *Sylva Sylvarum Cent.* 1. *Edit. in fol. Lipſiæ.*

des animaux avec la ſubſtance des individus de leur eſpèce reſpective, a eu la conſtance de repaître, pendant ſix mois, un chien avec de la chair canine, ſans que la ſanté de cet animal ſe ſoit altérée, ſans qu'il ait eſſuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des ſymptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il eſt poſſible, à la vérité, qu'une circonſtance importante ait mis une différence ſenſible dans le cours de ces expériences, & ait par conſéquent offert des réſultats contradictoires aux yeux des obſervateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putréfiées, & ſi M. Aſtruc les a employées ſanglantes & ſaines, il eſt ſûr que les accidents qui s'en ſont ſuivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux. (*)

Mais comme il n'eſt queſtion ici que de l'effet produit par l'aliment tiré des ſubſtances animales, en tant qu'elles ne ſont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît ſuffiſant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui ſont Anthropophages dans leur eſpèce, ne ſouffrent rien de la qualité de cette nourriture ſi analogue à leur propre eſſence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique fraîche, produit la lepre dans ceux qui en mangent, ainſi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une eſpèce de Mentagre, a été plus hardi encore que Fioravanti : il ne cite aucune expérience, vraie ou fauſſe, pour juſtifier cette aſſertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humain moulus que les Pariſiens mangerent pendant la Ligue, pour déſobéir juſ-

(*) Monconis rapporte dans ſes voyages, qu'un fameux Médecin de ſon temps, ayant répété les expériences de Fioravanti, avoit obſervé les mêmes phénoménes ; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les obſervateurs.

qu'à l'extrêmité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité, dans leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim même, & ils trouverent, sans qu'on pût les plaindre, l'excès de leurs maux dans les plus affreux des remedes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des particules venimeuses : si l'on avoit composé du pain avec des ossements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'Ambassadeur d'Espagne, qui indiqua cette prétendue ressource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Physicien. Le *Digesteur*, inventé depuis par le célebre Papin, a enseigné le vrai moyen de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le Chancelier Bacon & plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des peuples entiers qui ne se subsistentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde s'il en fut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins suspectes des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Caraïbes des isles, des Caraïbes modernes du Maragnon, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchèz, des Moxes, ce seroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé : quoi de plus naturel qu'un sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi? L'idée qu'a ce sauvage que son prisonnier lui appartient, paroît assez fondée : qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conséquence qu'il tire régulierement de ses principes; mais il y a loin encore de-là à une nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auroit des haras d'hommes, qui marchanderoit

de sang froid les membres de ses semblables. Quoique les Auteurs de l'*Histoire universelle* prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait une loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut hardiment dire que cela n'est point vrai, ni vraisemblable. *Non cadit in quemquam tantum nefas.*

Comme plusieurs Médecins du seizieme siecle ne connoissoient point, ou presque point, la source originelle du mal vénérien, ils s'abandonnerent inconsidérément à une foule de conjonctures sur les causes qui avoient infecté l'armée Française, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtriere qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe: ces conjectures ne sont remarquables aujourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les fondoit, & par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir & frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma près du Vésuve, ayant mêlé de la sanie de lépreux dans du vin de grece, livrerent à dessein ce poste aux troupes de Charles VIII, qui burent avidement ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mal de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayerent de la céruse dans le vin qu'il firent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-il donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien différents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successifs? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Roderique Dias de Isla,

Médecin de Séville, & auteur contemporain, qui dit dans ſon ouvrage intitulé *Contra Las Bubas*, (*) que le mal vénérien ſe manifeſta à Barcelone en 1493, & qu'il ſe répandit de là comme une épidémie ſur l'Europe & le reſte de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainſi que l'expérience l'a prouvé, eſt originaire de St. Do-

(*) Comme ce paſſage de Dias de Iſla eſt fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Mr. Aſtruc.

»In Hiſpaniâ morbus ille viſus eſt anno 1493, »Barcionæ, quæ primum infectâ, & ſic deinceps »Europa cum reliquo orbe univerſo, cujus partes »hodiè innotuerunt. Originem traxit in Inſulâ Hiſ»paniolâ, quod ſatis longâ, certâque experientiâ »compertum fuit. Cum enim à Chriſtophoro Colono »(ſive Columbo) Thalaſſarchâ reperta & detecta »eſſet, militibus cum incolis converſantibus, quod »affectus contagioſus eſſet, facilè communicatus eſt, »& quam citiſſimè in exercitu graſſabatur; cumque »dolores ejuſmodi numquam ab illis conſpecti, aut »cogniti eſſent, cauſam in maris labores & naviga»tionum moleſtias referebant, aliaſque occaſiones, »ut cuique probabile viſum erat. Et cum eodem tem»pore; quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Ca»tholici Barcionæ degerent, quibus itineris rationem »reddebat, nuperque ab eo reperta denarrabat, mox »tota urbs eodem morbo corripi cœpit latiſſimè ſe »diffundente..... Sed quia incognitus hactenus valdè »que formidabilis videbatur, jejunia, religioſæ de»votiones aliæ, & eleemoſynæ inſtitutæ ſunt, ut »Deus illos à morbo tueretur. At ſequente anno 1494, »cum Rex Galliarum Chriſtianiſſimus Carolus, qui »tum rerum potiebatur, ingentem exercitum in Ita»liam duxiſſet, multi Hiſpanorum qui hoſtes illo»rum erant, ibidem hac lue infecti vivebant, adeo »ut mox regiæ copiæ inficerentur; ignaræ tamen »quis qualiſve morbus eſſet, aut quo nomine appel»landus, credebant ex ipſo aëre regionis ſubortum. »Vocarunt igitur *Malum Neapolitanum*; Itali autem »& Neapolitani, quibus nulla ejus hujuſque notitia, »*Gallicum* nominabant. Deinceps vero, prout acci»derat, quiſque pro lubitu aliud nomen imponebat. *Aſtruc de Morb. venereis, Lib. I. Cap. IX.*

mingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y contracterent cette maladie par leur commerce avec les Indigenes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'ayant jamais vû ni éprouvé des symptômes semblables, en attribuerent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres causes vagues, chacun selon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du nouveau monde, vint débarquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne résidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du succès de l'expédition & du voyage, le mal vénérien se déclara tout d'un coup dans cette derniere ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation, on ordonna des processions publiques, des jeûnes ; on exhorta les citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le ciel irrité : on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante, (1494) Charles VIII, Roi de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'opposer à l'invasion de Charles, y porterent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquerent aux troupes Françaises, qui ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accuserent le climat insalubre du Royaume de Naples, & imaginerent le nom de *mal de Naples*, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellerent cette même indisposition le *mal Français*. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans

contact immédiat, ſinon par celui de l'atmoſphere ambiente. Comment eût-il été poſſible autrement que trente à quarante perſonnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493, (*) euſſent infecté tout d'un coup cette ville immenſe, trois fois plus peuplée alors qu'elle ne l'eſt de nos jours, au point qu'on s'y crut menacé de la derniere calamité qui puiſſe accabler l'humanité? La progreſſion & la marche rapide de ce fléau confirme encore qu'il ſe tranſmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'eſt parvenu en Ruſſie que ſous le regne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il ſéviſſoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manifeſté plus de ſoixante ans auparavant à Moſcow, de ſorte qu'il avoit achevé le tour du globe, ſi l'on en excepte les terres Auſtrales, en 1700.

On a accuſé les Medecins du quinzieme & du ſeizieme ſiecle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à ſouffrir de cette épidemie, & de n'avoir pas eſſayé tous les remédes poſſibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préſervatifs convenables pour en retarder les progrès: on ſouhaiteroit qu'ils euſſent renouvellé les loix Eygptiennes & moſaïques contre la Lepre, ou qu'ils euſſent employé, de leur temps, les précautions dont on uſe aujourd'hui, quand la peſte arrive du Levant; mais ce reproche n'eſt pas fondé, puiſque l'édit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la premiere partie, doit nous convaincre

(*) Chriſtophe Colomb ramena, à la vérité, de ſon premier voyage de l'Amérique, quatre-vingt deux perſonnes, tant ſoldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut gueres plus de quarante perſonnes qui l'accompagnerent à Barcelone: le reſte de l'équipage étant reſté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

qu'on consulta à la fois la prudence des magistrats & l'art des médecins, qu'on pressentit les suites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné : ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au reste c'est un grand bonheur que la découverte de l'Amérique n'ait pas été faite deux siécles plutôt, & dans un temps où notre ancien continent étoit désolé par la lepre, & qu'il y avoit, selon Mathieu Paris, dix-neuf mille hôpitaux *dans la Chrétienté* remplis de lépreux. Si ces deux maladies si analogues s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur funeste combinaison auroit pu porter ses ravages à un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit peuple : si le mal de l'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche, en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins est-il certain qu'il attaqua la plu[illegible] princes contemporains, dont les médecin[illegible] été assez indiscrets pour publier les foiblesse[illegible]eurs maîtres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'italien Brassavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteté en a été soulagée. Maître le Coq dit qu'il a administré des frictions au Roi François I. (*) Les médecins de

(*) » Il mourut à Rambouillet d'un ulcere entre » l'anus & le scroton, causé par son incontinence, & » qui l'avoit déja mis en danger de mort à Compiegne, » six ou sept ans auparavant. *Daniel, Histoire de France*, pag. 434.

l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient conseillé à Sa Majesté de quitter le bois de Gayac, pour se servir de la Squine Orientale, dont ce prince fit usage jusqu'à sa mort.

Fin de la seconde Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

TROISIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Eskimaux.

LEs Eskimaux habitent les parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intérieur de la Terre de Labrador, par les côtes & les iſles de la Baye de Hudſon, très-avant vers le Pole. Ambulants & diſperſés en petites troupes, ils embraſſent un terrain immenſe: ſi l'on les raſſembloit en un corps de nation, ils n'occuperoient pas cent hameaux.

Avant que de continuer leur hiſtoire, recherchons juſqu'à quel degré vers le Nord notre globe eſt habité: recherchons ſi l'eſpèce humaine peut réſiſter au centre des Zones glaciales, comme elle réſiſte ſur leurs extrêmités.

Aux plages les plus lointaines, aux iſles les plus reculées dans le ſein de l'Océan où les Navigateurs ayent abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus foibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur ſort, & incertains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du 80e. degré de latitude, des êtres conſtitués comme nous ne ſauroient reſpirer pendant douze mois, à cauſe de la denſité de l'atmoſphere.

Je ſais qu'on y a ſoutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raiſon de la plus grande obliquité des rayons ſolaires, parce qu'il y a au Pole, dit-on, des volcans dont les exhalaiſons & les feux toujours renaiſſants tempérent les pays voiſins : on ajoute que les vaiſſeaux qui ſe ſont les plus élevés, ont eu moins de glaces au 85e. degré qu'on n'en a ordinairement ſur les parages de la Zemble & aux embouchures des fleuves de la Sibérie. Oui ſans doute, parce que les glaces ſont plus rares dans la haute mer que ſur les côtes, où elles trouvent un point d'appui pour ſe former. Du reſte, tout conſidéré & abſtraction faite de quelques cauſes ſingulieres & locales, j'avoue qu'on ne peut guères douter de la progreſſion réelle du froid pendant l'hiver en raiſon de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences ſont à cet égard trop déciſives : les faits qu'on leur oppoſe, ſont ou incertains, ou faux.

Le feu qui s'échappe du bout de l'axe terreſtre, eſt un feu imaginaire, qui n'exiſte que dans les hypothèſes auxquelles les Aurores boréales & les globes enflammés, qui ſe montrent quelquefois ſur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu ; comme ſi ces météores puiſoient directement leur ſubſtance des entrailles d'un volcan intariſſable, & toujours allumé ; ce qui eſt en Phyſique une abſurdité.

Le traité de Mr. Mairan ſur la formation des lumieres ſeptentrionales porte tous les caracteres

d'une Théorie fondée, suivant laquelle il est manifeste que ce ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses élevées des Terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomenes aériens qui étonnent les observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matiere de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne fait pas la moindre impression sur le corps du Thermomètre le plus sensible. On voit souvent, dans le Grœnland, le ciel s'éclaircir tout à coup au milieu de la nuit, & rayonner de mille couleurs lumineuses & flambées; mais l'air, loin de s'échauffer pendant cet instant, reste aussi froid que si l'obscurité eût continué de voiler tout le firmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartés du Nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'atmosphere éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumieres électriques seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre: mais on sait que ces phénomenes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, sans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré; ce qui auroit dû arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de Mr. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes sont de la même substance que les queues & les chevelures des Cometes: c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Cometes que nos lueurs Arctiques.

Le Capitaine d'un vaisseau Hollandois, qui s'est élevé, à ce qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperçu qu'une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportât des montagnes brulantes; mais sans entrer ici dans la question de l'aplatissement du globe,

qui ne sauroit être aussi considérable qu'on l'a prétendu, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brulantes. Quelles conséquences en déduira-t-on respectivement à la température de l'air? l'Islande possede un des plus terribles volcans qu'on connoisse: il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glaçons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aussi ressent-on dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-âpre, & le Thermomètre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le volcan qui échaufferoit les régions Arctiques à deux cents lieues de circuit: la conflagration de tout le Pole n'y suffiroit pas.

Quand j'ai dit que notre planete est probablement habitée par des hommes, jusqu'au 80e. degré de latitude, je n'ai point hazardé une conjecture vague. Voici les preuves sur lesquelles je me fonde.

Boerhave & d'autres médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui coaguleroit le sang humain dans les veines, où le ¼ degré de chaleur qui nous étoufferoit, (*) ont produit des calculs si fautifs, qu'on ne

(*) Mr. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit dû porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermométre de Farenheit, & il se seroit trouvé alors moins éloigné de la précision, quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Négres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Grœnlandois résistent: les Grœnlandois, transportés subitement dans la Zone torride, seroient étouffés en débarquant par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

peut les adopter ſans contredire l'évidence. Là où l'eſprit de vin bien déflegmé ſe géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit, ou ce qui eſt la même choſe en d'autres termes, la circulation du ſang ſeroit interdite. Cet axiome reſſemble à tant d'autres déciſions philoſophiques, il n'y manque que la vérité.

Au 68e. degrés de latitude, l'eſprit de vin le plus pur, le plus rectifié, ſe gele régulierement tous les ans; l'aiguille de la Bouſſole ceſſe de s'y diriger vers le nord, & le mercure s'y fige très-ſouvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Grœnlandois, n'ayent des établiſſements encore plus voiſins du Pole que le point de la congélation de l'eſprit de vin à l'air libre. Il n'y a pour s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'œil ſur l'état des colonies Danoiſes, telles qu'elles ſubſiſtoient au Grœnland en 1764, ſuivant un extrait des regiſtres de la compagnie du commerce de Norvege. (*)

A Egedeſminde, au 68e. degré, 10 minutes de l'atitude, habitent, pendant toute l'année, un marchand, un aſſiſtant, & des matelots Danois.

Les loges de Chriſtians-haab & de Claus-haven au 68e. degré 34 m. ſont occupées par deux négocians en chef, deux aides, & un train de mouſſes. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eysſiord, cette baye ſi fameuſe par les prodigieux glaçons qui en ſortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes flottantes: ces maſſes, après avoir nagé quelque-tems dans le dé-

(*) Mr. Des Roches de Parthenay a publié en 1763, une liſte des Colonies Danoiſes au Grœnland, dont toutes les latitudes ſont fautives, & tous les noms corrompus: nous avons corrigé ces erreurs d'après nos mémoires mss. envoyés de Dannemarck ſur la fin de 1765.

troit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les côtes oppoſées de l'Amérique.

A Jacobs-hayen, au 69e. degré, cantonnent en tout temps, deux aſſiſtants de la compagnie du Grœnland, avec des matelots & un Prédicateur pour le ſervice des Sauvages. Les trois colonies dont on vient de faire mention, pêchoient ordinairement aſſez de baleines pour former à chaque ſaiſon une charge de quatre-cents tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les année ſuivantes, leur vaiſſeau a ceſſé de voyager faute de cargaiſon, les poiſſons cétacés ayant diſparu de ces parages, pour chercher un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, giſant au 69e. degré, 37 m. eſt l'établiſſement fondé, en 1755, par le négociant Dalager : il y a là un commis, des pêcheurs pour les chiens marins, & un convertiſſeur pour les Grœnlandois.

Enfin, la maiſon de pêche de Noogſoack, au 71e. degré, 6 m. eſt tenue par un marchand avec un train convenable. Les Danois, qui ſéjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, ſont aujourd'hui ſur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européans réſiſtent, comme on le voit, dans toutes les poſitions indiquées, il eſt aiſé de concevoir que les naturels, ou les indigenes des terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des poſſeſſions Danoiſes. L'on doit être ſurpris de ce qu'Ellis diſe qu'il n'exiſte déjà plus des hommes, en Amérique, ſous le 67e. degré de latitude N : n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impoſſible de s'en aſſurer ; mais on peut démontrer la fauſſeté de ſa conjecture par le témoignage du navigateur Baffins, qui en remontant le Détroit de Davis trafiqua avec des Eskimaux au 73e. degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes ſeptentrionales & des ruines de cabanes.

Les Grœnlandois de l'iſle de Diſco, qui ſe haſardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78e. degré, qui s'étendent probablement juſqu'au point marqué vers le 80e., ſous lequel on peut encore vivre même en hiver, puiſque les Hollandais y ont hiverné ſur une roche du Spitzberg en 1633, ſans perdre un ſeul homme de leur équipage.

Si les dernieres demeures des habitants de ces contrées approchent du 80e. degré, il ne faut pas douter qu'ils ne puiſſent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courſes à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être auſſi aux animaux terreſtres, quoiqu'on en ait trouvé par tout où l'on a pénétré; & au Spitzberg, qui paroît être la derniere terre de notre hémiſphere, il croît des ours à pieds palmés, des renards & des rhennes fort chargés d'une graiſſe qui a la funeſte qualité d'engendrer la dyſſenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y ſoient en petit nombre, & que l'excès du froid rende leur eſpece, ainſi que la nôtre, foible & peu prolifique, la nature n'eſt pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes : elle y dépenſe peut-être autant de force à animer les Baleines, les Phocas, les innombrables eſſaims de harengs & de morues, qui ont leur principal ſéjour dans le baſſin du Pole, & ces nuées d'oiſeaux aquatiques qui obſcurciſſent quelquefois la ſurface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puiſſance pour faire croître des plantes, des arbres, & produire une variété ſurprenante de créatures terreſtres. Cette obſervation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il y a par-tout une même tendance à l'organiſation, qu'il y a tout autour du globe, une égale portion de cet eſprit actif qui vi-

vifie

viſie la matière modifiée à linfini ſans que la différente température de l'air puiſſe mettre un obſtacle ſenſible à ce développement continuel ? Là où il y a moins d'animaux quadrupedes, il y a plus de végétaux, plus d'inſectes, plus de reptiles, plus d'oiſeaux : là où le gibier & les animaux ſauvages ſe multiplient, les hommes manquent : la population de l'homme arrête celle du gibier, celle des inſectes, celle des reptiles, celle des oiſeaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroiſſement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les pays inhabités qui n'éprouvent pas un degré de froid exceſſif, ou une chaleur trop brulante.

Dans le voiſinage des Poles, où l'atmoſphere & les ſubſtances terreſtres ſont ſi comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préſerver ſa ſeve & ſes tiſſus ſubtils, on voit que la mer a reçu par compenſation, ce qui manquoit à la terre : ſous d'épouvantables voutes de glaçons amoncelées, nagent des Baleines qui ſurpaſſent tout ce que le regne animal & végétal enfantent ailleurs de plus giganteſque. M. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une groſſe Baleine : ſi l'on ne s'attache qu'au volume & à la maſſe, cette comparaiſon peut avoir quelque juſteſſe ; mais elle n'en aura plus, ſi l'on conſidere que les Céracés ſont tous carnaſſiers, (*) & que le Nord-câpre ne peut ſe raſſaſier qu'en avalant par jour un million de harengs : à chaque fois qu'il reſpire, il en coute la vie à une multitude ſurprenante d'êtres organiſés &

(*) Ce que l'on nomme dans le Nord *Wilfiſch-aas* ou aliment de Baleine, n'eſt qu'une prodigieuſe quantité de petits inſectes à deux mâchoires, qui s'enveloppent d'une ſorte de glu, & qui flottent ſur la ſurface de la mer ; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent preſqu'autre choſe que ces inſectes, ſont des animaux auſſi véritablement carnaſſiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de Fourmis.

ſenſibles. La réproduction doit donc être & très-rapide & très-abondante, par tout où cette engeance ſi énorme & ſi voracé vient ſe repaître. La végétation de mille ſapins ne coute pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un eſpace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'iſle de Mayn, trois cents cinquante vaiſſeaux pêcheurs de differentes nations, accompagnés de dix-ſept cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille Baleines, ſans compter celles qui étant bleſſées à mort avoient coulé à fond avec le dard, où étoient allées échouer ſur des côtes perdues. (*) L'imagination eſt effrayée, lorſqu'on calcule la quantité de nourriture qu'exigeoient tant de monſtres: Horrebow aſſure, dans ſa relation de l'Iſlande, qu'en éventrant une Baleine enſablée ſur un banc, on avoit retiré de ſon ſpacieux ventricule ſix cents morues, beaucoup d'oiſeaux aquatiques, & une proviſion de harengs de pluſieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il ſoit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais oſé, dans une barque fragile, ſe montrer devant les Cétacées des mers du Nord, ſi l'inſtinct de ces machines flottantes n'étoit auſſi obtus, auſſi borné que leurs organes ſont groſſierement conſtruits: on les détruit ſans les combattre: & la chaſſe d'un ſeul lion eſt, ſans comparaiſon, plus dangereuſe dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent Baleines ſur les rivages de la nouvelle Zemble. Cette facilité ſinguliere à prendre de ſi gros poiſſons a tellement diminué leur nombre, que pluſieurs peuples maritimes ſe ſont dégoutés aujourd'hui d'y envoyer des navires, puiſque les produits de la capture n'égalent plus les frais de l'équipement.

(*) *Cranz. Hiſtorie von Grœnland. Tome I, pag. 144. Barby 1765.*

La meilleure ſtation pour cette pêche étoit jadis entre le Grœnland, l'iſle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le 77e. juſqu'au 79e. degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquietées à cette élévation, ont cherché un autre retraite, & ſe ſont probablement plus rapprochées vers le pole, d'où on les verra revenir, quand elles ſe ſeront repeuplées & que le défaut de ſubſiſtance les contraindra une ſeconde fois à ſe répandre ſur un plus grand eſpace.

Je n'entendrai point davantage cette digreſſion ſur l'hiſtoire naturelle du Septentrion : on peut remonter à la ſource, & puiſer dans l'ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution : il eſt ſouvent fabuleux, quelquefois déraiſonnable, & de temps en temps auſſi enthouſiaſte que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également ſe défier du Conſul Anderſon : ſa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'eſt repoſé indifféremment ſur des traditions vagues, des rapports infidèles, contradictoires, & ſur des obſervations qu'il n'avoit point faites : la partie de ſes écrits qui concerne l'origine, l'hiſtoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'eſt qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderſon avec aigreur : meilleur naturaliſte que lui, obſervateur plus paſſionné, il n'auroit rien laiſſé à deſirer, s'il avoit moins flatté ſes peintures, & ſi ſes recherches, étendues au-delà des rivages de l'Iſlande, avoient embraſſé un champ plus vaſte.

Je ne parle pas de la deſcription qu'a donné du Grœnland le moine Meſanges, qui paroît avoir été en démence lorſqu'il a compilé cet abſurde ouvrage : il peuple le Septentrion de Démons & d'oyes ſauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Grœnlandois les tranſportent au-delà des nues dans les eſpaces imaginaires : c'eſt une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéreſſant que celui du Breton Ellis à la Baye de Hudſon, ſi au lieu d'y chercher un paſſage impoſſible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à conſidérer les Sauvages de ces contrées; & ſi muni de Thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la deſcription des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins ſe livrer au plaiſir de conjecturer ſur ce qu'il n'a pu voir: en vain s'appuie-t-il ſur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées: elles n'en acquierent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix eſt lui-même un Relateur ſuſpect, qui a tant écrit que le temps lui a manqué pour obſerver ou pour réfléchir.

L'Evêque Egede a fait un long ſéjour au Grœnland, ce qui l'a mis à portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un voyageur qui traverſe une contrée en eſt incapable. Si ce zèlé Norvégien avoit poſſédé la moitié des connoiſſances phyſiologiques qui lui manquoient, ſes ouvrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de conſidération parmi les Savants.

Cranz a ſuivi Egede, & a continué l'hiſtoire du Grœnland juſqu'en 1765: le premier volume de cet ouvrage contient des obſervations très-précieuſes & des recherches fort intéreſſantes: le ſecond, qui renferme les triſtes égarements des Zinzendorfiens, & leurs prédications fanatiques ſous le cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthouſiaſme eſt de tous les climats.

Entre les écrivains du ſeiziéme ſiécle, l'on ne peut compter que Bleſkein: dans le ſiecle ſuivant il n'y a que la Peyrere, qui plein de ſes idées ſur les Préadamites, s'appliqua à l'hiſtoire du Nord dans l'eſpérance d'y découvrir les preuves

de ſon ſyſtême, qui n'avoit pas beſoin de preuves : on lit encore aujourd'hui avec plaiſir les Relations qu'il a publiées de l'Iſlande & du Grœnland ; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en ſoit défectueuſe, qu'il n'y ait de grandes fautes, & des faits abſolument controuvés.

Avec tous ces ſecours, il ne ſeroit pas poſſible de donner des éclairciſſements & des notions ſatisfaiſantes ſur les Eskimaux, ſi rarement viſités par des voyageurs éclairés, ſi l'on n'avoit fait depuis peu une découverte très-importante, qui vérifie ce que le ſavant Wormius avoit toujours ſoupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne différent en rien des Grœnlandois, & qu'ils conſtituent tous enſemble un même peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, l'inſtinct, les mœurs, & la figure ſont parfaitement ſemblables. La Peyrere avoit avancé de ſon temps, ſans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Grœnland, n'étoit pas intelligible pour les ſauvages placés à l'Occident du détroit de Davis ; Anderſon avoit répété la même opinion ; de ſorte que tous les Savants modernes de la Suede & du Dannemark s'étoient confirmés dans ce commun préjugé ; mais en 1764 un Miſſionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Grœnlandois, entreprit à la ſollicitation de M. Hugh Palliſer, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique ſeptentrionale : il pénétra fort avant dans le Labrador ; & après pluſieurs courſes, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Grœnlandois. Ces Américains le comprirent ſans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui eſt l'idiome national de leur pays : (*) charmés de voir un étranger ſi

(*) En 1752 un Capitaine de navire Anglais avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Grœnlan-

instruit, ils l'accablerent de caresses, le nommerent leur ami & l'ami de leur nation, & ne consentirent à son départ qu'après lui avoir arraché une promesse solemnelle de revenir l'année d'ensuite: ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les dénominations *Esximaux* ou d'*Esximantsix*, que le véritable nom de leur nation en général étoit *Innuit* ou *Karalit*, & qu'ils qualifioient à leur tour tous les Européans, tous les étrangers du titre de *Kablunet*; (*) ce qui revient à peu près à l'épithete de *barbares*, dont on se sert si indistinctement, & quelquefois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessifs en tout.

Le voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Grœnlandois, leur compara les Eskimaux, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jettés dans le Grœnland: ils avoient vraisemblablement déjà occupé cette partie de leur continent avant l'an 700 de notre Ere, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formerent à la fin du huitieme siecle leurs premieres colonies au Grœnland, trouverent dès-lors dans ce pays des habitants qu'ils nommerent les *Skralings*, & avec lesquels ils vécurent dans une défiance & une inimitié continuelles: ne comprenant pas leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en vou-

---

dois, & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même signification chez ces deux peuples; mais il n'avoit su tirer aucun fruit de cette découverte. *Cranz, Hist. v. Grœnland*, T. 1. *pag.* 337.

(*) Les Grœnlandois se nomment aussi eux-mêmes *Innuit & Karalit*, ce qui signifie *hommes* dans leur langue, dont les mots de *Skralings* ou *Skrelingers*, qu'on rencontre dans les anciennes relations, ne sont que des corruptions. *Egede, Histoire naturelle du Grœnland, pag.* 9.

lant envahir une partie de la côte Occidentale, ils ne donnerent pas une haute idée de leur modération.

On voit maintenant que c'eſt une erreur extrême de croire que les Danois ayent primitivement peuplé le Grœnland, & que de-là leurs filiations ſe ſoient avancées dans l'immenſe continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au nouveau Monde a ſemblé ſi commode, ſi plauſible aux yeux de quelques ſavants, qu'ils ont adopté ſans examen ce ſyſtême romaneſque comme une vérité hiſtorique : cependant rien n'eſt moins vrai ; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques ſeptentrionales conviennent que les Danois, les Iſlandois & les Norvégiens ſont étrangers au Grœnland, & qu'avant leur premiere apparition dans ce pays, il étoit déjà occupé par un peuple aſſez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui ſont les reſtes des Eskimaux qui les premiers poſſéderent cette terre de déſolation : Mr. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de ſoin les anciennes traditions nationales, aſſure poſitivement que les peuplades Grœnlandoiſes, ſans en excepter aucune, ſont originaires de l'Amérique. Ce ſentiment ne peut plus eſſuyer la moindre contradiction, depuis qu'il eſt démontré par les faits que le langage des Eſkimaux ſitués ſur le rivage Occidental du détroit de Davis, eſt exactement le même que celui des Grœnlandois, ſans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnois, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Iſlande, de la Norvege, & de la Samoyédie ; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut ſe procurer dans les journaux des voyageurs qui ont parcouru ces contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Laponne, & une Grammaire Grœnlandoiſe, qui prouvent que

ces deux langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs syntaxes.

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés à faire passer les Américains au Grœnland, qui est une partie de leur continent, & non du nôtre: ils ont pu y venir sans le moindre obstacle par la terre ferme, en cotoyant la pointe de la Baye de Baffins entre le 79e. & le 80e. degré de latitude, la pointe de ce golfe, n'étant pas percée, comme on l'a cru si long-temps: aussi les cartes les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gisent encore au-delà, de sorte qu'il est clair que le Grœnland fait partie de la terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont assigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assigner avec autant de raison à l'Afrique, puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre continent: quand même il y auroit eu dans le fond de la Baye de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Oilumlengri.

Outre le chemin par la terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux gaudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Isle de Disco, & si étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y a pas deux milles de mer d'une côte à l'autre. Les peuples pêcheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins: les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Isle, & se rembarquent dès que leur pêche est achevée: les Samoyédes voyagent de même tous les ans à la nouvelle

Zemble,

Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pole leur dernier établissement de Noogsoak, ne s'appercevront un jour que les Grœnlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui présenta en 1577 trois Eskimaux à la Reine Elisabeth : on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du public dans quelques villes du Dannemark & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la Baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens Français enleverent, au-delà de Torneo, deux Lappons qui obsédés & martyrisés par ces philosophes, moururent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singuliere à quelques charlatans forains d'Amsterdam : ils travestirent en secret un jeune matelot en Eskimau, le goudronnerent, le frotterent d'une graisse noirâtre, l'accoutumerent à avaler sans répugnance des goblets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillerent de peaux marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrerent pour de l'argent. Ce jeune sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité qu'il dupa toute la ville.

Les véritables Eskimaux sont les plus petits

des hommes, & la taille humaine ne peut pas être rapetissée davantage par l'action du climat : ils n'ont tout au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui excedent cette mesure sont sans comparaison, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & très-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal-assuré ; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée dans ces avortons, par l'âpreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins resiste plus avant vers le Pole que les chênes & les sapins ; puisqu'au-delà du soixante-huitieme degré de latitude il ne croît plus ni arbres ni buissons pendant qu'on rencontre des sauvages à trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont sans exception le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en trouve d'aussi noirs que des Nègres Sénégals ; mais c'est une pure fiction ; & les efforts qu'ont faits les Naturalistes modernes pour développer l'origine de ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer n'est pas un fait.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le pays, & qui ont vu toutes les differentes hordes de ce peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme fût naturellement noir : la couleur en est même si peu foncée dans le visage, qu'elle laisse transparoître le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues ; les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une legere nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presqu'uniquement de poisson huileux, leur hair en a, pour ainsi dire, contracté la substance ; & ce symptôme ou ce phénomene de leur constitution me paroît bien plus remarquable que l'obscurité de leur teint,

terni par la mal-propreté & la violence d'une atmosphere fort condensée. Leur Sang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine; & en touchant leurs mains, elles paroissoient poissées, parce qu'il suint, de tous les pores de leur peau, une matiere grasse & muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles : aussi est-ce la seule nation où l'on ait observé que les meres léchent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupedes. Cette matiere gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Grœnlandois & des Eskimaux, est très-differente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Nègres; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lepre, à laquelle les peuples polaires qui vivent de poisson, sont, au raport de Pontoppidan, assez sujets; mais elle ne dégénere jamais en contagion.

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang; ils échauffent tellement par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européans s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée : aussi ne font-ils jamais de feu dans leur habitation en aucune saison, & ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe. Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les substances combustibles ne leur manqueroient pas, s'ils vouloient en user, la mer charriant continuellement contre leurs côtes du bois déraciné, (*) des

(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande, & du Grœnland, ont long-temps été l'objet des recherches de Navigateurs

monceaux d'algue & de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils se contentent d'entretenir dans leurs cases une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de Smectide, ou de pierre olaire, destiné à cuire leurs viandes, car ils ne mangent la chair du gibier & du poisson entiérement crue que quand ils sont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creusent pas sous terre, comme on l'a répété tant de fois: ils bâtissent avec de gros cailloux, à rez du sol, où il leur seroit impossible de pratiquer des caves ou des tannieres; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vif: le plus fort dégel n'effleure, pour ainsi dire que la superficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de profondeur. D'ailleurs la fonte subite des neiges les submergeroit, s'ils avoient l'imprudence de se loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des souterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, se distinguent par la petitesse de leurs pieds & de leurs mains, & la grosseur énor-

---

& des Physiciens, qui, faute d'avoir des connoissances sur le gisement des terres polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés, il y a des petits buissons d'aune, d'osier, & de bouleau nain, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Grœnland, où les flots les déracinent: quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de mélesses, de cédres de Sibérie, de pehes, & de sapins, que les rivieres débordées voiturent du centre de la Sibérie, & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands fleuves de cette contrée. Il vient aussi du bois de la côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les plages du Kamschatka, & vers l'embouchure du Lena, où il se forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

me de leurs têtes : plus que hideux au jugement des Européans, ils ſont parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils ayent la face platte, la bouche ronde, le nez petit ſans être écraſé, le blanc de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant. Leur machoire inférieure dépaſſe celle d'en-haut, & la levre en eſt auſſi plus groſſe & plus charnue ; ce qui défigure étrangement leur phyſionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieilleſſe : leur chevelure eſt d'un noir d'ébene, d'un poil rude & droit ; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux levres, qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très-avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne ſont gueres élevées que de quarante-ſept pouces. Elles ſe tracent ſur le viſage, ſur les mains, & ſur les pieds, des lignes noires avec un fil graiſſé de ſuie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépoſe une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles ſont ſi longues & ſi flaſques, qu'elles peuvent allaiter, ſans peine, au-deſſus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres peuples ſauvages de l'Amérique & de l'Aſie, eſt purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à ſix ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le ſein de la mere, le fatiguent, & grimpent même contre ſes hanches, pour en ſaiſir le bout : cette tenſion continuelle amolit & allonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole eſt, dans les Grœnlandoiſes & les Eskimauſes, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractere leur ſoit propre ; on l'obſerve auſſi aux Samoyédes, & en général toutes les femmes baſanées ou olivâtres ont l'iris du ſein d'une nuance plus foncée que le reſte du teint.

Olearius rapporte qu'on visita une femme & une fille Grœnlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, hormis à la tête. Quand il ajoute que les femelles de ce pays n'essuyent jamais l'écoulement périodique, il se trompe: l'Evêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Grœnland. Au reste il est certain qu'elles sont peu fécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq fois en leur vie. La dépopulation de la terre de Labrador, des côtes de la Baye de Hudson, de la Samoyéde, & du Grœnland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche, paroît réfuter le sentiment de M. de Montesquieu, qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matiere incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espèce d'aliment: ce seroit une de ces causes, ajoute-t-il, de ce nombre infini de peuple qui est au Japon & à la Chine, où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la regle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages; mais comme il est avéré qu'on consomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population; pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe, y détruisent l'espèce dans des flots de sang.

M. de la Condamine, qui a rédigé, sur les Mé-

moires de Madame T. H. l'hiſtoire de la fille ſauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi près de Chalons, prétend que cette créature étoit née au pays des Eskimaux. Il eſt difficile de perſuader qu'un enfant âgé de dix ans ait été, par une combinaiſon d'incidents & un concours d'incroyables aventures, tranſporté, à l'inſu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador juſques dans les bois de la Champagne. D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le ſein, ni l'habit des Eskimauſes : elle n'avoit aucun ſignalement, aucune marque nationale aſſez déciſive pour réaliſer une conjecture ſi extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le ſoir, dans le village de Songi, ayant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redreſſés ſous une calotte de calebaſſe, le viſage & les mains noires comme une Négreſſe : armée d'un gros bâton, elle en aſſomma un dogue que les gens du lieu avoient lâché pour la ſurprendre, & grimpa enſuite, avec une preſteſſe étonnante, ſur un arbre fort élevé, où elle paſſa la nuit. On peut aſſommer un dogue & grimper ſur un arbre, ſans être né au pays des Eskimaux, où il ne croît pas des calebaſſes dont on puiſſe faire des coiffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinoy la fit prendre & conduire dans ſon château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européane, ſans qu'on pût remarquer d'autre ſingularité, dans toute l'habitude de ſon corps, ſinon la groſſeur extrême de ſes pouces, à proportion du reſte de ſes mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune ſauvage (*) étoit née en France ; com-

(*) Cette jeune ſauvage, devenue enſuite Mlle. le Blanc, a toujours aſſuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également ſauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on ſuppoſe qu'elle eſt morte des ſuites d'une bleſſure à la

me l'on a toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équilibre sur ses pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le mécanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipede. Ce solitaire, rabaissé au niveau des quadrupedes, n'avoit conservé qu'une foible étincelle de la raison, & de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous: il ôtoit très-adroitement les appas des piéges aux loups, & savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Grœnlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousle, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein, & le plus fortuné: la cause qui attache ainsi les derniers habitants du Nord à leur climat natal, paroît purement physique: ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amsterdam, l'atmosphére est déja trop tiede, pour qu'ils puissent la respirer long-temps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaissit leur sang: la connoissance de leur foiblesse les rend lâches & farouches; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards, l'atrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse: les instants leur sont si précieux qu'ils ont toujours prétendu

---

tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le hasard leur avoit fait trouver.

qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à assister aux sermons des Missionnaires Danois: tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brulants de zèle & de piété; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, se moquant des instructions & des catéchismes qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Freres Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Grœnland leurs extravagances mystiques, & les excès de leur imagination échauffée: comme si la magie, à laquelle les nations Polaires sont très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'assister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemark ses sentiments plus absurdes que dangereux. A la vue d'un negre & d'un Grœnlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler: il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu se persuader de bonne foi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pieuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sortie du College, on a supposé que des vues de fortune, adroitement cachées sous le voile du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier: il commença apparemment, comme tous les chefs de secte, par être la dupe de sa vanité & de son imagination ardente, & finit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à force de prêcher le mépris des richesses, il vit neuf cents mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les clefs.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorfiens partirent pour le Grœnland ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise fit les frais de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorfiens trouverent, à leur arrivée, le Grœnland ravagé par le fléau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pestiferes, dont la vue avoit occasionné une épidémie si épouvantable qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essuyé un semblable malheur depuis l'époque de la *mort noire*, qui éteignit presque toutes les nations Septentrionales au quatorzieme siécle.

Ce ne fut qu'en 1758 que les Grœnlandois, s'étant un peu repeuples & enhardis, commencerent à se rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montagnes de glace : ils firent d abord de petits présents à ces sauvages, afin de les fixer & d'en former des peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblés au Paraguai & a la Californie : ensuite ils publierent des *Lettres Edifiantes* ou des Relations, dans lesquelles ils assurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais sur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établissements du Grœnland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon Egede, déjà pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans ; mais si les opinions métaphysiques des peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaircir,

il faut être en garde contre ces magnifiques ſyſtêmes que les Voyageurs prêtent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de ſa ſpiritualité, je crois que la vie animale & agreſte n'effaceroit jamais de ſon cœur cette notion primitive; mais ſi ce n'eſt que par une gradation de raiſonnements & un enchaînement d'idées réfléchies qu'on s'eſt élévé à cette hypotheſe ſublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raiſonnent pas. En général ce que l'on lit ſur la religion des peuples ambulants & diviſés par petits troupeaux, doit nous paroître ſuſpect; parce que l'on ne ſauroit affirmer poſitivement qu'on penſe dans une famille comme dans une autre, là où chacun ſe forge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'infini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société?

Il reſteroit, à la vérité, un moyen pour s'aſſurer ſi une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce ſeroit d'examiner ſi dans ſon langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abſtraites. Or, en ſuivant cette méthode, il s'enſuivroit que les Eskimaux & les Grœnlandois n'ont jamais eu la moindre notion diſtincte ni de la Divinité ni de l'immatérialité de l'ame; puiſque leur idiome, borné aux ſeuls objets ſenſibles, aux ſeuls beſoins, ne contient pas des termes pour rendre le ſens que nous croyons attacher à ces expreſſions.

Un autre point, non moins conteſté, c'eſt de ſavoir ſi les habitants de la Zone glaciale ont réellement la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers: Mr. Surgy a recuſé le témoignage de tous les voyageurs, qui ſoutiennent que cet uſage exiſte de temps immémorial: il dit, pour ſes raiſons, que ce qui eſt indécent à nos yeux, ne ſauroit plaire à perſonne, & cite le journal de la Mothraye, le valet de chambre de Mr....., qui parcourut la Lapponie

sans que personne lui fit aucune politesse de cette nature; mais l'autorité de la Mothraie ne paroît pas suffisante pour rejetter le rapport presqu'unanime de plus de vingt Européans de considération qui ont dépassé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes peuplades de ces tristes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baye de Hudson présenterent, en 1747, leurs femmes aux Anglais, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la joie qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (*)

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Grœnlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que *l'on regarde parmi eux comme un homme du plus excellent caractere celui qui prête sa femme à un autre, sans en témoigner la moindre répugnance.* (**)

Si la jalousie outrée est le vice physique des pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés; puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un défaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des étrangers d'une stature prévenante, robuste & élevée: ils espérent de fortifier, par ces mélanges fortuits, leur race abatardie par l'inclémence de l'air: & ce sentiment intime qu'il ont de leur propre foiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne faut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être très-persuadés d'avance qu'on est

(*) *An account of vayage for the Discovery of a North-West passage by Hudsons Streights, in the year 1746 and 1747.*

(**) *Histoire naturelle du Grœnland. pag. 108. Copenhague 1763.*

venu chez eux que dans des vues pacifiques, ſans la moindre intention d'abuſer de leur ſimplicité : les habitants de la Lapponie n'eurent garde de préſenter leurs épouſes aux enrolleurs Suédois qui voulurent, ſous Guſtave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employerent la ruſe & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes ſauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme ; de ſorte qu'on a dû renoncer pour jamais au projet de les faire ſervir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourriture de la mer, la néceſſité les a rendus téméraires ſur ce ſeul élément : rien n'eſt plus leſte, ni plus agile que leurs canots couſus de peaux, & tellement conſtruits que les vagues qui les renverſent, ne ſauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils ſurnagent après avoir plongé. C'eſt dans ces barques qu'ils maſſacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur eſt d'un uſage indiſpenſable, c'eſt la ſeule drogue qui puiſſe entretenir la chaleur de leur eſtomac. Auſſi obſerve-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les régions les plus ſeptentrionales, ſont extrêmement pourvus de lard, & chargés d'une graiſſe huileuſe qui empêche leur ſang de ſe figer, & leurs muſcles & leurs cartillages de ſe roidir : les arbres mêmes qui ſe plaiſent le plus avant vers le Pole, ſont pour la plupart réſineux ; tels que les pins, les peſſes, les ſapins rouges & blancs, les genevriers, les meleſſes, & les cedres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige a encore enſeigné aux Eskimaux à ſe ſervir d'une eſpece de lunettes qu'ils portent tout l'été ſur les yeux : ce ſont deux planches minces, percées en deux endroits avec une allêne ou une arrête de poiſſon ; de ſorte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le paſſage de la lumiere : cet inſtrument, qu'on atta-

che derriere la tête avec un boyau de phocas, paroît plus propre que les crêpes dont on ſe ſert en Siberie, pour empêcher l'éblouiſſement occaſionné par le reflet des rayons du ſoleil ſur la neige, qui y couvre la ſurface de la terre pendant neuf mois. Ces préſervatifs ne peuvent cependant prévenir entierement la cécité, très-commune dans ces pays, mais point ſi univerſelle que le ſcorbut cauſé par l'excès du froid, par la brume qui leve de la mer au fort de la gelée, & l'inaction où doivent ſe tenir les Indigenes des plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs hivers: tapis alors dans de chétives cabanes, ſi étroites qu'ils ne ſauroient s'y promener, ſi exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut ſe renouveller par aucun ſoupirail, ils reſpirent dans un brouillard infect, qui en paſſant continuellement par leurs poulmons, altere la maſſe de leur ſang. Il eſt très-ſurprenant que les Grœlandois, ſitués ſous le 68e. degré, ne ſe ſervent pas contre les affections ſcorbutiques du *Cochlearia*, l'unique herbe qui ſe plaiſe dans leur climat, & que la Providence ſemble avoir plantée tout exprès ſous leurs pieds, pour être le remede de leur mal endémique: il euſſent dans ces cas du gramen marin, des racines du *Thelephium* & de l'Angélique; mais ils témoignent, en tout temps, une répugance ſinguliere à ſe nourrir d'herbages. (*)

Je n'entrerai dans aucun détail ſur la forme de leurs habits fourrés, de leurs veſtes d'inteſtins de poiſſons, de leurs dards, de leurs harpons: ces objets ont été decrits & deſſinés par des voyageurs qui ne ſavoient deſſiner & decrire que de ſemblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la phiſionomie de ces nations des portraits gravés, auſſi vrais que le ſont les figures des Samoyédes, dont ont eſt rede-

(*) *Cranz. Hiſt. von Grœnland, T. I. pag.* 129.

vable au crayon du célebre Corneille de Bruin.

L'Hiſtorien de la nouvelle France, qui fait un tableau ſi hideux, & ſi extravagant des Eskimaux, qu'il connoiſſoit ſi ſuperficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuſe, les cheveux blonds, & qu'ils ſont les ſeuls d'entre les Américains qui ayent de la barbe & le teint blanc; ce qui me perſuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Grœnland. (*) Cet admirable écrivain ignoroit que les Grœnlandois ſont eux-mêmes imberbes & baſanés.

Rien ne paroît, juſqu'à préſent, plus incertain que l'exiſtence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on prétend être les grands Eskimaux: tous ceux que le Miſſionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton: ceux qui trafiquerent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent pendant l'été leurs cheveux dans le viſage, pour ſe garantir de la piqueure des mouſtiques, cela a pu tromper des voyageurs inattentifs, qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre réellement, entre les Américains à menton ras, des ſauvages qui ont de la barbe, ils ſont ſans doute originaires de la Norvege ou de l'Iſlande, dont les habitants preſſés par cette inquiétude ſinguliere qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur ſeul établiſſement au Grœnland en 770, ils pourroient diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. En pénétrant plus avant dans les ténebres hiſtoriques répandues ſur les monuments du Nord, que Thordmod-Torfaus, Adam de Breme, Lyſcandre, Jonas Arngrim, & la Chronique de Sturleſen nous ont conſervés, on croit entrevoir que ces Norvégiens

(*) *Hiſtoire de la Nouvelle France, T. V. pag.* 262. *Paris* 1744.

navigateurs & conquérants ont, dans l'onzieme siecle, touché aux plages de l'Amérique septentrionale, vers le 49e. degré de latitude : ils y découvrirent, dit-on, des provinces qu'ils nommerent le *Helleland*, le *Markland* & le *Weinland*, (*) qu'on prend pour les côtes de Terre-Neuve & du Labrador : si ces aventuriers laisserent des colonies dans ces contrées, il est possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Grœnlandois qui habitent aux environs du Stadthouk, disent aussi qu'en avançant dans leur pays vers le Nord-Est, on trouve une peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux-ci tirent également leur origine d'une colonie Islandoise fondée au huitieme siecle, & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée, & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement,

(*) M. Mallet auroit dû prendre un ton moins affirmatif, en parlant de ces découvertes dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck* : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glissé dans son discours un Anachronisme de plus de 100 ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce pays à vignes où les Norvégiens aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très bons raisins, *quod ibi vites sponte nascantur optimum vinum parentes* ? Le Botaniste Calm, qui a voyagé tout exprès pour retrouver l'ancien *Weinland*, le place dans le Labrador, où il a découvert quelques pieds d'une vigne agreste, dont le fruit toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur Isle qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a fait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se mettre en possession des pays à vignobles.

ment ; abandonnés à leur destin par le Danemark en proie à des malheurs plus grands, auront avec le temps perdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments ; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Grœnland, où il y a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet article par une observation sur les peuples Septentrionaux en général. Ceux qui habitent l'extrêmité de la Zone tempérée en deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute : ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets : un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier, qu'ils croient formé pour eux : on les a vus se déborder jusqu'en Afrique : toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par leurs descendants. Il n'y a pas de nation parmi nous qui ne tire sont origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septentrionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinieres de l'espèce humaine, & ces contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suede n'en a que deux millions & demi : (*) l'Empire de

(*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suéde, la Finlande & la Lapponie Suédoise, contiennent 228 milles en quarré à 60 milles sur le degré : il dit que ce pays, eu égard à cette surface, pourroit nourrir 4500000 d'hommes, si le froid, les glaces, les neiges, les lacs ; les montagnes n'y mettoient d'invincibles

Ruſſie, reſpectivement à ſon étendue, eſt une ſolitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus défrichés, ni mieux policés qu'ils le ſont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus conſidérable, lorſque le ſol n'y produiſoit que des forêts au lieu des moiſſons, lorſque l'on y ignoroit juſqu'au nom des arts, & qu'on n'y connoiſſoit que la vie ſauvage? Non ſans doute, car cette aſſertion ſeroit à la fois abſurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en ſuppoſant que pluſieurs petites nations vagabondes qui occupoient une immenſe étendue de terrein, ſe ſoient tout-à-coup confédérées, pour s'expatrier; de façon que le pays reſtoit, après leur ſortie, abſolument vuide & depeuplé pendant ſix à ſept générations : auſſi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui traînoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs beſtiaux dont ils ſubſiſtoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne ſe ſont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers, mais ce calme & cette tranquilité ne viennent que de la foibleſſe de leur population, épuiſée par la derniere conquête de la Chine & de l'Aſie, qui ſera dorénavant d'autant plus expoſée a leurs invaſions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppoſe des barrieres inſurmontables.

Les Sauvages ſitués directement ſous le Cercle Boréal, ou reculés au-delà, ſont bien différents

---

obſtacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming, croit que malgré ces obſtacles, la Suéde pourroit pouſſer ſa population a 20000000 d'habitants; mais il y a loin de la poſſibilité à l'effet.

de ceux dont nous venons de parler ; & cette différence est également sensible, soit qu'on considere leurs figures, soit qu'on fasse le parallele de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, basanés, foibles, dégénérés du genre-humain ; ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut comparer leur lâcheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux, n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un séjour moins effroyable, les peuples vaillants & belliqueux, placés en deçà du Cercle Polaire, les extermineroient sur leur passage, ou les repousseroient sans combattre, mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la patrie qu'eux seuls peuvent aimer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs desirs équivaut à toutes les richesses que les autres nations possédent, ou qu'elles osent souhaiter.

Tant que le climat restera le même à leur égard, on les verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie : s'ils se réunissoient en société, la faim les feroit périr, parce que l'agriculture qui nourrit les villes, est impraticable dans leurs solitudes couvertes de neiges & de frimats.

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis *la Peste noire*, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite vérole a étendu ses ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme si c'étoit la destinée de tous les peuples sauvages de s'éteindre,

dès que les nations policées viennent se mêler & s'établir parmi eux.

On a déjà dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la côte occidentale du Grœnland, trente-mille Indigenes: en 1746 il n'en restoit plus que dix-neuf mille; & à peine en compte-t-on encore maintenant sept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui se sont moins ressentis de la petite vérole, ont maintenu leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cents personnes, ou de deux cents familles, sur une lisiere de côtes de cinquante lieues de France: car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & se cabaner fort avant dans le continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du Nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en font de grosses provisions, qu'ils amenent au rivage où ils ont envie d'hiverner; car ils changent presque tous les ans de demeure, & sont toujours chez eux: ils voyagent en pêchant, & en chassant, & rien ne leur coute moins que de construire une misérable hutte par tout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne; le gibier & le poisson sont à tous: ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en émane; & cet avantage vaut bien les melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie.

SECTION II.

Des Patagons.

LEs Savants de l'Europe se sont long-temps amusés avec les géants de l'Amérique : ils ont parlé hardiment de la construction de leurs cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds ; & personne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les voyageurs qui ont abordé à leurs côtes, on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible, ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siécles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eût manqué, quand le courage eût suffi. D'ailleurs rien ne décele plus, à mon avis, la stérilité d'un sujet que l'abondance des détails : aussi la prolixité & la diffusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu & comme submergé dans des circonstances infiniment petites, on doit revoir mille pages vuides ou fastidieuses, qui impatientent & désespérent : on est dans le cas d'un Botaniste qui, pour trouver une plante dont il veut connoître les caracteres, est quelquefois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriser dans toute une province avant que d'être satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvéniens ; en écartant les détails intermédiaires, en

depouillant les faits de leurs acceſſoires, elle reſſerre l'auteur dans un cercle ſi étroit, qu'il y eſt comme en captivité; ſa narration en devient aride, & cette aridité eſt un vice eſſentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on ſuppoſe que le lecteur prend aux matieres, qu'on traite ſommairement pour ménager ſon temps: ſi entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la ſuivre.

La patrie des Patagons eſt proprement cette plage qui s'étend depuis la riviere des Sardines juſqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les cartes *la côte déſerte des Patagons*; parce que c'eſt un pays déſolé & preſqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établiſſement, & où ils n'en auront vraiſemblablement jamais. Le ſol y eſt nud, pâle, mêlé de ſable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages foſſiles: toutes ces matieres hétérogénes, confuſément entaſſées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines tapiſſent le ſommet, & des vallées irrégulieres où aucun arbre ne végete: on n'y voit que des buiſſons rampants, quelques touffes d'herbes effilées, & peu de plantes alimentaires: l'eau douce y manque preſqu'entiérement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes ſources; celle qu'on puiſe dans les fondrieres, eſt ſaumâche & imprégnée de ſalpêtre qui s'attache au penchant des Dunes ſous la forme du ver *nas*, & que les pluies délayent & entraînent dans les bas-fonds.

Ce pays, quoique ſitué au centre de la Zone temperée auſtrale, éprouve de longs hivers: la terre y eſt cachée alors ſous des tas de neige, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux: les vents y dominent avec tant de vehémence qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des navigateurs.

C'eſt ſur ce rivage enchanté que les premiers Eſpagnols crurent voir une race d'hommes gigan-

tesque: d'autres voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du détroit de Magellan, où la nature du terrein est, à la vérité, plus féconde, le gibier plus multiplié, & le regne végétal plus riche: une troisieme opinion place les prétendus géants à la côte occidentale du nouveau Monde, depuis l'isle de Chiloë jusqu'au Cap Victoire: une quatrieme opinion les relegue dans la terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les flots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intestins du globe y ont allumés.

Il est très-probable que les Sauvages de ces contrées ne constituent plus une nation originelle ou indigène; mais qu'ils se sont confondus avec d'autres peuplades de La Plata & du Chili, qui pour se soustraire à l'insuportable joug des Espagnols, auront cherché un refuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dix-septieme siécle; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les terres Magellaniques avec toute l'exactitude possibles en 1670, n'y apperçurent encore qu'une seule & même espèce d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans; & je ne sais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de ce que les Patagons n'etoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des terres Polaires Arctiques: c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Grœnlandois. Du reste, il n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps: leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front qu'a l'occiput, qu'ils ont tous aplati; cette difformité vient de la structure grossiere de leurs

berceaux, que la mere, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules; ce qui fait beaucoup souffrir la tête de l'enfant cahoté sur une mauvaise planche.

Ces Sauvages ont la poitrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents bien serrées: en parlant ils glouſſent & râlent du goſier; la voix des femmes eſt plus douce ou moins rauque: elles ont auſſi plus de corporance, le viſage plus plein, & la taille plus petite. Les uns & les autres ſe peignent la face avec de la ſanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaiſe, & s'appliquent ſur tous les membres une couche de graiſſe & de couleur; mais les navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont reconnu un goût décidé pour le rouge, goût d'autant plus ſingulier, qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samoyédes, les Tunguſes, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'eſt ni ſi âpre, ni ſi rigoureux que celui de la terre de Labrador, c'eſt que les Eskimaux ſe tiennent, pendant toute l'année enveloppés depuis les pieds juſqu'à la tête dans des fourrures: les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chauſſons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres faufilées. Quand ils ſont en action, ils ſe mettent tout nuds, ſans qu'ils paroiſſent trembler de froid.

La miſere de leur vie ambulante par des pays ſtériles effraye l'imagination: ils ont très-ſouvent à combattre, comme tous les peuples chaſſeurs, contre la faim & la diſette. Quand le gibier leur manque, ils pêchent, avec des filets de boyaux, des moules, des ourſins, des crabes, des buccins, des huitres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoiſſoient anciennement d'autres animaux domeſtiques que les chiens muets qui exiſtoient dans toute l'étendue de l'Amérique au tems de la déco verte: aujourd'hui ils ſe ſervent auſſi de chevaux que les Chiliens, réfugiés parmi eux, leur ont ſans

sans doute appris à dompter. Ces chevaux sont de race Européane : transplantés au nouveau Monde, & lâchés dans les forêts du côté de Buénos-Ayrès, ils ont éprouvé, comme la plûpart de nos quadrupedes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se faire transporter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Biron, qui paroît avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitieme siécle.

Le caractere moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lâcheté, ils s'irritent, ainsi que les animaux, contre quiconque les offense, & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, suivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun âge : quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à coups de traits: quand leur faim a été dévorante, ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs freres, ni leurs semblables, & voilà pourquoi ils les mangent, selon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le 47e. degré, en tirant sur Buénos-Ayrès : là ils composent des hordes plus nombreuses où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le *Pacha-Choui*, ou le chef d'une de ces troupes, demanda aux officiers Anglais du *Wager*, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Europe des nations entieres de géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui

avoient apparemment fait accroire. (*) Les Anglais confirmerent ce Cacique dans ſon erreur, en lui aſſurant que nos climats favoriſoient beaucoup la propagation des plus monſtrueux géants qu'on eût jamais vus ſous le ſoleil. N'eſt-il pas ſurprenant que les Patagons ſe trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci ſe ſont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, meſure d'Eſpagne, qui n'a pas toujours été la meſure du bon ſens?

Si ces babares avoient une religion, elle ſeroit aſſurément abſurde; mais juſqu'a préſent on n'a remarqué parmi eux aucun veſtige de culte. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne ſont pas des actes religieux, puiſque Mr. l'Abbé de la Caille a aſſiſté à de ſemblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il aſſure être dépourvus de toute idée ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'obſervation des phaſes de la lune, peuvent inſenſiblement s'accoutumer à faire quelques ſignaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la ſaiſon propre à pêcher, ou à chaſſer de certains animaux de paſſage, ſans avoir la moindre envie de faire des oraiſons. Ceux-ci d'ailleurs ſont trop pauvres pour avoir des prêtres: on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les inſtruire. Auſſi n'ont-ils jamais été viſités par ces aventuriers qu'on nomme des Miſſionnaires, & qui préfèrent, comme toute le monde ſait, les perles de la Californie, & l'or du Paraguai, aux ſables Magellaniques, & au ſalut de leurs miſérables habitants. Quelques Auteurs diſent qu'ils craignent ſi fort les ſpectres qu'ils n'oſent marcher ſeuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantomes, ils

(*) *Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers commandans le vaiſſeau le Wager*, pag. 227. in-4°. Lyon 1756.

sont parvenus à en voir par-tout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre composée de substances sulfureuses, salines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir : ils ne sont pas les seuls, d'entre les Américains, où l'on ait observé cette terreur panique : les esprits nocturnes étoient un véritable fléau pour la plûpart des sauvages du nouveau Monde ; parce que l'homme est peureux à proportion qu'il est ignorant & abruti : les Météores, les Eclipses, les Cometes les consternent, & les exhalaisons lumineuses qui paroissent pendant la nuit, sont pour lui de redoutables farfadets.

Après cet exposé, qui suffit pour donner une notion des peuples Magellaniques, examinons, selon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'existence des géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaisseau *la Victoire*, arrivé au détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction & sans caractere, avoit fait la course sur ce navire, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus Titans de ces contrées : il dit que son Général les nomma *Patagons*, parce qu'ayant chaussé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalement au *Port S. Julien* qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhaussés de huit pieds. Une conspiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet instant, de se saisir de quelques Patagons, comme il en avoit envie ; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga, (*) auteur du trou-

(*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoit embarqué sur le vaisseau de Magellan pour avoir part au butin qu'on alloit faire dans les Isles Philip-

ble, après avoir fait decapiter l'Aumonier du vaiſſeau, & écarteler Gaſpard Queſado, il calma l'équipage mutiné & ordonna à ſes ſoldats d'aller prendre quelques géants du pays : on en amena deux enchaînés à bord, dont le premier mourut au bout de quelques jours, parce qu'il s'obſtina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le ſecond vécut juſqu'à ſon arrivée à la mer du Sud, où le ſcorbut le tua. Les Eſpagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriſer ce malheureux, n'oublierent pas de le baptiſer par un zèle de religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque, & maſſacré leur confeſſeur.

Tel eſt à peu près en ſubſtance le rapport de Pigafetta, car ce qu'il ajoute des démons qui aſſiſtent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame, ce qu'il dit de leur prodigieux goſier, où ils s'enfoncent une fléche de la longueur d'une demi-coudée, & d'où ils vomiſſent une bile verte, mêlée de ſang, eſt trop puérilement imaginé pour que l'on ſoumette de pareils détails à l'examen d'un lecteur raiſonnable. Pourquoi le vaiſſeau *la Victoire* n'aporta-t-il en Eſpagne aucune dépouille de ces deux ſauvages monſtrueux expirés à ſon bord ? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un ſquelette ? Il ne faut pas croire qu'il en fut empêché par la ſuperſtition des matelots Eſpagnols, qui refuſent, dit-on, de manœuvrer ſur les bâtiments où il y a des cadavres humains, puiſque l'on ſait que le corps de Chriſtophe Colomb fut après ſa mort embarqué à Cadix, &

---

pines. Arrivé au port St. Julien, il fit ſoulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriſer un de ſes parents, qu'il vouloit faire Chef d'Eſcadre, comme il avoit fait des Prêtres dans ſon Diocèſe ; il fut très-juſtement châtié.

conduit à S. Domingue ſur un navire ſervi par des mariniers Eſpagnols.

Si l'on lit en entier la relation de ce Pigafetta dont il eſt ici queſtion, on ſe convaincra que l'on ne ſauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain ; & que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres.

Quiros, qui navigea aux terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux frais de Carjaval, Evêque de Plaiſance, n'y vit point de géants ; mais en revanche il eſſuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caiſſes de ſon navire, les premiers rats qu'on eût vus au Pérou, où ces animaux, qui ſemblent ſuivre l'homme, firent dans la ſuite d'incroyables ravages ; & ce fut l'unique fruit que Carjaval retira de ſa couteuſe entrepriſe.

Depuis l'an 1525 juſqu'en 1540, les Eſpagnols firent ſous la conduite de Garcie de Loaiſe, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux côtes des Patagons, & n'y trouverent point cette race coloſſale décrite par Pigafetta. Un vaiſſeau de Camargo, contraint d'hiverner dans le détroit de Magellan, au rapport de Las-Zorras, laiſſa à l'équipage aſſez de loiſir pour ſe procurer des connoiſſances & des éclairciſſements ſur l'intérieur du pays ; mais il ne put, malgré ſes recherches, découvrir le moindre veſtige d'un peuple extraordinaire.

Le routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en anglais, (*) nous apprend que

(*) *The famous voyage of Sir Francis Drake into the Southſea, and there hence about whole globe of the earth.*

Ce navigateur étant deſcendu dans l'Iſle des Crabes en Amérique, il y fut à l'inſtant environné par ces animaux ; quoiqu'il fût armé, quoiqu'il fît une longue réſiſtance, il dût ſuccomber. Ces monſtrueux cruſtacés, les plus grands qu'on connoiſſe dans le monde, lui couperent les jambes, les bras & la tête avec leurs ſerres, & rongerent ſon cadavre juſqu'aux os.

cet intrépide marin, qui le premier de ſa nation fit le tour du globe, & qui finit enfin par etre mangé tout vivant par les crabes, arriva aux terres Magellaniques en 1577, & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de l'eſcadre de Drake, a publié un journal particulier de cette courſe, où il s'exprime en ces termes. « Le 22 de Juin 1578 nous eûmes, dit-il, » un démêlé fort vif avec les Patagons, qui tuerent » un de nos matelots, & un de nos officiers nom- » mé M. Gunner. Ces Sauvages ne ſont pas de ſi » grande taille que les Eſpagnols le diſent; il y » a des Anglais plus grands que le plus haut d'en- » tr'eux : les Eſpagnols ont ſans doute abuſé des » termes dans leurs relations, n'imaginant pas » que nous viendrions ſi-tôt ici pour les convain- » cre de menſonge. »

Ce ne fut pas là le ſeul fruit que cet officier retira de ſon voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre fort commun dans l'intérieur du détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le *Cannellier de Winter*, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'eſt une excellente épice, qui ſans avoir le feu de la canelle de Ceylan, en poſſede toutes les autres qualités. (*)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs dont aucun n'avoit retrouvé les géants de Pigafetta, cette fable ne ſe ſeroit évanouie d'elle-même? Mais, tout au contraire, un corſaire Eſpagnol nommé Sarmiento, qui croiſa en 1579 à la pointe méridionale de l'Amérique, y rencontra, au rapport de ſon hiſtorien Argen-

(*) Quelques Botaniſtes définiſſent ce cannellier, *Pee reclymenum arboreſcens, erectum, foliis laurienis, cortice ccri, aromatico.* On tire de cet arbre l'*écorce ſans pareille* & la *gomme alouchi*, mais on en fait peu l'uſage.

ſola, des ſauvages hauts de douze pieds. Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis porté la taille des Patagons à une meſure ſi folle & ſi exceſſive : auſſi convient-on généralement qu'Argenſola étoit un écrivain romaneſque, & l'héroïque Sarmiento un viſionnaire qui crut voir, dans les dunes & les ſables de la terre Del-Fuego, des châteaux, des palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établiſſement de Philippeville.

Il perſuada au Roi d'Eſpagne de bâtir entre les rochers du détroit Magellanique, une ville & une citadelle, ſous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaiſſeaux ennemis le paſſage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une abſurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir été l'homme de ſon temps le plus ignorant en Géographie, puiſqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la mer pacifique par deux chemins différents, ſans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaiſſeau ne paſſe plus de nos jours. Cependant Philippe II ne dépenſa pas moins de quatre millions de piaſtres pour fonder cette ville, dont le deſtin fut déplorable : elle ne ſubſiſta que trois ans, & éprouva dans ce court eſpace tous les déſaſtres qui peuvent ſe réunir en un ſiécle. La flotte deſtinée à ſa fondation partit d'Eſpagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Anglois en enleverent cinq cents : le reſte découragé arriva à ſa deſtination ſans vivres, & eut à peine aſſez de forces pour jetter les fondements de cette malheureuſe bourgade : les graines d'Europe qu'on ſema dans une ſaiſon contraire, dans une terre ſauvage, ne germerent point : la famine augmenta : les Eſpagnols ſans reſſource voulurent ſe diſperſer dans le pays pour y vivre de chaſſe ; mais les Patagons, qu'ils avoient indignement traités à leur arrivée, ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger ; ils défirent les colons fa-

méliques en détail, & mangerent les moins malades & les moins maigres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, fut fait prisonnier par le célebre Raleig, qui avoit fait de son coté la recherche de l'*El-Dorado*, & qu'on décapita ensuite à Londres, pour avoir le premier appris aux Anglais à fumer du tabac; au moins les juges alléguerent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme qu'ils avoient le malheur de haïr : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux terres des Patagons, en a donné une relation très-bien écrite : il y dit que l'on ne vit rien, dans ce pays de désolation, qui ressemblât le moins du monde à un géant; mais il assure que les Sauvages de cette côte lui avoient paru féroces, brutaux; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une seconde fois au détroit de Magellan : cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane, secretaire du Contre-amiral, qui ne parle point de géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré, au *Port désiré*, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes; il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de long; il observa un autre Patagon, pris au *Port St. Julien*, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des pygmées sans proportion à côté d'une nation colossale, abandonna le service de la Grande-Bretagne, & entra dans

celui du Portugal, où il craignit trop les *Auto-da-fé* pour ne pas favoriser l'opinion adoptée sur l'existence des géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transfuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Un gentilhomme Anglais du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit en 1590, à ses propres frais, l'équipement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrémité australe de l'Amérique. Un seul de ses bâtiments territ aux côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un pirate Espagnol, s'attrouperent sur le rivage, & assommerent sept de ses gens qui vouloient débarquer. Le reste de l'équipage, effrayé par les inclinations féroces des habitants de cette plage, & par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une relation confuse & traînante de ses aventures & de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au *Port St. Julien*, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs voyageurs les ont qualifiés de géants; façon de parler extrêmement vague, puisqu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pied de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire sur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un système fort singulier : il soutenoit qu'une colonie Anglaise avoit, au douzieme siécle, peuplé tout le continent de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'*Owen-guineth*,

Prince de North-Galles, dont les enfants s'embarquerent un jour, sans qu'on ait jamais pû avoir de leurs nouvelles: donc, conclut Hawkins, ces enfants allerent en Amérique. Quelques savants de la Grande-Bretagne n'ont pas manqué d'accueillir cette fable, & de l'appuyer dans des *Dissertations Philologiques*, où ils démontrent que la langue Cimraëque du pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des langages Américains.

Les marins Hollandais, Simon de Cordes & Sebladt de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui se trouva sur l'escadre je ne sais comment, en publia un journal très-mal raisonné; il raconte que le Vice-Amiral fit à la *Baye-Verte* rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut: on en tua sur le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnerent le rivage, où ils arracherent de gros arbres pour en faire un retranchement derriere lequel ils se cacherent, & où l'Auteur auroit dû se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vêcu quelques années à Amsterdam: la mere à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le recit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sébald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyerent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nort, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon pilote, mais mauvais Logicien: il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au *Port Désiré* des Patagons de grande stature, qui tuerent trois matelots débarqués: les

Hollandais, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'isle Nassau ; & pour trois de leurs matelots ils tuerent vingt-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de giganteſque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces sauvages avoient voulu se réfugier, on y découvrit six enfants, deux filles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces enfants, dit le relateur, ayant appris la langue Hollandaise en trois jours, se mit à faire des contes à l'equipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une engeance de géants nommés *Tiremenen*, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus réel que ce pays de *Coin* & ces géants *Tiremenen* ; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandais, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des faits qui contredisent la nature autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les terres Magellaniques en 1614 : Corneille de Maye, qui a rédigé le routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la terre Del-Fuego un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'Isle *Pinguin*, on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un géant ; mais les Hollandais ne furent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un European, emmaillotté dans des peaux de Pinguins : l'étonnement augmenta,

lorſqu'on ſortit le ſecond ſquelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuſer Corneille de Maye d'avoir eu une illuſion optique, en regardant les colines de la terre Del-Fuego : il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes.

Les Argonautes, le Maire & Schouten, dont les noms ne ſont pas ſi ſonores que ceux de Hylas & de Jaſon, découvrirent, en 1615, un nouveau paſſage pour entrer dans la mer du Sud, & doublerent l'affreux Cap Hoorn au 56e. degré de latitude méridionale. Le commis de leur vaiſſeau, qui publia le journal de cette courſe mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un ſeul géant ſur les côtes Magellaniques, mais qu'en creuſant vis-à-vis *l'Iſle du Roi* on déterra quelques oſſements qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut.

Après la publication de ce journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occaſion de ſe brouiller, & s'accuſerent mutuellement d'avoir fait inſérer, dans la relation de leur commis Aris, des faits abſolument controuvés : ils ne dirent rien de ces prétendus oſſemens exhumés par le travers de *l'Iſle du Roi*, c'eſt qu'ils eurent des menſonges ſi importants à ſe reprocher, qu'ils oublierent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il eſt plus facile de voyager au bout du monde que de dire la vérité : & avec les meilleures intentions il eſt difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la cour d'Eſpagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, fit inutilement la recherche d'un peuple prodigieux ſur les plages Magellaniques ; mais le pilote de ſon ſecond navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des

Sauvages d'une taille immenſe, ſans nommer la côte ou il les avoit rencontrés ; omiſſion qui peut donner une idee de la négligence avec laquelle on a compoſé le journal de cette flotille Eſpagnole.

L'Amiral Hollandais Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Roterdam avec une eſcadre d'onze vaiſſeaux deſtinee à faire la conquête du Pérou, donna ordre au Capitaine Decker de compoſer l'hiſtoire de cette expedition, dont cet officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence : on trouve dans ſon ouvrage de très-grands details ſur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui ſont, dit-il, d'une complexion aſſez vigoureuſe, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les côtes des Patagons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough : ces Anglais ont examiné ce pays plutôt en philoſophes & en naturaliſtes qu'en navigateurs curieux, & ont poſſédé à la fois l'art difficile de faire des obſervations intéreſſantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient obſervés. Partis par ordre de la cour de Londres en 1670, ils employerent beaucoup de ſoin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau continent, où ils entrerent en liaiſon avec les Indigenes, qu'ils nous repréſentent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce chapitre.

Les Français qui ont de tout temps laiſſé faire aux autres nations les frais des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-ſeptieme ſiecle pour naviguer aux Terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entrerent ſucceſſivement au détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux hiſtoriens de leurs eſcadres s'accordent ſur la poſture des Patagons.

» Ce ſont, diſent-ils, des Sauvages de taille or-
» dinaire, qui ſe peignent le viſage de rouge &
» ſe barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il

» faſſe, ils ſont toujours nuds à l'exception des
» epaules, qu'ils couvient de manteaux four-
» rés: ils vivent ſans religion, ſans aucun ſouci,
» ſans demeure aſſurée, leurs caſes conſiſtent ſeu-
» lement en un demi-cercle de branchages, qu'ils
» plantent & entrelacent pour ſe mettre a l'abri du
» vent. Ce ſont la ces Patagons que quelques au-
» teurs nous diſent avoir dix pieds de haut, &
» dont ils font tant d'exagérations, juſqu'à leur
» faire avaler des ſeaux de vin. Ils nous parurent
» fort ſobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit
» pas ſix pieds. »

Pour donner le moins d'étendue poſſible à cet article, on a ſupprimé le rapport des voyageurs qui ont cotoyé le rivage des Patagons ſans y relâcher. Tel eſt, par exemple, le Capitaine Roggers, qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'Iſle de Juan Fernandez un ſolitaire dont les avantures méritent ſans doute que l'on en diſe un mot. C'étoit un Ecoſſois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo dans la province de Fife, qui avoit vécu ſeul, pendant quatre ans quatre mois, dans l'iſle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Straling l'avoit délaiſſé avec ſes habits, ſon lit, un fuſil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matieres de religion, ſes inſtruments & ſes livres de marine. Durant les huit premiers mois la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il medita de ſe détruire: il eut beaucoup de peine à ſoutenir ſon ame abattue contre l'horreur d'une ſi pitoyable ſolitude. Quand ſa proviſion de poudre fut conſommée, il s'exerça à la courſe pour prendre des chevres, & s'etoit rendu ſi agile qu'il couroit par les rochers avec une viteſſe incroyable.

La ſolicitude & le ſoin de ſa ſubſiſtance avoient tellement occupé ſon eſprit, que toutes ſes idées morales s'étoient effacées: auſſi ſauvage que les

animaux & peut-être davantage, il avoit preſqu'entierement oublié le ſecret d'articuler des ſons intelligibles : & ſon libérateur Roggers obſerva avec étonnement qu'il ne prononçoit plus que les dernieres ſyllabes des mots : d'où l'on peut inferer que s'il n'eût eu des livres, ou ſi ſon exil eût duré encore deux ou trois ans, il ſeroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'eſt donc rien par lui-même ; il doit ce qu'il eſt à la ſociété : le plus grand Métaphyſicien, le plus grand philoſophe, abandonné pendant dix ans dans l'iſle de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécile, & ne connoîtroit rien dans la nature entiere. On peut aſſurer qu'il eſſuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans ſon déſert auſſi long-temps qu'il conſerva la faculté de faire des réflexions ; mais lorſque diſtrait par les beſoins phyſiques : il ceſſa de réfléchir ſur ſon état, le poids de l'exiſtence l'accabla beaucoup moins. L'hiſtoire réelle de ce ſolitaire a fourni le ſujet du Roman de Robinſon Cruſoé, compoſé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un fond ſi riche une production plus achevée.

Mr. Frézier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, ſur un vaiſſeau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après ſon retour en France il publia la relation de ce voyage. Il eſt le premier qui ait changé & tranſporté la patrie des Patagons, pour des raiſons que j'ignore, de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les terres entre l'iſle de Chiloé & l'embouchure du détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de géants ; mais un Gouverneur Eſpagnol & deux matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit ſouvent eu affaire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il eſt ſurprenant que Mr. Frézier ſe ſoit laiſſé perſuader par de

reis témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit dû savoir que s'il y avoit des peuples monstrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aisé que d'envoyer en Europe des squelettes de géants d'un pays qui en seroit rempli, & où des navigateurs debarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme résolution d'égorger pour l'avancement de la Physique le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusil ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupede, avec lesquels on a tant de fois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du géant Teutobochus, furent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. Mr. Hans-Sloane dit qu'un charlatan lui fit voir un jour les os de la main d'un géant: il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la défiance à quiconque n'a jamais fait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*)

En

(*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse; quand on examina cette piéce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un sculpteur avoit tant soit peu défiguré, afin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient fouillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en de-

En 1741, le fameux chef d'Escadre Georges Anson relâcha aux côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce pays étoit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre, en voulant débouquer du détroit de le Maire, fut assaillie d'une tempête horrible qui démâta le vaisseau *le Wager*, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une isle de la côte occidentale des Patagons : les Anglais, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillerent entr'eux; & cette division de sentiments, plus funeste que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre, sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Brésil, & abandonna huit de ses compagnons sur un rivage inculte, où ces malheureux furent pris par les Patagons qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conséquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct, & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des géants; & cette décision me

---

mandoit deux mille sequins ; mais l'Empereur assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya ces os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du géant Og.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement bien le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le titre de relique, envoyoient tous les ans de ces grands os ; tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un ou l'autre de ces pays ; mais Mr. de Peyresch, fatigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres Savants, à en examiner la structure, & il parvint enfin à démontrer que ces os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Négres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

paroît être d'une plus grande autorité que les témoignages réunis de tous les voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux terres Magellaniques.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite le journal du Commodor Byron, qui, pour ſe prêter aux vues du Miniſtere Anglais, a bien voulu ſe déclarer Auteur d'une Relation que le moindre matelot de ſon eſcadre n'auroit oſé publier. Byron dit que ſon Vaiſſeau *le Dauphin* relâcha en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego: il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés ſur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Auſſi-tôt que ces géants, montés ſur des chevaux-nains, eurent apperçu le Commodor & ſon eſcorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le careſſerent beaucoup, en lui donnant des baiſers âcres: les femmes lui firent de leur côté eſſuyer des politeſſes encore plus expreſſives: *elles badinerent ſi ſérieuſement avec moi*, dit-il, *que j'eus beaucoup de peine à m'en débarraſſer.* (*) Elles firent auſſi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main ſur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement ſouffrir qu'il reſſentit pendant huit jours, des douleurs aigües dans cette partie bleſſée par le poids de la main robuſte des Sauvageſſes.

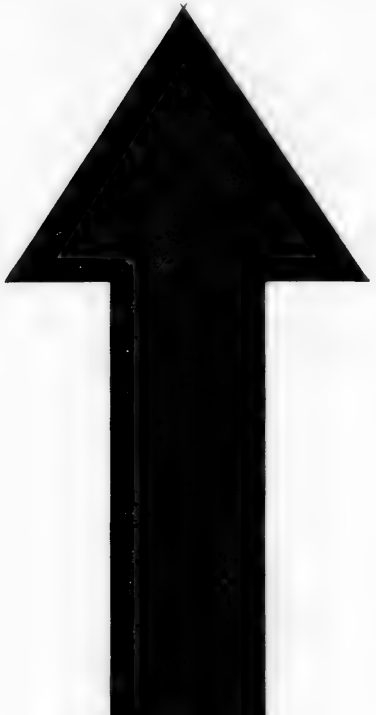
Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, ſi connu par ſa petite taille & ſon journal Britannique, ſe hâta extrêmement d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers. Voici comme il s'exprime dans la lettre écrite à M. de la Lande.

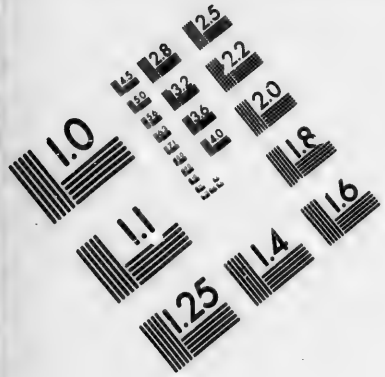
(*) Cet extrait eſt tiré du *voyage autour du monde, dans le vaiſſeau du Roi le Dauphin, commandé par Mr. Byron, Chef d'Eſcadre, traduit de l'Anglais.*

Il faut obſerver que Mr. Byron n'a pas marqué la latitude du lieu où il dit avoir vu des géants.

» L'existence des géants est donc confirmée : » on en a vu & *manié* plusieurs centaines. Le ter- » roir de l'Amérique peut donc produire des colos- » ses, & la puissance génératrice n'y est point dans » l'enfance.

Ce trait est, sans doute, dirigé contre Mr. de Buffon, le seul Naturaliste qui ait jamais soutenu que la matiere ne s'est organisée que depuis peu au nouveau monde, & que l'organisation n'y est point encore achevée de nos jours : mais comme Mr. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothèse qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne, la réflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleurs, en supposant pour un instant que l'Amérique possédât réellement une espèce d'hommes giganteſques, s'ensuivroit-il que la Nature n'y est plus dans l'adolescence? Si la vieille nature ne produit dans l'ancien continent, que des hommes ordinaires, ne devroit-on pas en conclure que les géants du nouveau monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumieres que d'approfondir des systêmes si révoltants. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins débile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse au rapport même de ceux qui en attestent la réalité? Au lieu de recourir à la puissance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bienigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomenes inconteſtablement faux.





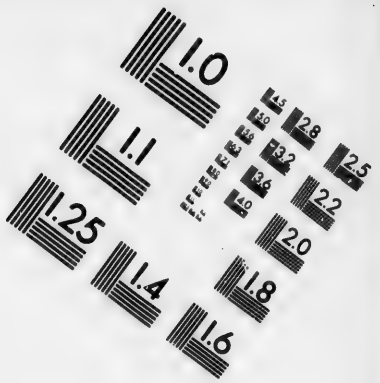
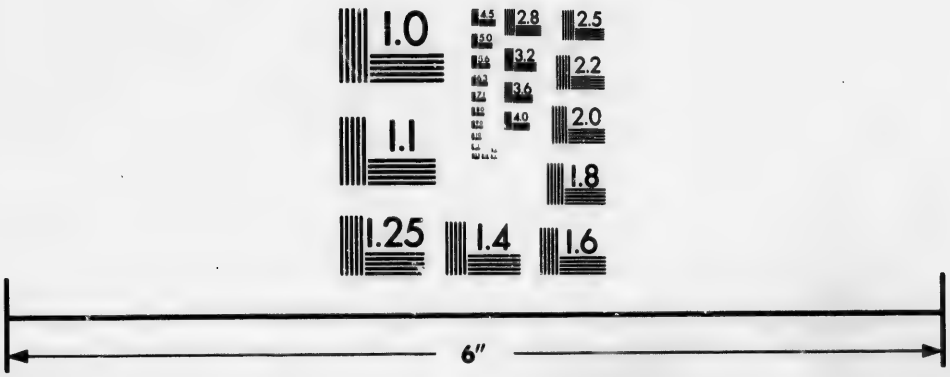
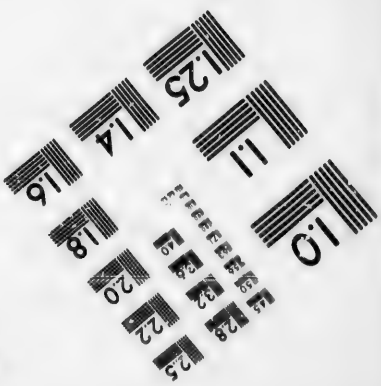


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

Depuis le voyage du Commodor Biron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'*Aigle*, fit voile des isles Malouïnes en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq pieds & demi: ce n'étoient donc point des géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pieces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude sur le champ du combat. *On plaça*, ajoute Mr. Guiot, *leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginassent pas qu'on les avoit mangés.*

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sang froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des Antropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flute du Roi l'*Etoile*, parut le 31 Mai 1766 dans le détroit Magellanique, où heureusement il ne fit massacrer personne; s'étant acheminé à la Baye Boucaut qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitans du pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut (*).

N'est-il pas surprenant que deux observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? cependant six pouces de plus ou de moins font dans cette dimension un objet de la derniere importance: un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse: un homme de quatre pieds & demi est déjà remarquable par sa

(*) Cette relation est tirée du *Journal des Savans* 1767, *tom. XXV. p.* 33.

petiteſſe; ſix pouces de moins en feroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peut-on conclure ſinon que les Patagons ne ſont pas des géants? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes que d'autres.

L'Abbé de la Caille dit avoir meſuré, au Cap de bonne Eſpérance, un Hottentot haut de ſix pieds, ſept pouces, dix lignes: on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Caffres conſtituent auſſi une famille coloſſale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres voyageurs qui ont viſité les Terres Magellaniques, n'étoient que des ſimples marins, ou de ſimples avanturiers, à qui on ne peut, en aucun ſens, accorder le titre de philoſophe ou de Naturaliſte: de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'entr'eux qui, en atteſtant l'exiſtence des géants, ont rempli leurs relations de pluſieurs fauſſetés avérées relativement à des objets qui nous ſont aujourd'hui parfaitement connus? Les ſeuls Phyſiciens qui ayent cotoyé la pointe méridionale de l'Amérique ont été le Pere Feuillé, Handyſide, & l'Eſpagnol Ulloa, qui ne diſent pas un mot de la poſture monſtrueuſe des Patagons.

Il eſt bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens peuples de la terre, une tradition ſuivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables géants, qu'un Dieu foudroya, à cauſe de leur penchant à aimer des garçons qui étoient probablement auſſi des géants; puiſque le judicieux Garcilaſſo obſerve que ces hommes énormes ayant écraſé, par leur maſſe, les femmes du Pérou en voulant s'en ſervir, ſe déterminerent entr'eux à la Sodomie comme moins périlleuſe; (*) mais

(*) *Hiſtoire du Pérou, liv. IX, chap. 8, traduction de Baudouin.*

Garcilasso & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'absurde par l'absurde, selon la méthode de leur siécle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, si célébre par ses violences & ses crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme *la Terre des brulés*, & en Espagnol *del Pueblo quemado*: les laves, les pierres ponces, le soufre, & les veines de bitume qu'on y rencontre, déposent que ce lieu a été le foyer d'un ancien volcan, éteint ou épuisé. En 1543, Jean de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio y fit fossoyer, & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des crânes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts & larges de trois. M. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les isles de Ste. Hélene & de Puna; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Wasser dit que de son temps de Duc d'Alburquerque, Gouverneur de Mexico, fit assembler les médecins & les professeurs de la colonie Espagnole, afin de les consulter sur ces dépouilles: ils tomberent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu convoquer des Naturalistes plus habiles que ne l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que le Pere Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa *Gigantologie*. (*) Cela n'empê-

(*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'ossements prodigieux, déterrés dans l'Amérique, & pour prouver qu'ils ont appartenu à des géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la

che pas que tous les Savants ne regardent ces ossements comme les restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupedes, que quelques-uns ont soutenu être des Mammouts qui, au calcul de M. de Buffon, ont excédé six fois en grandeur le plus grand des éléphants; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

M. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être fabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, sinon dans l'imagination de Muller, & de quelques Physiciens, entraînés comme lui, au malheur des sciences, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupedes qui fourniſſent les plus grands os, sont l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chameaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni giraffes: quelle est donc l'origine des grands os fossiles qu'on y déterre? N'est-on pas forcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupedes de la premiere grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphere par Christophe Colomb, en 1492?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les espèces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même-temps les points les plus intéressants de la physique du globe, & de l'histoire des êtres.

---

description d'un os fossile de la premiere grandeur, tellement configuré, qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'*ischium* détaché de l'*ilium* & du *pubis*; mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son *Histoire naturelle d'Espagne*, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs & de suffisance.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pour des véritables débris d'éléphants, que l'Ambaſſadeur Isbrand-Ydes, [*] & ſon copiſte Gmelin ſuppoſent s'être ſauvés dans ce pays, pour ſe ſouſtraire à un déluge ſurvenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raiſonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un aſile contre l'inondation, ſe ſeroient enfuis dans une region fort baſſe, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauteurs de l'Afrique & l'immenſe elévation de la Tartarie orientale, où un deluge ne peut pas ſi facilement atteindre. Quoique cette objection ne ſoit que ſpécieuſe, & qu'elle ne porte pas la derniere atteinte au ſiſtême qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté ce ſiſtême pour ſe procurer le plaiſir d'en bâtir un autre? dont on ſera peut-être auſſi mécontent. Il y a des Auteurs qui pretendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, traîné des éléphants armés vers le Geniska, où ces maſſes animées ont péri par les fléches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop oppoſé à leur naturel. D'un autre côté M. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'hiſtoire naturelle, en recourant à l'hiſtoire politique des ſucceſſeurs de Gengiskan: on trouve dans Abulgazi, que quelques princes Tartares de la race de Gengis, impliqués dans des guerres inteſtines, ſe virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie ſupérieure, & le Tangut, pour ſe retirer en Sibérie, où ils fonderent un Empire dont les ruines ſont aujourd'hui cachées dans des ſolitudes,

(*) *Voyage de la Chine, pag.* 31. Feu Mr. Gmelin n'a fait d'autre changement au ſyſtême d'Isbrand, ſinon qu'il ſuppoſe que les Eléphants ont été pouſſés en Sibérie par une inondation particuliere ſurvenue entre les Tropiques: Isbrand au contraire admet un déluge général dans tout notre Hémiſphere.

des, ſous des monceaux de ſable. N'eſt-il pas naturel de ſuppoſer, ajoute Mr. Surgy, (*) que ces Princes fugitifs ont fait mener avec eux des éléphants que Gengiskan avoit enlevés dans l'Aſie méridionale, lorſqu'il la dévaſta, ſelon l'horrible manie des conquérants?

Je ne ſais ſi l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes enſemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire foſſile ſi incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils ſe ſont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reſte toujours à ſavoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique ſeptentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs ſquelettes de la plus parfaite conſervation. Comme il eſt démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Iſthme, par aucun point de terre, à l'ancien continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténebres s'épaiſſiſſent.

Quand même le détroit de mer qui ſépare actuellement le nouveau monde d'avec l'ancien, au ſoixante-ſeptieme degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un détroit; quand il y auroit eu une terre de communication dans le même endroit où eſt de nos jours l'Océan; il eſt certain que ni les éléphants, ni la plûpart des quadrupedes indigenes de la Zone torride, n'auroient jamais pu ſe ſervir de ce paſſage pour traverſer d'un Hémiſphere à l'autre; puiſque le défaut abſolu de ſubſiſtance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur inſtinct auroit pu les pouſſer à voyager au

(*) *Abrégé d'Hiſtoire Naturelle, &c. Tome III. p.* 85. *Paris* 1764.

travers des glaçons, à douze ou treize cents lieues de leur terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles diſtances de ſon ſéjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curioſité.

Quelques Phyſiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris d'animaux aux viciſſitudes qu'ils ſuppoſent que notre malheureuſe planete a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique: j'avoue que cette ſuppoſition, que l'on a tant de fois fait ſervir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de pluſieurs phénomenes; mais il me paroît, d'un autre côté, que les ſupputations aſtronomiques les plus récentes, & les plus exactes s'oppoſent à cette circonvolution générale & à ce tranſport ſucceſſif d'un même point terreſtre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en ſe redreſſant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, ſelon Mr. Euler, (*) ni même excéder l'eſpace de deux degrés & demi, ſelon d'autres Aſtronomes qui ont ſoumis l'hypotheſe de Mr. Euler à de nouveaux calculs. Un troiſieme ſentiment ſoutient que l'obliquité de ce cercle eſt abſolument fixe & invariable, & que ſi les obſervations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes, c'eſt que les Aſtronomes de l'Antiquité n'ont pas fait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris ſouvent la pénombre pour l'ombre vraie, ce qui a dû allonger la projection du Gnomon.

Je ne diſſimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands oſſements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis ſitués dans la Zone torride, à quelque diſtance qu'ils en

(*) *Dans ſon Mémoire ſur la variation des étoiles fixes, préſenté à l'Académie de Paris.*

ſoient éloignés de nos jours. Quelle énorme ſuite de ſiécles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada ſe trouvoit entre les Tropiques? Il ſe ſeroit écoulé depuis cette époque plus de ſix cents trente mille ans: la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais je ne ſais s'il eſt probable que des ſquelettes d'animaux, expoſés preſque à fleur de terre, pourroient ſe conſerver pendant un tel laps de temps, qui ſuffiroit pour décompoſer & dégrader des montagnes: les os ramaſſés près de l'Ohio dans le Nord de l'Amérique, loin de ſe reſſentir d'une telle vétuſté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fuſſent par leur ſituation expoſés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'eſt pas vraiſemblable que les ſauvages les avoient apportés dans cet endroit après les avoir déterrés dans un autre. (*).

Quoiqu'il en ſoit, il faut toujours revenir au point d'où on eſt parti: il faut convenir, dis-je, que l'Amérique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions phyſiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupede indigene qui exiſte aujourd'hui au nouveau monde entre les

---

[*] La majeure partie de ces os foſſiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été dépoſée dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la *Relation de la Louiſiane par Mr. le Page du Pratz*, & dans le Tome XI *de l'Hiſtoire des animaux par MM. de Buffon & d'Aubenton in-4°. 1754. au Louvre.*

Mr. l'Abbé de Brancas, dans un Mémoire particulier ſur les os foſſiles, répéte à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé, & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique: il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler; il ne connoiſſoit donc pas le ſujet ſur lequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'inſtruire: il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

piques, est le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites profondeurs, des ossemens qui ont constitué des animaux six à sept fois plus massifs & plus volumineux que le Tapir; & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'ensuit de cette observation que le nouveau continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violentes, beaucoup plus terribles que l'ancien monde, où tous les animaux de la premiere grandeur ont trouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'au temps présent: dans l'Amérique au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les secousses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est inconteſtable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, malgré l'élévation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le regne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce pays avant que d'avoir été bouleversé par les éléments: s'il a toujours été, comme il l'est de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-fonds & les vallées n'ayent été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toises, (*) est par sa hauteur

(*) Ulloa, dans ses *Observations astronomiques & physiques*, *pag.* 114, donne au Chimboraço 3380 toises de hauteur; je crois qu'on ne varie sur l'élévation de cette montagne, qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au barométre, cette méthode étant défectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de Mr. Cassini, aucun animal ne sauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-dessus

même inacceſſible & inhabitable. Pour ſe ſauver au temps d'un cataclyſme, les hommes & les animaux doivent ſe retirer, non pas ſur des pointes de rochers nuds & incultes, mais ſur des élévations convexes qui ayent aſſez de ſurface pour fournir à leur nourriture, & aſſez de hauteur pour être au-deſſus du niveau de la plus forte inondation que notre planete eſſuie alors. Or il eſt certain que l'ancien continent poſſede un plus grand nombre de ſemblables endroits que l'Amérique.

Quant aux claſſes génériques auxquelles ſe doivent rapporter les grands quadrupedes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de poſitif; on ſait ſeulement que les oſſements recueillis dans le Canada, & tranſportés en France par M. de Longueil, ont appartenu à des ſquelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même officier a auſſi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres

---

du niveau de la mer; parce qu'il ſuppoſe que l'atmoſphere eſt à ce point une fois plus dilatée qu'à la ſuperficie de la terre; & l'air une fois plus dilaté que l'air ordinaire tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Eſpagnols ont grimpé au Pérou ſur le ſommet d'un mont qui eſt élevé de 2935 toiſes, & la ſubtilité ou la dilatation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils fuſſent à 489 toiſes plus haut que le point indiqué par les expériences de Mr. Caſſini, ſur leſquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les obſervateurs envoyés pour la meſure de la terre ſous l'Equateur, ont long-temps vécu ſur la crête du Mont Pichincha, qui a 2471 $\frac{1}{2}$ toiſes de hauteur au-deſſus du niveau de la mer; ils étoient par conſéquent à 25 $\frac{1}{2}$ toiſes au-deſſus du point indiqué par les mêmes expériences de Mr. Caſſini: ce n'eſt pas tout, ces obſervateurs campés ſur le Pichincha, voyoient ſouvent voler des vautours qui ſe ſoutenoient à deux cents toiſes au-deſſus du ſommet de la montagne; ces animaux vivoient dans un air où le mercure du baromètre ne ſe ſeroit ſoutenu qu'à 14 pouces.

d'Hippopotames qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été aſſez exactement obſervées & décrites pour qu'on puiſſe les rapporter à une eſpèce connue : il eſt d'ailleurs très-poſſible que cette moitié du monde ait poſſédé pluſieurs races animales de la premiere grandeur, très-différentes de celles qui ſubſiſtent maintenant. Le globe a ſouffert aſſez de criſes & de révolutions pour juſtifier cette conjecture : il ne faut pourtant pas l'outrer comme ont fait quelques ſavants d'Italie, qui prétendent qu'il y a eu anciennement des éléphants ſauvages en Toſcane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Aſie : ils citent, pour leurs raiſons pluſieurs découvertes de dents éléphantines, dont les Romains faiſoient trop de cas, diſent-ils, pour les avoir jettées ou enfouies. Quoique MM. Gori & Tozzeti (*) ayent ſaiſi toutes les probabilités poſſibles pour venir au ſecours de cette opinion, s'il eſt permis de parler ainſi, leurs efforts ne l'ont pas affermie : pour que la Toſcane ait pu nourrir des éléphants ſauvages, il faut que ſon climat ait été alors auſſi brûlant que celui de la Zone torride ; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il falloit donc avant tout démontrer la réalité de ce changement, ſans quoi les conſéquences déduites d'un principe conteſté prouvent moins que rien. On ſait que les éléphants apprivoiſés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suede lorſqu'on les habille de peliſſes, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques ; mais il y a une différence totale entre un animal tranſplan-

(*) Voyez *Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Tozzeti.*

té auquel l'homme prête ſon induſtrie & ſes ſervices pour le garantir contre l'âpreté du froid, & lui préparer ſa nourriture, & un autre animal tranſplanté qu'on voudroit abandonner à ſes propres reſſources, à ſon propre deſtin dans nos forêts ; les éléphants ainſi délaiſſés ne ſauroient réſiſter ni en Toſcane ni en Eſpagne, ni en Portugal, ni en Perſe.

L'ivoire foſſile d'Italie paroît douc provenir uniquement des éléphants domptés, & amenés au delà de la mer par les Romains, les Cartaginois, les Epirotes & d'autres peuples, amis ou ennemis qui ont pu ſe rendre dans ce pays avant les temps dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir.

Je me ſuis ſouvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voulu découvrir des géants autour du détroit de Magellan, a eu ſa ſource dans la tradition des Americains ſur l'exiſtence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il eſt étonnant que les annales de toutes les anciennes nations de la terre ſoient enrichies de cette tradition, & que l'origine commune d'un préjugé ſi univerſellement répandu ſoit voilée de ténebres ſi épaiſſes : entre les différentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cette obſcurité, il n'y en a pas de plus ſinguliere que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour à tour la *Géneſe*, les *Métamorphoſes d'Ovide* & la *Bibliotheque orientale* de *d'Herbelot*, aſſure ſérieuſement que notre globe n'eſt qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le couroux du Ciel, qui jugea à propos de les foudroyer : c'eſt à cette premiere race, dit-il, (*) qu'on doit attribuer les grands oſſements foſſiles

[*] Voyez *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique par E..... Tome II. p. 298. Amſterdam 1767.*

parſemés dans les deux continents, & la fable des Titants ſi accréditée dans les Mythologies. Après la deſtruction des Anges, on vit naître l'eſpece humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudroyée à ſon tour.

Si l'on liſoit dans une Relation de l'Indouſtan, qu'un Fakir ravi en extaſe avoit fait ce rêve au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche penſoit que la fable des géants n'étoit que l'hiſtoire allégorique des anciennes révolutions de notre planete, & que tous les peuples avoient perſonnifié les phénomenes occaſionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analyſant les noms de la plûpart des géants qui ont combattu, tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne ſignifient que des dérangements ſurvenus à la terre, à l'atmoſphere, & aux éléments: le nom de l'épouvantable *Briarée* déſigne l'obſcurité ou la lumiere éclipſée, celui d'*Othus* le renverſement du temps & des ſaiſons, celui d'*Arges* l'éclair, celui de *Mimas* les eaux tombantes, celui de *Porphyrion* les fentes & les crevaſſes de la terre: celui de *Typhée* ſignifie un tourbillon de vapeurs enflammées, celui de *Brontes* le tonnerre, celui d'*Encelade* le roulement des torrents, celui d'*Ephialtes* les ſonges effrayants ou les nuages noirs. On ne ſauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un ſens très-clair; mais ce qui n'eſt pas également clair, c'eſt ce prétendu conſentement de tous les peuples du monde à perſonnifier de la même façon, ſous les mêmes emblêmes, des météores & des cataſtrophes phyſiques: que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, ſe ſoient exactement rencontrés dans leurs allégories, & ayent conſpiré à métamorphoſer les phénomenes terreſtres & aériens en géants; cela, dis-je, eſt toujours re-

marquable. En admettant que les Grecs & les Hébreux ayent puiſé cette tradition dans l'Egypte, il n'en eſt pas moins vrai que l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Norvégiens qui ont compoſé l'*Edda* des Iſlandois, ayent eu quelque connoiſſance des livres Egyptiens : l'on ne ſauroit ſuppoſer que les Péruviens, qui n'ont jamais ſu ni lire ni écrire, ayent extrait cette fable des anciens livres Japonois, des Védams Indous, ou des écritures hébraïques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au nouveau monde avant l'an 1492 : d'ailleurs on n'en a jamais fait aucune traduction en aucune langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en aviſe à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces peuples s'accordent à nous repréſenter les prétendus géants comme des êtres malfaiſants & redoutables, qui renverſerent des montagnes, qui déracinerent des iſles, qui émurent l'Océan, qui s'armerent contre le Ciel, & dont le Ciel peut à peine réprimer les attentats ; il faut convenir que l'on ne ſauroit diſtinguer un ſens raiſonnable dans ces peintures qui le ſont ſi peu, qu'en ſuppoſant qu'elles cachent quelque raport allégorique avec les grandes viciſſitudes phyſiques, qui en ſoulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puiſſance du feu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de ſa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combuſtion, & la frayeur a dû faire la même impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui échappés aux inondations & aux volcans ont repeuplé la terre déſolée, & couverte de fange, de laves, & des débris des ſociétés anéanties : le ſouvenir de ce malheur, en paſſant de génération en génération, aura pris inſenſiblement la forme d'une hiſtoire fabuleuſe, & incroyable pour ceux qui n'ayant vu que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront

pu croire aux révolutions dont ils n'avoient pas été témoins.

L'exagérateur Garcilaſſo de la Vega place dans une province du Pérou des ſtatues coloſſales, & des bâtiments d'une fabrique & d'une grandeur déméſurée, qu'il eſt tenté de prendre pour l'ouvrage des anciens géants du pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit ſur la foi de Céca de Léon, & de Diego d'Alcobaſa, deux auteurs ſi obſcurs qu'on connoît à peine le titre de leurs ouvrages, & qu'aucun voyageur moderne n'a pu découvrir ces conſtructions merveilleuſes: je ſuis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais exiſté, ou du moins que ce ne ſont que des tas de pierres monſtrueuſes & figurées, ainſi que celle qu'on nomme en Angleterre *la chauſſée des Géants*, & que tout le monde ſait être une production naturelle du regne minéral; il n'y a gueres de provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire ſupoſe avoir été taillées & tranſportées par des bras giganteſques. MM. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de meſurer la hauteur des portes d'une vieille maſure Péruvienne, preſque la ſeule que l'on connoiſſe, ont trouvé ces ouvertures ſi baſſes & ſi étroites qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y paſſer à ſon aiſe, (*).

Si les géants du Pérou avoient bâti des maiſons à leur uſage, où il leur eût été impoſſible d'entrer, j'avoue volontiers que cela ſeroit plus ad-

(*) Voyez *la Deſcription d'un ancien Edifice du Pérou nommé Cagnar.* Les portes ont trois pieds de large, & à peu près une toiſe de haut; mais les jambages n'étant pas paralleles, & ſe rapprochant par leurs ſommets, cela étrangle l'ouverture à peu près d'un demi pied. Nous aurons encore occaſion de parler de cet édifice dans le ſecond volume, où nous marquerons la différence qui ſe trouve entre la deſcription de Mr. de la Condamine & celle d'Ulloa.

mirable que les géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune ayent groſſiérement façonné des blocs de pierre en figures coloſſales avec des haches de cuivre trempé, cela n'eſt ni fort ſurprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque choſe de neuf ſur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chef-d'œuvres de cet art les ruines de Perſépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire ſur tout les ſculptures ſaillantes; pendant que les Académiciens Français n'ont pas obſervé une ſeule pierre ſculptée dans la maſure dont nous venons de parler, & qui paroît néanmoins avoir été un logis des Incas. M. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où ſuivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majeſtueux que le Comte de Caylus préfère à tout ce que la Grèce & l'Italie ont produit de plus achevé; mais ſi cet illuſtre écrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations menſongeres de Garcilaſſo & de ſes ſemblables, on ſe ſeroit au moins attendu à un jugement plus équitable de ſa part ſur les ruines de la prétendue Perſépolis : les deſſeins & les plans fideles que nous en ont donné Chardin & de Bruin, prouveront à jamais que ce ſont des reſtes d'une conſtruction déſordonnée, irréguliere, élevée par la magnificence barbare des deſpotes Aſiatiques, en qui la corruption du goût eſt le premier fruit du pouvoir abſolu.

Nous n'ajouterons point, à ce traité ſur les Patagons, les raiſons qu'on pourroit tirer de l'uniformité de l'eſpèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille giganteſque dans une petite province de la Magellanique: on s'eſt uniquement borné à conſidérer les faits, & à calculer le degré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 juſqu'à nos jours, d'où il ne réſulte aucune preuve déciſive; puiſque le témoi-

gnage des voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un peuple de géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, ou des ſquelettes, en Europe. Cet argument eſt ſans replique pour les perſonnes raiſonnables; & s'il ne l'eſt pas pour les partiſans aveugles du merveilleux, ce n'eſt pas notre faute: s'ils veulent croire à l'exiſtence des géants du nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Pere Baltus veut croire que c'eſt le Démon qui a rendu les Oracles, il ne tient qu'à lui, diſoit M. de Fontenelle.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A

Abo (Evêque d') refute l'hypothese de la rétraite des eaux de la mer. 86. *n.*

Abrégés, leurs inconvéniens, 237.

Abus, il ne faut pas en tirer des inductions, 106.

Abyssinie, son élévation au-dessus du niveau de la mer, 85.

Académiciens Français, martyrisent deux Lappons, 217.

Acadie, abattis qu'on y a faits, 22.

Accoucheuses de l'Europe: on condamne leur procédé, 125

Acéphales fabuleux, ce qui a donné lieu, 126.

Acosta, son ouvrage *de situ novi orbis*, 85.

Adanson (Mr. d'), ses travaux en Afrique, 154.

Æthiops animal, ce que c'est. 157.

Afrique, conquise par les Arabes, qui y changent de couleur, 155.

Agriculture, a policé l'homme, 83.

Abunzol, accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 64000 hommes dans un temple, 175

Ahouas, arbre, ses propriétés, 63.

Akansans, la plus belle race Américaine, 111.

Alburquerque (le Duc d') fait assembler à Mexico les Médecins Espagnols, 262.

Alexandre VI (Pape) veut faire son bâtard Empereur d'Allemagne, 66. Ses idées romanesques, *ibid.* Ses bassesses, *ibid.*

Alexis, Médecins des sauvages, leurs secrets, 37.

Almagre, son origine & son caractere, 69.

Alphonse V. demande la possession de l'Afrique à Rome, 77.

Améric-Vespuce voit des femmes nues, 51. Ce qu'il dit du gonflement du membre viril, 52. Ce qu'il dit de la prostitution des Américaines, 53.

Américaines, Voy. *Femmes*.

Américains abrutis, 2. Ce qu'ils pensent de l'origi-

ne du mal Vénérien, 15. Sont énervés, 28. Leur taille, leur foibleſſe, *ib.* Pris pour des Orangs-Outangs, 29. N'approchent pas les femmes pendant leur écoulement 49. Les maltraitent, 50. Les premiers Américains amenés en Europe enragent, 61. *n.* Ne tirent point leur origine de la Scythie, 95. Ils ſont moins laids que les Kalmouques, 112. En quoi ils reſſemblent aux Tunguſes, 116. Ce qui empêche leur peau de noircir, 162. Leur teint n'a pas changé depuis l'arrivée des Eſpagnols, 164. Leur tradition ſur l'exiſtence des géants, 261.

Amérique, ne nourrit pas de grands animaux quadrupédes, 8. Ce qu'elle contient en lieues quarrées, 80. Elle a nourri des quadrupédes de la premiere grandeur, qui n'exiſtent plus, 263.

Amour, lien de la ſociété, 95. Manquoit aux Américains, *ibid.* L'amour de la liberté n'eſt pas plus fort dans les Américains que dans les autres hommes, 96.

Anacarde, les Médecins varient ſur ſes propriétés, 124.

Anderſon, Bourguemaître de Hambourg, ſon hiſtoire du Grœnland, remplie de fables, 211.

Anglais, leurs relations ſatyriques induiſent en erreur, 103.

Animaux, défectueux en Amérique, 9. Ceux de l'Aſie & de l'Europe dégénerent en Amérique, hormis les cochons, *ibid.* Animaux qui meurent de faim, 105. Ingratitude de leurs petits, *ibid.* Ceux des régions boréales ſont chargés de graiſſe, 219. Quels animaux fourniſſent les plus grands os, 263.

Anſon (le Lord) découvre les progrès des Jéſuites en Californie, 132. Ne découvre point des géants Patagons, 256. Avanture de huit hommes de ſon équipage, 257.

Antermony (Mr.) ce qu'il dit des Tunguſes, 113.

Antropophages Américains, leur nombre exagéré, 182. Trois eſpeces d'Antropophages en Amérique, 184. Leurs différents goûts, 187.

Antropophagie, ſon origine, 176, 182.

Antiquités anti-diluviennes, on n'en connoît point, 87. Antiquités Péruviennes décrites par les Académiciens Français, 274.

Aplatiſſement du globe, moins conſidérable qu'on ne l'a cru, 205.

Anville (Mr. d') réfuté, 27.

Arabes, diviſés en tribus, 95.

Arbres Américains, n'enfoncent pas leurs racines, 6. Arbres à noyaux ne proſpérent pas en Amérique, 10. Arbres fruitiers de l'Europe, ſont pour la plûpart exotiques, 93. Arbres flot-

tants dans la mer du Nord, d'où ils viennent & leurs différentes especes, 219.
Arras de la Guianne, 163.
Artillerie, inutile en Amérique, 64.
Arum, plante, ſes propriétés, 4.
Aſtruc (Mr.), ſes expériences ſur la nutrition, 193.
Atabaliba pris, 62. Sa réponſe au Moine de la Valle-viridi, 69. Sa rançon, 72.
Atac-apas, Antropophages de la Louiſiane, 183.
Atkins, ſes erreurs ſur les différentes eſpeces d'hommes, 157, 158.
Auguſtin (St.), ſes viſions extraordinaires en Ethiopie, 126. Ses propres paroles citées, *ibid.*
Aurores boréales, non-occaſionnées par des vapeurs terreſtres, 204. Leur lueur ne fait pas d'impreſſion ſur les thermométres, *ibid.* Depuis quand devenues fréquentes, *ibid.*
Auteurs vendus à la Cour de Madrid, impoſteurs, 55. Auteur de l'*origine des arts* [l'Abbé Goujet] réfuté, 84.
Auto-da-Fé, moins excuſables que les repas des Cannibales, 175.
Axe terreſtre, ſes extrémités ne vomiſſent point de feux, 203.

B

Bacon [le Chancelier], ſon opinion ſur l'origine du mal Vénérien, 191. Son ſentiment réfuté, 193.
Baffin, le Navigateur trouve des Eſkimaux, ſous le 73e. degré de latit. N. 207.
Bagues de la Chine, ce que c'eſt, 55. *n.*
Baleines, ſurpaſſent en grandeur toutes les productions de la Nature, 209.
Barbe, manque à tous les Américains, 30. Raiſon de ce défaut. *ibid.*
Barcelone, premiere ville de l'Europe où le mal Vénérien ſe déclare, 196.
Barque des Canaries portée par des vents contraires en Amérique, 163.
Bataille de Breme, 97.
Baumgarten, ſon hiſtoire de l'Amérique eſt puérile, 127.
Baye de Baffin, n'eſt point percée à ſon extrêmité, 216.
Bauchene-Gouin [Mr.] ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques, 253.
Bedas de Ceilan, ſont ſauvages, & ont le teint blanc, 160.
Beering, ſes navigations malheureuſes, 143.
Bellin, ſa carte cylindrique, ce qu'elle dit des Ruſſes échoués, 144. *n.*
Benjamin [le Juif], les obſervations qu'il fit en 1173 dans l'Abyſſinie, 156.
Bentink, ſes relations, 113.
Bercecillo, gros chien, ſes ſervices ſignalés & récompenſés, 64.

Bergeron, ſa collection de voyages citée, 110.
Bible, inconnue en Amérique avant l'an 1492, n'a point été, & ne ſera jamais traduite en Américain, 173.
Biſſadon, riviere en Eſpagne, les habitants de ſes bords ont les oreilles longues, 128.
Bleſſures faites à la tête, entraînent la ſtupidité, 122.
Boerhave [Mr.], en quoi il s'eſt mépris, 205, 206.
Bœufs & buffles n'exiſtoient pas en Amérique, 93.
Bonheur, s'il y en a plus dans la ſociété que dans la vie ſauvage, 106.
Boniſes, n'ont jamais été en Amérique, 25.
Botanique, unique étude du ſauvage, 42.
Bouché [le Sr.], ſa poudre nutritive, copiée ſur celle des ſauvages, 92. *n.*
Bouquet [le Colonel], ſon expédition ſur l'Ohio, 98.
Bouſſole, où elle ceſſe de ſe diriger, 206.
Brancas [Mr. l'Abbé de], ſon mémoire ſur les os foſſiles, 267, *n.*
Braſſavole, ſon indiſcrétion envers le Pape Pie II, 200.
Bréſil, calculs ſur l'or qu'il produit, 71.
Brutus, gros chien, ſes exploits, ſa mort, 65.
Bruyn, [Corneille de] deſſine des Samoyedes, près d'Archangel, 231. Deſſine fidellement les antiquités de Perſépolis, 275.
Buache [Mr. de] marque les limites de la Californie ſans la connoître, 132.
Buellio [le Moine] eſt un des premiers qui apporte le mal Vénérien en Europe, 14. Excommunie Chriſtophe Colomb, *ib.*
Buffon [Mr. de] réfuté, 18. Ce qu'il dit de l'antiquité des Américains, 164. Son hypotheſe ſur l'organiſation de la matiere en Amérique, 259. Ne croit point les Américains originaires de l'Amérique, *ibid.*
Bulle originale qui déclare les Américains hommes, 29. Bulle de Clément XI. déclare la race quarteronne blanche en Amérique, 161. Bulle d'Alexandre VI, par laquelle il donne l'Amérique à l'Eſpagne, 67. Texte original de cette Bulle, *ibid.* Reflexion à ce ſujet, 68. Bulle qui autoriſe le commerce des Nègres, 78.
Byron [le Commodor] publie une relation abſurde ſur les Patagons, 258.

C

Camini arbuſte, ſes propriétés, 39.
Caille (Mr. l'Abbé de la) réfute Kolbe, 100. *n.* Ce qu'il dit de la religion des Hottentots, 242. Meſure un Hottentot au Cap de Bonne-Eſpérance, 261.
Calculs ſur les Nègres tranſplantés en Amérique,

rique, 23. Sur la population en Amérique, 94. Calculs sur le produit des mines du nouveau Monde, 71. Sur les finances de l'Espagne, 74. Sur sa population, *ibid.* Sur la destruction des Américains, 78. Sur la population du Grœnland, & du pays des Eskimaux, 236.

Californie, restée longtemps inconnue, 131. Sa description, *ibid.*

Californiens, peuples, leur portrait & caractere, 140.

Calm (Mr.), ses découvertes Botaniques dans le Nord de l'Amérique, 39. Ce qu'il dit des coquillages du nouveau Monde, 86. De la mer du Nord, *ibid n.*

Canada, quand il a pu se trouver dans la Zone torride par le changement de l'Ecliptique, 266.

Candish, son voyage, écrit par le Chevalier Pretty; il ne trouve pas des géants aux terres Magellaniques, 248. Il y retourne pour la seconde fois, *ibid.*

Cannelier de Winter, sa définition, 246. *n.*

Canots des Grœnlandois, ne coulent jamais à fond, 229.

Cantharides, excitent le Priapisme, 54.

Capitaine Hollandais, s'éleve à un degré du Pole, 204.

Caractere des Sauvages du Nord de l'Amérique différemment dépeint, 102.

Caraïbes, leurs fléches empoisonnées, 63. Mangent 6000 hommes, 183.

Caribane, sauvages singuliers qu'on y rencontre, 127.

Carpi, découvre le mercure, 17.

Carthagene, affligée par des serpents, 5.

Carthaginois, violent la parole qu'ils avoient donnée de ne plus sacrifier des enfants, 187.

Castration, son origine, 188.

Cat, (Mr. le) place des Nègres dans le Nord, 149.

Cataclisme, les Prêtres Egyptiens en reçoivent la tradition des Abyssins, 85.

Causes de la dégénération des Américains, 88. De leurs guerres nationales, 97. Causes qui refroidissent l'air en Amérique, 160.

Cavazzi, auteur ridicule, 190. *n.*

Cartier (Jacques), ses relations mensongeres, 109.

Caylus (Comte de), son sentiment sur les antiquités Péruviennes, 275.

Cécité, maladie particuliere aux nations polaires, 230.

Celastrus, plante décrite, 40.

Célibataires en Espagne, leur nombre, 74. *n.*

Cendres de bois caustiques en Amérique, 4.

Césalpin fait un conte ridicule sur le mal [illegible]mérien, 196, 197.

César Borgia, monstre, 77.

Cétacés, poissons carnassiers, 209. Leur instinct grossier, leurs organes obtus, 210.

Chair humaine, un auteur prétend que son usage n'est pas contraire à la loi naturelle, 178. Si elle engendre la maladie Vénérienne dans ceux qui en mangent, 191.

Chaleur, ses effets sur la constitution de l'homme 149.

Chameaux, ne peuvent propager au nouveau Monde, 10.

Chardin (Mr.), ses plants de Persépolis exacts, 275.

Charles-Quint abandonne le bois de Gayac, pour se servir de la racine de la Chine, 200.

Charleville (Mr. de), mangé par les Américains, 183.

Charlevoix réfuté, 31.

Chasse, entretient la guerre parmi les peuples chasseurs, 99. Elle ne fournit qu'une subsistance précaire, & familiarise l'homme avec le carnage, 101, 102.

Chasseurs (peuples), leurs mœurs, 84.

Chenard de la Giraudais, sa relation sur les Patagons, 260, *ibid.*

Cheveux longs, permanents & non frisés des Américains, 43.

Chidley trouve les Patagons de taille ordinaire, 248. A un démêlé avec eux, *ibid.*

Chiens Européans, perdent leur instinct au nouveau Monde, 9. Sont employés à la conquête de l'Amérique, 65. Reçoivent une paye comme les soldats, *ibid.* Forment la premiere ligne au combat de Caxamalca, *ibid.* Leur animosité contre les Américains dure encore, *ibid.* Chiens attelés à des traîneaux en Sibérie, 119. *n.* Chiens Espagnols préférent la chair des hommes à celle de femmes en Amérique, 190.

Chiliens, se défendent contre les Espagnols, 64.

Chinois, ont les dents autrement arrangées que nous, 180. S'ils se sont servis d'Eléphants dans leurs guerres contre les Tartares, 264. A quoi l'on attribue leur population, 222.

Chinoises, leurs petits pieds feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, 127.

Chiriguani, sa dépopulation, 47.

Chrétiens, leurs excès, 64.

Christophe Colomb, aidé par une fille, 58. Son étonnement en arrivant en Amérique, 146. On embarque son corps pour l'enterrer à St. Domingue, 250.

Cimraëque (la langue) est un dialecte du Celtique, 250.

Climat de l'Amérique, contraire aux animaux & plus encore aux hommes, 2. Plus froid que celui des parties corres-

pondantes de l'ancien continent, 8. Moyen pour juger de sa nature, 10. Le climat du nouveau Monde se corrige, 18.
Climats contraires au christianisme, 139.
Cluvier, son sentiment sur l'origine de l'Antropophagie, réfuté, 176. *n.*
Coca, ses propriétés, 39.
Cochlearia plante, les Grœnlandois ne s'en servent pas contre le scorbut, 230.
Cochons, changent de forme en Amérique, 9.
Colonies en Amérique, leur sort, 76. leur commerce interlope, 77.
Commerce pernicieux entre l'Amérique & la Chine, supprimé par le Roi d'Espagne, 138.
Communauté de biens, excite des guerres civiles, 96.
Comparaison des deux Hémispheres de notre globe, 79.
Compilateurs de voyages, les maux qu'ils ont faits, 237.
Concile de Lima, refuse les Sacrements aux Américains, 29.
Condamine (M. de la), ses expériences, 8. Ce qu'il dit du teint des Américains, 163. Ce qu'il dit des Antropophages du Sud de l'Amérique, 188.
Conquérans de l'Amérique, éprouvent l'horreur de la famine, 2. Ils sont attaqués de différentes maladies, 21.
Conquête de l'Amérique, de quelle façon elle s'exécute, 61. Conquêtes où elles ont été rapides, 63.
Constantin fait une loi singuliere, 175.
Continent (le nouveau) a souffert des vicissitudes plus destructives que l'ancien, 168.
Contre-poison tiré de l'absinthe & du rocou, 3.
Coquillages, on n'en trouve point sur les plus hautes montagnes de l'Amérique & de l'Europe, 18. Les plus beaux se trouvent à la côte de la Californie, 54.
Cordellieres, couvertes de neiges éternelles, 161.
Cordes (Simon de), son voyage aux terres Magellaniques, écrit par Jantsoon, 250.
Corps muqueux, ce que c'est, 150. Sa couleur dans les basanés & les blancs, 151.
Cortez, le nombre de ses troupes, 48 & 62.
Couleur des Américains, 146. Cause de la couleur des Nègres, 152. Elle ne constitue point les especes ni dans le regne animal, ni dans le végétal, 157. Couleur rougeâtre des Américains inhérenrente dans leur liqueur spermatique, ainsi que celle des Nègres, 166.
Cour de Rome, ses excès honteux, 78.
Courage, la vie sauvage ne l'éteint pas, 89.
Crâne, sa flexibilité dans les enfants, 125.
Cranz (David), le premier volume de son his-

toire du Grœnland eſt intéreſſant, le ſecond pitoyable, 212.
Crocodiles, abatardis en Amérique, 6.
Cultivateurs en Amérique, n'ont pu dompter le terrein, 3.

D.

Danois, état de leurs colonies au Grœnland en 1764, 206. Ils n'ont pas les premiers peuplé le Grœnland, 208.
Dapper réfuté, 48.
Decker (le Capitaine) écrit le voyage de Jacques l'Hermite, 263. Dit que les Patagons ne ſont point des géants, *ibid.* Auteur eſtimé, *ib.*
Découverte du nouveau Monde, accompagnée de circonſtances ridicules, 66. Malheurs qui en euſſent réſulté ſi elle s'étoit faite plutôt, 200.
Dégénération, commence par les femelles, 45.
Déluge particulier de l'Amérique, 85. Preuve de cet événement, 86.
Dents, il en manque deux à quelques nations, cauſe de ce défaut, 129. Dents canines, n'excédent point le nombre de quatre dans l'eſpece humaine, 80. Dents molaires foſſiles, trouvées en Amérique, 270.
Dépopulation de l'Amérique, ſes cauſes, 47. Des terres arctiques, 222.
Députés des ſauvages, leur déclaration, 99.
Deſpotes, comparés à Tibere, 106.
Détroit de Forbisher bouché par la glace, 216.
Dias le Jéſuite, les ſauvages veulent le manger, 189.
Dictionnaire Encyclopédique, l'art. *Jagas* y eſt double & exagéré, 286. *n.*
Différence des deux Hémiſpheres de notre globe, 80. Réflexions à ce ſujet, *ibid.*
Diodore de Sicile parle d'Antiquités anti-diluviennes, 88.
Donation du Pape, ſert de titre aux Eſpagnols, 68.
Dorado (El.) cherché par les Jéſuites, & ce qu'en dit Gumilla, 137.
Drake (l'Amiral) fait le tour du monde, 245. Mangé vivant par les Crabes, *ibid.* Trouve les Patagons de la taille ordinaire de l'homme, 246.
Droits ſacrés de l'homme mal défendus, 78.
Duclos (Mr. l'Abbé), ſon Mémoire ſur les Druïdes excite des querelles, 173.
Dumont (Mr.) cité, 5. Ce qu'il dit de la façon de guérir la folie, 40.

E

Eaux ſtagnantes, mortelles en Amérique, 3. Exhalent des brouillards chargés de ſel, *ibid.*
Ecliptique, ſi ſon obliquité eſt conſtante, 266.
Ecoulement du ſexe, peu abondant dans les pays

froids & chauds, 46.
Edda, ancien livre sur les Islandois, 273.
Edit singulier du Parlement de Paris touchant le mal Vénérien, 15.
Egede, Evêque de Grœnland, manquoit de connoissances physiologiques, 212.
Eléphantiase Egyptienne, attaque les gens de qualité, 200.
Eléphants, jamais transplantés en Amérique, 10, &c. S'il est vrai qu'ils se sont sauvés en Sibérie, 264, 265. Transplantés où ils peuvent vivre, 270.
Ellis, où il fixe les bornes des habitations Américaines, 207. Son voyage à la baye de Hudson auroit pû être plus intéressant, 212. Se fonde mal à propos sur le témoignage de Charlevoix, *ibid.*
Embonpoint des Américaines, leur sert de tablier, 44.
Emigrations des Septentrionaux, comment il faut les expliquer, 234.
Empire Romain, causes de sa décadence, 74.
Enfants Européans, meurent en Amérique, 22. Ceux des Américains méridionaux naissent, dit-on, avec une tache brune sur le dos, 167.
Epiceries, leur commerce entre les mains des Vénitiens, 75.
Epiderme de l'homme, n'est point composé d'écailles, 150. *n.*
Erreurs vraisemblables, peuvent conduire à la vérité, 153.
Eskimaux, variété remarquable dans l'espece humaine, 108. Ils habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, 202. Ils ne différent en rien d'avec les Grœnlandois, 213. Leur nom propre, 214. Ce qu'ils disent à un Missionnaire Danois, *ibid.* S'établissent au Grœnland, 215. Par quel chemin ils y sont venus, 216. N'habitent point à Terre-Neuve, *ibid.* Quand les premiers ont été montrés en Europe, 217. Faux Eskimau montré à Amsterdam, *ibid.* Portrait des Eskimaux, *ibid.* Si l'on en trouve qui ont de la barbe, 219, 231.
Espagnols, se mangent les uns les autres, 2. Huit millions passent en Amérique, 64. *n.* Leur population exagérée, *ibid.* Leurs finances épuisées, 70. Sont frappés de vertige, 71. Sont sujets aux écrouelles, & comment ils cachent ce défaut, 129. Leurs infâmes actions en Amérique, 190. Martyrisent un Patagon & le baptisent, 243.
Esprit de vin, dissout les résines, 54. Où il se gêle, 206.
Etablissemens des Européans au nouveau Monde, infectés de bêtes venimeuses, 5.
Euler (M.), ce qu'il dit

du changement de l'Ecliptique, 266.

Europe, si elle a gagné à connoître l'Amérique, 75. Le prix des denrées y hausse huit fois, *ibid.* Quand elle a cessé d'être sauvage, 93.

Européans, leur mauvaise conduite envers les Américains, 98. Ils n'auroient pas dû les détruire, 120. Pourquoi ils ont voulu trouver des géants aux Terres Magellaniques, 271.

Expériences sur le climat du nouveau Monde faites au Thermomètre, 8. Pour blanchir les Nègres, 156.

F

Fable des géants, adoptée par tous les peuples, 273.

Fallope fait un conte ridicule sur l'origine du mal Vénérien, 196.

Fanatiques de la ville de Tentire, mangent un fanatique de la ville d'Ombe, 182.

Femmes Américaines, leur laideur, 44. Accouchent sans douleur, *ibid.* Abondance de leur lait, 45. Se font tetter par des chiens, *ibid.* Leur écoulement irrégulier, 46.

Fer, on en trouve dans le sang humain, 192. *n.* Inconnu chez les Sauvages, 94.

Ferdinand, Roi d'Espagne, emprunte de l'argent d'un Domestique, pour conquérir l'Amérique, 70.

Fiel défectueux dans les Américains, 370.

Figures différentes imprimées aux têtes des enfants Américains, 125.

Fille sauvage trouvée dans les bois de la Champagne, n'étoit pas née au pays des Eskimaux, 213. Ses avantures, *ibid.*

Fioravanti (*Sigr.*), ses *caprices médicinaux* cités, 192. Ses expériences, 193.

Foë (David) Auteur du Roman de Robinson, 255.

Folie guérie par l'Anacarde, 124.

Forêts, les plus grandes sont en Amérique, 161. Elles contribuent à refroidir l'air, *ibid.* Envahissent les terreins dépeuplés, 209.

Formation spontanée, pourquoi elle a occupé les anciens Philosophes, 81.

Fourmis, ravagent le Brésil, 5. Piquent les femmes qui ont eu leur écoulement, 60.

Fous, respectés en Orient; en Turquie, en Suisse, & chez les Sauvages, 122.

Français, se mangent les uns les autres, 2. Font un traité singulier & glorieux avec les Atacapas, 187. Laissent faire aux autres nations les grandes découvertes, 253.

François I. meurt du mal Vénérien, 15. A reçu des frictions mercurielles par Maître le Coq, 200.

François d'Assise fait l'espion, 70.

Freret (Mr.), ses calculs chronologiques, 87. *n.*

Frézier, (Mr.), ſon voyage aux terres Magellaniques, 255. Change la patrie des Patagons, *ibid.* Se laiſſe induire en erreur par de faux témoins, *ibid.*
Froid, augmente par degrés juſqu'aux poles, 203.

G

Galion d'Acapulco chargé par les Jéſuites, pris par les Anglais, 138.
Garcilaſſo, ce qu'il dit de la Sodomie des Péruviens, 57. Réfuté, *ibid.* Ce qu'il dit des anciens bâtiments Péruviens eſt exagéré, 274.
Géants Patagons, on auroit apporté de leurs ſquelettes s'ils exiſtoient, 256. Etymologie de leurs noms, 272.
Gengiskam dévaſte l'Aſie, 265. Ses ſucceſſeurs ſe font la guerre, & fondent un Empire en Sibérie, 264.
Gennes [Mr. de] ne trouve point de géants aux Terres Magellaniques, 253.
Genre-humain, s'il n'a qu'une tige ou pluſieurs, queſtion inutile, 158.
Gentil la Barbinay (M. de) voit de grands oſſements au Pérou, 262.
Gibier, peu nombreux dans les pays peuplés, 209.
Giraffes, n'exiſtent pas en Amérique, 263.
Glands de chêne, on en fait du pain, 84.
Glaces, on n'en trouve point dans la haute mer, & pourquoi, 203.
Gmelin (Mr.), ſa deſcription de la Sibérie, 118 *n.*
Goitres, ce qui les occaſionne, 128.
Goitreux, hommes en Amérique, 129.
Gonflement énorme du membre viril, 31. Occaſionné par des inſectes, 52.
Grenouilles d'un poids énorme, 5.
Grœnland, les Européans y ont un établiſſement ſous le 71e. degré 6 min. de latitude, 207. Ses anciennes traditions recueillies, 215. Fait partie du continent de l'Amérique, 216. Son rivage oriental devenu inabordable, 233.
Grœnlandois, originaires de l'Amérique, 24, 215. Ce qu'ils diſent des dernieres habitations dans le détroit de Davis, 207. Parlent le même langage que les Eskimaux, 213. Leur langage différe de celui des Lappons, 215. Leur portrait, 217, 218. Ne font jamais du feu dans leurs huttes, 219. Portrait de leurs femmes, 221. Ils doivent être payés pour aſſiſter au ſermon, 225.
Guerres perpétuelles entre les Sauvages, 96. Raiſon de ces guerres, *ibid.*
Guianne, ſa dépopulation, 47. Singuliere occupation de ſes Roitelets, 49.
Guiot, ſa relation ſur les Patagons, 260.
Gumilla le Jéſuite, ſes extravagances, 79.

H

Haller (Mr.), ſon obſervaton ſur les coquillages, 19. *n.*
Hans-Sloane [Mr.] confond un charlatan, 256.
Hawkins [Richard] s'explique vaguement ſur la taille des Patagons, 249. Prétend que les Anglais ont les premiers peuplé l'Amérique, *ibid.* Son opinion abſurde défendue par des ſavants, 250.
Hécla, ſes tourbillons de feu ne ſauroient fondre la glace, 205.
Hémiſpheres de notre globe, ſéparés par un détroit, 265.
Herbe Paraguaiſe, ſes propriétés, 41.
Hermite [Jacques l'], ſon voyage aux terres Magellaniques, 253.
Herrera, peinture qu'il fait du Temple de Mexico, 175.
Hippopotames, n'exiſtent pas en Amérique, 263.
Hiſtoire de la traite des Négres, 13, 14. Hiſtoire, elle eſt en défaut ſur l'origine des nations, 81, *Hiſtoire univerſelle*, ouvrage ridicule, 113. Ce qu'elle dit des *Jagas*, 186. *n.*
Hiſtoire naturelle & civile de la Californie, ouvrage très-ſingulier & plein d'impoſtures, 132.
Hiſtorien de la nouvelle France, fait un portrait abſurde des Eskimaux, 231.
Hoffmann (Mr.) ſe déclare vivement contre l'uſage de l'Anacarde, 124.
Hog, prétendu géant dont on veut vendre une dent pour 2000 ſequins, 256. *n.*
Hollandais, apprivoiſent les Hottentots 99. Leur payent leur terrein, 100. Hivernent au Spitzberg, 208. Mangent le cœur de De Wit, 181. Meſurent deux cadavres de Patagons à l'iſle Pinguin, 251.
Holmos [Jean de] fait foſſoyer près de Puerto-Vejio, 262.
Hommes à une jambe, ce qu'en diſent les Emiſſaires du Pape, 109. Hommes marins fabuleux, 111. Hommes ruminants, opinion ſur cette maladie, 129. Hommes ventriloques, *ibid.* Hommes noirs, on n'en a pas trouvé en Amérique, 160. Plus les hommes ſont baſanés, plus leur liqueur ſpermatique eſt colorée, 168. Leur aveuglement, 175. Ne ſauroient vivre au-delà du 80e. degré de latitude Nord, 203. A quelle hauteur au-deſſus du niveau de la mer ils peuvent vivre, 268, 269. *n.*
Homme ſauvage trouvé dans le Hanovre, devenu quadrupede, 224.
Hôpitaux de lépreux, leur nombre dans la Chrétienté, 200.
Horn [Georges de], ſon livre *de Originibus Americanis*. Ouvrage ridicule, 113.

Horrebow (Niel), ſon Hiſtoire d'Iſlande eſtimée. 211.
Hoſtie, origine de ce mot. 176. *n.*
Hottentots, ſe connoiſſent en plantes. 43. Demandent un miracle. 100. Leur diſcours aux Hollandais. *ibid.*
Humidité de l'atmoſphere en Amérique. 17.
Huns, leurs expéditions. 114.
Hypotheſe ſinguliere ſur le teint des Nègres. 146. 147.

J.

Jolofes cabanés au Sénégal. 159.
Jamaïque, maladies qui y regnent. 21. 22.
Jaunifſe des enfans. 37.
Idées relatives d'amitiés, manquent aux Américains ſauvages. 95.
Idiomes différents multipliés en Amérique & en Tartarie. 113.
Jérôme (St.) ſe fait limer les dents mal à propos. 180.
Jéſuites, font ſouvent communier les Paraguais, & pourquoi. 29. Ne ſont jamais véridiques. 50. Exécutent le projet de Las-Caſas. 101. Quand ils ſe ſont introduits en Californie. 133. Etat de leurs miſſions dans cette province. 134. Ils faſcinent l'eſprit du Roi d'Eſpagne. 135. Commandent les troupes en Californie, & y volent des perles. *ibid.* Leurs recherches inutiles ſur l'origine des Américains. 142.
Iguans, leur chair aigrit le germe variolique. 11. Elle n'eſt pas ſi pernicieuſe en Aſie. *ibid.* Deſcription de l'Iguan. 12.
Immortalité de l'ame, & les Sauvages en ont quelque idée 226. 227.
Incas, font des loix contre les Sodomites. 57.
Inceſte, commun chez les Sauvages. 51. *n.*
Innocent IV. (le Pape), envoie une ambaſſade ridicule au Kan des Tartares. 110.
Inoculation de la petite vérole, ſes différentes manieres. 42. *n.* Mémoire à ce ſujet. *ibid.* Inoculation à la Chinoiſe, mortelle en Angleterre. *ibid.*
Inſcriptions lapidaires fauſſes. 145.
Inſectes, exceſſivement multipliés dans les pays incultes. 169. L'huile & la fumée les tuent. 170.
Inſenſibilité des Américains. 60. Leur fait mépriſer la mort. *ibid.*
Jongleurs (médecins), entreprennent de guérir la folie de leurs compatriotes à la Louiſiane. 123.
Jonſton (le Naturaliſte), ſa *Thaumathographie* citée. 34. *n.*
Joppé (la ville de), ce qu'en diſent Mela, Pline, & Solin. 88.
Irlande, on doit y goudronner le beſtiaux qui paiſſent dans les prés jour & nuit. 171.
Iroquoiſes (femmes), craignent l'enfantement. 50.
Iſla (Dias de), ſon ouvrage intitulé *Contra*

Ilas Bubas cité. 196. 197.
Islande, jusqu'à quel dégré les thermométres y descendent. 205.
Isle de la Croyere [M. de l'], ses observations astronomiques faites sur la mer du Nord. 144. *n.*
Isle (M. Nicolas de l'), a oublié des positions intéressantes dans ses cartes géographiques. *ibid.*
Isles de l'Archipélague Indien, leurs habitans ne sont pas Nègres. 160.
Juifs, ne se mésallient pas, par fanatisme. 156.
Ivoire fossile de Sibérie, ce qu'en dit M. Surgy. 264. Ivoire fossile d'Italie, ce qu'on en dit. 270. 271.

K.

Kamschatka, on y parle un langage différent de l'Américain. 143.
Kamschatkadales amenés en Amérique. *ibid.*
Karalit, nom que se donnent les Eskimaux & les Grœnlandois. 214. *Skreling* en est une corruption. *ibid. n.*
Knivet, exagere la taille des Patagons. 248. Passe au service de Portugal & craint un *Auto-da-Fé*. 249.
Kolbe (Pierre), ses impostures. 100.
Kraft, son livre moins impertinent que celui de Lafiteau. 104.

L.

Lacs, leur grand nombre en Amérique. 85. Restes d'une inondation. 86.
Lait des hommes en Amérique. 34.
Lama (le grand), son culte expliqué. 27. On mange ses excréments. *ibid.* On lui fait faire diete. *ib.* Son pouvoir comparé à celui du Pape. 68.
Langueur des Américains en amour. 51.
Lapins, ravagent l'Espagne. 7.
Lappons, on ignore leur antiquité. 24. Font de la fumée avec des éponges pour chasser les insectes. 170. Ne peuvent servir dans les armées. 229.
Lapponnes [femmes], éprouvent l'écoulement menstruel. 46.
Las-Casas (Barthélemi), ses calculs sur la destruction des Indiens. 78. Son projet pour policer les Américains. 101. Offre un mémoire à la cour d'Espagne sur la traite des Nègres. *ibid.* Esprit intriguant. *ibid.*
Lépreux, vivent longtemps. 38.
Léontopodion, plante, ses propriétés. 54.
Lettres Edifiantes, source impure. 49.
Leuvenhoek, illusions optiques de ses microscopes. 151. *n.*
Liberté, elle a à se plaindre des despotes & des esclaves. 106.
Lieue quarrée (une) peut nourrir 800 personnes. 52.
Linneus (Mr.), sa *Flora Lapponica* citée. 46.
Lions Américains, abâtardis. 6.

Lister, réfuté. 53.
Lobelia, plante anti-vérolique, décrite. 39.
Loix Saliques, défendent de manger de la chair humaine. 182.
Lopez d'Aazevedo, sa harangue ridicule. 77.
Louisiane, les femmes y sauvent les Français. 59.
Loup ou *Lupus*, Commentateur de St. Augustin, tâche d'excuser les visions de ce Pere de l'Eglise. 126. *n.*
Loups, quand ils se sont introduits dans la Californie. 133.
Lunettes des Eskimaux & des Grœnlandois, leur usage, 229.

M.

Macoco (le grand), ce qu'on dit de ses repas, 186. *n.*
Magellan, fait pendre l'Evêque de Burga, & décapiter l'aumônier de son vaisseau, 243. Fait pendre deux Patagons. 244.
Maillet (Mr. de), son *Telliamed* cité, 109.
Mairan [Mr.], son Traité sur les Aurores boréales estimé. 203.
Maire [le], double le Cap Hoorn, 252. Trouve un nouveau détroit. *ibid.* Déterre de grands ossemens. *ibid.* Se brouille avec son compagnon Schouten. *ibid.*
Malade Siam, 42.
Mal Vénérien, donné en échange de l'Evangile, 15. Les Français le reçoivent des Espagnols, & pourquoi appellé *mal de Naples*. 198. 199. Avoit fait le tour du monde en l'an 1700. *ibid.*
Mal pédiculaire, où il est endémique. 170. *n.*
Maladie Vénérienne, sa véritable cause, 38. Moins violente en Amérique qu'ailleurs, 40.
Maladies différentes du Nord de l'Amérique, 42.
Malheur commun des hommes, 96.
Mallet, (Mr.) ce qu'il dit des découvertes des Norvégiens dans son *Introduction à l'Histoire du Danemark*, 232. *n.*
Mammelles des animaux mâles, 37. Leur usage, *ibid.* Pourquoi allongées dans les femmes sauvages, 221. Leur alvole est noirâtre dans les Eskimauses & les Samoyedes, *ibid.*
Mammout, animal fabuleux, cru réel par Mr. de Buffon, 263.
Mandelslo, ce qu'il dit des hommes blancs établis dans la Zone Torride, 154.
Manet, (Mr. l'Abbé de) baptise les enfants Portugais métamorphosés en Afrique, 154. Son Histoire de l'Afrique Française citée, *ibid.*
Manibot, ses qualités, 3.
Maranes, chassés d'Espagne, basanés comme les Calabrois, 156. 157.

Le Pape Alexandre VI

leur vend une asile, *ibid.*
Margraff, ses observations, 6.
Maricus se dit Dieu incarné, 171. *n.* Les lions refusent de le mordre, 172.
Marina, maîtresse de Fernand Cortez, le seconde durant ses conquêtes, 58.
Martiniere, son Dictionnaire géographique peu judicieux en bien des points, 251.
Maty (le Docteur) croit à la fable des géants Américains, & la divulgue mal-à-propos, 258. Comment il veut réfuter l'hypothèse de Mr. de Buffon., 259.
Maures, chassés d'Espagne portent le mal Vénérien en Afrique, 15. Ils sont moins noirs que les Négres, 148. Nombre de leurs générations en Espagne, 156. N'y ont pas changé de couleur, *ibid.*
Mays, auroit dû policer les sauvages de l'Amérique, 92.
Mead, (Mr.) sa Mécaniquedes venins citée, 191.
Mekel, (Mr.) ses Recherches anatomiques citées, 149. *n.*
Médailles, elles n'ont aucune antiquité respectivement à la durée du monde, 87. *Voyez* Phidon.
Médecins du XV & XVIe siecle, de quoi on les accuse, 199. Médecins Espagnols, ce qu'ils disent des os fossiles trouvés au Mexique, 262.
Mer (du Nord), se retire, dit-on, de quarante-cinq pouces en un siecle, 86. *n.*
Mercure, où il se fige, 206.
Merian (Mademoiselle de) ses insectes dessinées, les figures en sont frappantes, 5. La meilleure Edition de son ouvrage est celle de 1719, à Amsterdam, *ibid. n.*
Mesanges, le moine, sa description du Grœnland est puérile, 211.
Métifs, nés d'un Américain & d'une Européane ont de la barbe, 166. Métifs du Pérou, leur portrait, 168.
Mexicains, payoient un tribut en pucerons, 5. D'où ils paroissent être venus, 165.
Mexique, sa population exagerée, 47.
Mines du N. Monde, les hommes de notre continent n'y résistent pas, 44.
Miracle fait par A. Vander Steel, 100.
Missionnaires, mangés par les Antropophages, 188. N'ont jamais été chez les Patagons, & pourquoi, 243.
Missisipi, les rivages de son embouchure submergés, 165.
Mœbius, ses extravagances, 25.
Monde (le nouveau) les peuples de l'Afrique n'y avoient pas passé avant l'arrivée des Européans, 161.
Monnier (Mr. le), son

sentiment sur les lueurs boréales & australes, 204.

Montagnes, c'est à leur penchant, ou sur leur sommet, qu'on a découvert les nations les plus anciennement rassemblées en Amérique, 165. Si l'on peut vivre sur une montagne haute de 2446 toises, 268. *n.*

Montesquieu, [Mr. de] en quoi il s'est mépris, 90. Ce qu'il dit de la propagation des peuples Ichthyophages semble très-suspect, 222.

Montezuma, accusé par les Espagnols d'avoir égorgé 20000 enfants en un an, 174.

Montezuma, (frere de l'Empereur), premier Américain, mort de la petite vérole, 15.

Morera, ses avantures, 144.

Morts, pourquoi respectables, 179.

Mutilation, ne peuvent asservir la nature, 32.

N.

Nayres de Calicut, ont des jambes monstrueuses, 108.

Narborough, décrit les terres magellaniques avec beaucoup d'exactitude, 253.

Nature, elle n'est morte qu'en apparence dans les terres Arctiques, 208. Donne à l'Océan ce qu'elle refuse à la terre, 209. Si elle est encore en enfance au N. Monde, 259.

Naufrage [droit de], & *Strandrecht*, brigandages difficiles à extirper, 143.

Nègres, préfèrent la chair des serpents & des lézards à toute autre, 13. Ne se policeront jamais. 83. N'existent que dans la Zone Torride, 148. Ne sont pas la douzieme partie du genre-humain, comme on l'a cru. *ibid.* La substance de leur cerveau, de leur moelle, de leur glande pinéale, de leur sang, de leur sperme, est noirâtre, 148. Leur épiderme vu au Microscope, 151. Leur sueur noircit le linge blanc, *ibid.* Leur peau paroît échauffée, *ibid.* Pourquoi on en fait de bons esclaves, 152. Cause de leur stupidité, *ibid.* Pourquoi ils se découpent la peau du visage, 172.

Nègres dont les pieds sont faits en queue d'Ecrevisse, ce qui a donné lieu à cette fable, 111.

Nègres à physionomie de tigre, fabuleux, 182.

Négrillons & Nègrites, naissent blancs, & n'ont du noir qu'aux ongles & aux parties génitales, 152, 153. Explication de ces phénomenes, *ibid.*

Nodal (Garcie de) son voyage aux terres Magellaniques, 252.

Noé, où sa chaloupe s'arrêta suivant un théologien, 25.

Nord Câpre, deſtructeur des harengs, 209.
Nort (Olivier du), part pour les Terres Magellaniques, 250. Son voyage écrit par un anonyme mauvais Logicien, qui fait des contes abſurdes ſur les Patagons, 250, 251.
Norvégiens, inquiets comme tous les peuples ſeptentrionaux, 231. Découvrent le Grœnland en 770, *ibid.*
Nunnez (Vaſco), fait dévorer par ſes chiens le Cacique de Quarequa & ſes courtiſans, 55. Eſt ſurnommé Hercule, *ibid.* Eſt ſauvé par les Américaines, 58. Ce qu'il rapporte de la Cour de Quarequa, 162.
Nourriture des Américains tirée d'une plante empoiſonnée, 3, 4.

O

Odeur forte qu'exhale le corps des Américains, & pourquoi, 171.
Oiſeaux aquatiques, incroyablement multipliés aux Terres polaires, 219.
Olearius, en quoi il s'eſt trompé, 208, 209.
Ollum Lengri (détroit de), bouché par les glaces, 216.
Or, regardé comme marchandiſe, 75.
Oreilles allongées, à la mode en Amérique, 127. Les ſucs nourriciers de la tête favoriſent l'allongement factice des oreilles, 128.
Orientaux, adonnés de tout temps à la magie aſtrologique, 117.
Orénoque, pourquoi les Jéſuites s'y cantonnent, 137.
Os foſſiles exhumés en Amérique, 87. Ce que les ſavants en diſent, 263. Os foſſiles de la Sibérie, ce qu'on dit de leur origine, 263, 264. Os foſſiles déterrés au Canada, 262, 264, Apportés à Paris, 267. *n.* 269, 270. Sentiment de l'Auteur ſur ces découvertes, 268. Opinion ridicule d'un Théologien ſur l'origine des grands os foſſiles, 271.
Os du prétendu géant *Teutebochus* promené en Europe, ce que c'étoit, 256. Os de baleines, montrés pour ceux d'un géant, *ibid.*
Oviedo apprend la vertu du Gayac, 17.
Owen-Guineth, Prince de North Galles, ſes enfants s'embarquent, on ne ſait pour où, 249.

P.

Pacha-Choui, chef des Patagons, ce qu'il demande aux Anglais, & comme on le trompe, 241.
Page de Pratz (Sr. le), ſon hiſtoire de la Louiſiane citée, 183, *n.* Donne la relation de la découverte des grands os foſſiles ſur l'Ohio, 267.
Panama, affligé par des ſerpents, 5.

Papin, ſon Digeſteur par le moyen duquel on peut tirer une nourriture ſaine des os, 195.
Paraguai, ſes productions & ſa ſituation défavorable au commerce interlope, 131.
Pareſſe, exceſſive dans les Américains, 103.
Pariſiens, mangent du pain fait d'os humains, 194.
Parole remarquable de Tibere, 106.
Paſteurs (peuples), leurs mœurs, 83.
Pâtes alimentaires, leur compoſition & leur uſage chez les Sauvages, 91.
Patagons ou *Patagons*, Comme on doit s'y prendre pour les connoître, 237, 238. Deſcription de leur pays, 238, 239. Comment les voyageurs varient ſur leur patrie, *ibid.* Ils ne forment plus une nation originelle, 239. Pourquoi ne ſont pas ſi petits, kimaux, *ibid.* Leur ait, 239. Leur cara oral, 241. Etymologie de leur nom, 243. Pourquoi les Eſpagnols n'ont jamais rapporté de leurs oſſements, 244. Ne ſont point des géants, 261.
Pays inconnu qu'on ſoupçonne être au Nord-Eſt de la Californie, 136. Pays le plus chaud en Amérique, 166.
Payſans du Palatinat, payent un tribut en têtes de moineaux, 5.
Peaux de bêtes adorées chez les peuples chaſſeurs, 118.
Pêche des perles, abondante en Californie, 134.
Pêche de la baleine, ſa meilleure ſtation, 211.
Pédéraſtie, en vogue au nouveau Monde, & pourquoi, 52.
Perles dérobées par les Jéſuites, & ce que le Roi d'Eſpagne penſe de ce vol, 134, 135.
Perſépolis, jugement ſur ſon architecture, 275.
Péruviens, payent un tribut en pucerons, 5. Leur population exagérée, 47. Leur taille & leur phyſionomie, 120. Beaucoup d'hommes défectueux parmi eux, *ibid.* Ils arroſent de ſang humain leur pain ſacré, 178.
Peſte Egyptienne, ſa marche, 38, *n.* Peſte noire, ravage les terres Arctiques & le Grœnland au quatorziéme ſiécle, 232.
Peuples chaſſeurs, allaitent long-temps leurs enfants, 45. Peuples laboureurs, les premiers dans l'ordre moral parmi les Sauvages, 83. Peuples pêcheurs, leurs mœurs, 84. Peuples habitants entre le Tropique du Cancer & la côte des Patagons décrits, 121. Tous les peuples ont ſacrifié des hommes dans leurs cérémonies religieuſes, 177. Peuples qui ſe liment les dents, 181.

Peuple qui perfectionne ſes mœurs, eſt à plaindre quand il ne peut perfectionner ſa religion, 178.

Peyrere (le Sr la) place des Nègres dans le Grœnland. 149. Pourquoi il s'applique à l'hiſtoire du Nord. 212. Jugement ſur ſes relations, 213.

Peyreſch (Mr. de) reconnoît la nature des grands os foſſiles envoyés du Levant, 257. *n.*

Phidon, ſa médaille paſſe pour la plus ancienne, 87. L'Auteur l'examine & la croit fauſſe, *ibid.*

Philippe II, ruiné. 73.

Phippeville, bâtie dans le détroit de Magellan, 247. Elle éprouve des déſaſtres terribles, *ibid.*

Philoſophie rurale citée, 76.

Phyſiciens du quinzieme ſiècle, ce qui les déſeſpere, 146.

Pica, maladie, 180.

Pic Adam, ſon ſommet eſt froid, 169.

Pic de Ténériffe, les voyageurs gelent ſur ſon ſommet, d'où l'on voit l'Afrique occidentale, 159. 160.

Pie II, Pape, attaqué du mal Vénérien, 200.

Pierre I [Czar], ſa loi ſinguliere par rapport aux prophêtes de Sibérie, 117.

Pigafetta, ce qu'il dit des Anthropophages de l'Amérique, 181. Répand le premier le faux bruit en Europe ſur l'exiſtence des géants Américains, 243. Ses relations ſont abſurdes, 245.

Piſon cité, 6.

Pizarre, dénombrement de ſes troupes, 62. Son origine, ſon caractere, 69, 70.

Plantes tendres de nos climats, ligneuſes en Amérique, 4. Plantes paraſites très-multipliées au nouveau monde, 6, 7. Plantes potageres, ſont pour la plûpart exotiques en Europe, 92. 93.

Poëme épique ſur une expédition de voleurs, 64.

Poëte qui compoſe le premier des vers ſur le mal Vénérien, 16.

Poil ſingulier qui croît aux enfants ſauvages en Amérique, 32. Sa végétation *ibid.* Pourquoi laineux dans les Nègres, 151. Les Grœnlandoiſes n'en ont pas hormis à la tête, 222.

Poiſſons, extrêmement multipliés dans la mer du Nord, 208.

Pole Arctique, ſa nature, 203.

Polygamie des Américains, 50. Preuve de leur tiédeur en amour, *ibid.*

Pontoppidam (l'Evêque) ſon hypothèſe ſur les aurores boréales eſt fauſſe, 204. Jugement ſur ſon Hiſtoire naturelle de la Norvege, 211.

Porto-belo, affligé par des crapauds, 5.

Portugais, demandent à Rome la permiſſion de doubler le Cap de bonne Eſpérance, 77. Leur mé-

samorphose en Afrique, 156.
Portugal, ſes finances, 72. Son agriculture & ſa population, *ibid.*
Potoſi, ſon produit, 71.
Pouls acéléré & vif des Nègres, 151.
Préjugés, excuſent les vices, & ne pardonnent aucun ridicule, 123.
Préſomption des Sauvages, 104.
Priſe de poſſeſſion ridicule, 68.
Priſonniers, traités de différentes façons chez différents peuples, 182.
Progreſſion de la vie ſociale, 94.
Pronoſtic ſur la durée du mal vénérien, 16.
Propriété, exite des guerres, 96.
Pyrroniſme hiſtorique, doit avoir des bornes, 195.

Q

Quadrupedes de la Zone Torride de l'ancien continent, n'ont pu paſſer par le Nord pour aller en Amérique, 265. 266.
Querelles théologiques ſur l'incarnation de la Divinité, 182.
Quinte-Curce, ne ſavoit ni le Perſan ni le Scythe. 102.
Quiola, ſes habitants ne ſont pas Negres, quoique ſitués près de l'Equateur, & pourquoi, 159.
Quivira, [Pays de] chimérique, 142.
Quiros, apporte le premier les rats & les ſouris au Pérou, 245.

R

Raleig, ce qu'il dit des peuples de la Guiane, 162. Cherche l'El-Dorado, *ibid.* Eſt décapité à Londres pour avoir appris à fumer le Tabac aux Anglais, 248. Devroit avoir une ſtatue, *ibid.*
Ramuſio, ſa collection, faite ſans goût, 53.
Rapidité ſurprenante du mal vénérien, 17.
Rats & ſouris portés en Amérique, 245.
Recette des Sauvages de l'Amérique contre la folie, 123.
Recherches, pour connoître juſqu'à quel degré de latitude le globe eſt habité, 202. 203.
Religions, idées affreuſes ſur leſquelles elles ſont fondées, 177. Religion des Sauvages, ce que les voyageurs en diſent eſt ſuſpect, 227. 228. Elle eſt difficile à définir, 228. Les Patagons n'en ont pas, 242. 243.
Renaudot, (Mr. l'Abbé) on cite ſa relation de la Chine, 177. *n.*
Réproduction, eſt très-rapide dans la mer du Nord. 209. 210.
Réſine élaſtique, uſage extraordinaire qu'en font les Sauvages. 54.
Riccioli, ſes erreurs. 48.
Riz, ſi ſon uſage favoriſe la multiplication de l'eſpece humaine. 222.
Rhennes, ſauvages en Amérique, domptées en Laponie. 93.

Rhinoceros n'exiſte point en Amérique. 263.
Robinſon Cruſoë, ce qui a donné ſujet à ce Roman. 255.
Rœmer (M.), ce qu'il dit dans ſa deſcription de la Guiane. 179.
Roggers le navigateur, en quoi il ſe trompe. 164. Il délivre un ſolitaire de l'iſle de Fernandez. 254. 255.
Romains, comment ils conquirent l'Eſpagne. 64.
Rome, cauſe de ſon inſalubrité. 22.
Roupies Indiennes, on ignore leur antiquité. 87.
Ruiz (le Jéſuite) pourquoi les Sauvages du Paraguai veulent le manger. 189.
Ruſſie, quand le mal vénérien s'y eſt déclaré. 199.

S

Sacrifice humain fait à Rome. 176. *n.*
Salvaterra, Provincial des Jéſuites, ſon caractere. 133. Ses friponneries. 134. Son Factum. 135.
Salſepareille, ſon uſage. 39.
Samoyedes, naviguent annuellement à la nouvelle Zemble, 217.
Sang des Américains mélangé, 33. Mal élaboré, 34. Viſqueux, 38.
Sarmiento, croiſe ſur les côtes des Patagons, 246. Il a des viſions dans la terre Del Fuego, 247. Conſeil ridicule qu'il donne au Roi d'Eſpagne, *ibid.* Eſt enfin pris par les Anglais, 248.
Sauvages du Nord, tourmentent leurs priſonniers, 59. Ne perfectionnent rien, 103. Sont toujours enfants, *ibid.* Ils ſe reſſemblent tous, 95. Maltraitent leurs vieillards, 105. Sauvages à queue, les auteurs qui en parlent, 108. Sauvages vivants dans les bois, moins baſanés que ceux des plaines, 166. Se frottent le corps de graiſſe, 169. Craignent les ſpectres, 242.
Savants de la Suéde, leur opinion ſur la retraite de la mer du Nord, 86. Sur l'origine des Grœnlandois, 213.
Savanois, on exagere leur barbarie, 183.
Schouten, ſon voyage aux terres Magellaniques, 252.
Scorbut, peu dangereux, 38. Endémique chez les nations polaires, & ſa cauſe, 230.
Scorpions, leur morſure excite le priapiſme, 53.
Scroton, ſa longueur dans quelques ſauvages de l'Amérique, 30.
Sculret, ce qu'il dit de la chair humaine, 194.
Scythes, leurs mœurs, 95.
Seba, ſon *Theſaurus* R. N. cité, 19.
Sel Marin, propre à la propagation, 32. Les Sauvages n'en uſent point. *ibid.* Contrepoiſon contre les flêches envenimées, 63. Le ſel

abondé dans le ſang humain, 192.
Selkirk (Alexandre), vit ſeul pendant 4 ans & 4 mois dans l'iſle de Fernandez, 254. Ses aventures, *ibid.* Oublie à parler, 255. Devient ſauvage, *ibid.*
Septentrionaux, adonnés à la Magie par inſpiration, 142. Leur portrait & leur caractere, 117.
Sépulture, ſi elle ſe reſſent du climat, 116.
Sépulveda, ennemi de Las-Caſas, ne lui objecte pas ſon Mémoire ſur la traite des Nègres, 101.
Serpens, très-multipliés en Amérique, 4. Ceux du Paraguai violent les filles, à ce que dit le P. Charlevoix, 131.
Siamois, ont naturellement les oreilles longues, 128.
Sicile, laiſſée en friche, 74.
Soldats Eſpagnols, mécontents des Jéſuites, 136.
Solis (Antonio), ſes exagérations, 174.
Sotto [Ferdinand] conquiert la Floride par le moyen d'une fille, 159.
Spectacle de la Nature, l'Abbé Pluche y inſulte Newton & Deſcartes, 147. Son ſentiment ſur l'origine des Nègres, 148. Ce qu'il dit dans ſon *Hiſtoire du Ciel* ſur les géants, 272.
Spilberg, ſon voyage aux terres Magellaniques, 251.
Spitzberg, il y a là de animaux quadrupedes, 208.
Squelettes éléphantins, montrés pour des ſquelettes de géants, 256.
St. Domingue, dévaſté, 63. 64. Ses habitants empoiſonnent l'air. *ibid.*
Strabon cité, 31.
Sucre, contre-poiſon contre les flêches envenimées, 63.
Suéde, ſa population & ſon étendue, 233. 234. *n.*
Suicide, commun parmi les Américains, 62.
Suppreſſion des regles, n'empêche pas la génération, 46.
Surgy [Mr. de] rejette mal à propos le rapport des voyageurs, 227.
Suſmilch [Mr.], ſa *Table des Vivants* vicieuſe. 48.

T.

Tabac ſauvage, croît dans tout le nouveau Monde, 142.
Table généalogique des Métifs & des Nègres de générations mêlées, 150. *n.* & *f.*
Tablier des Hottentotes exageré, 44.
Tacite cité ſur l'incarnation de la Divinité chez les Germains, 26. *n.*
Tapir, le plus grand quadrupede de l'Amérique méridionale, 268.
Tartares, diviſés en tribus, 96. Leur réponſe aux Ambaſſadeurs du Pape, 110, *n.*
Tartares (les petits), portent des chemiſes enduites de ſuif, 177. *n.*

Telebium, plante, les Grœnlandois s'en servent contre le scorbut, 230.
Tempelman, ses calculs sur l'Asie, 49.
Temples de Mexico, leur nombre exagéré, 174.
Terrein fétide de l'Amérique, produit plus d'arbres vénimeux que les autres parties du Monde, 3. Il est froid sous l'Equateur, 6. Terrein stérile, cause de la vie sauvage, 91. Son élévation contribue beaucoup à refroidir l'atmosphere, 159. Terreins sablonneux, les plus grands sont en Afrique, 161. Sont plus exhaussés en Amérique qu'en Afrique, 162.
Terres, éternellement gélées dans la Zone glaciale, 220.
Terres Magellaniques, les Espagnols y font plusieurs voyages, 246.
Bien décrites par Narborough & Wood, 253.
Terres des brûlés, ce que c'est, 262.
Têtes pyramidales, 121. Coniques, *ibid.* Têtes de boules, peuple de l'Amérique, *ibid.* Têtes plattes, *ibid.* Têtes cubiques, 122.
Théologiens, injustes envers leurs prédécesseurs, 146.
Ce qu'ils disent du teint des Nègres, 147.
Thermometre, dans les climats où il monte à 38 degrés, on rencontre des Nègres parfaits, 159.
Théorie des loix civiles par M. Linguet, pleine de paradoxes, 99.
Tigres Américains, poltrons, 6.
Timberlacke compare les harangues des Sauvages à celles de Demosthène. 102. Réfuté, *ibid.*
Tite-Live, accuse les Carthaginois d'être Antropophages, 175.
Torquemada, veut débrouiller la mythologie des Péruviens, 262.
Torrubia [le Moine], sa Gigantologie, 263. *n.*
Toscane, si elle a nourri des éléphants. 270. 271.
Tozzetti [Sigr], son opinion sur les éléphants, 270. 271.
Toynard [Mr.], fait un conte à Mr. l'Abbé de Longuerue, 186. *n.*
Tribus, tirent leur institution de la vie sauvage, 95. Sont ennemies les unes des autres, 96.
Tschirikow, sa navigation. 143.
Tungusses, adonnés à la sorcellerie, 117. Leurs Schames, ce que c'est, *ibid.* Leurs mœurs, 115. Pourquoi ils portent un petit réchaud suspendu au bras, 170. 171.
Turcs, ont connu la foiblesse des Chrétiens, 257. *n.*

U

Ukraine, son climat favorable aux sauterelles, 170. *n.*
Ulloa [*Dom Juan de*], cité, 60. Ce qu'il dit du

mont Chimboraço, 268. *n.*
Uſage des ſeptentrionaux d'offrir leurs femmes aux étrangers, ſon origine, 227. 228.
Uſages bizarres, leur énumération, 184. 185.
Utilité, elle a déifié différents objets, 119.

V

Vaiſſeaux envoyés à la pêche de la baleine, leur nombre, 210.
Valle-Viridi (le Moine de la), ſon diſcours impertinent, 69. Sa friponnerie, 70.
Vapeurs de la mer, refroidiſſent l'air, 159.
Variétés dans l'eſpéce humaine en Amérique, 109. Elles ne ſont pas circonſcrites par une ligne réelle, 158.
Végétaux aquatiques, réuſſiſſent au nouveau Monde, 10.
Velleda, déifiée, 26. Son pouvoir, 27.
Vengeance, vice commun aux Sauvages, 103. 104.
Vénitiens, leur demande extravagante à Rome, 77.
Vent d'Eſt, ne rafraîchit pas tant l'air en Amérique qu'on l'a cru, 161.
Vérole [la petite], donnée en échange de la grande, 15. A ſon foyer au Paraguai, 40. Portée par les Hollandais chez les Hottentots, *ibid.* Chez les Grœnlandois par les miſſionnaires Danois, 41. Y occaſionne des ravages terribles, *ibid.* Portée par les Suédois chez les Lapons, par les Ruſſes chez les Tunguſes, *ibid.* Par les Tunguſes chez les Tartares, *ibid.* Fait le tour du globe, *ibid.* Se deſſeche lentement ſur le corps des Négres, 151.
Vers rongeurs des Vaiſſeaux, apportés de l'Amérique, 7.
Vers Aſcarides & cylindriques, tourmentent les Américains, 37.
Vice ſecret qui arrête la population au nouveau Monde, 21.
Victimes, étymologie de ce mot, 176. *n.*
Victimes humaines, combien on en avoit immolées ſous le Regne de Montezuma, 176.
Vie ſauvage, peut rendre l'amour périodique. 51.
Vignes, ne réuſſiſſent pas au nouveau Monde. 139.
Vin de la Californie, ſa qualité, *ibid.*
Virginie, ſa dépopulation. 47.
Volcans, ne ſauroient échauffer les terres polaires, 205.

W

Walfiſch-aas, ce que c'eſt, 209. *n.*
Weinland, trouvé par les Norvégiens, 232. Ce qu'en dit Adam de Breme, *ibid. n.*
Wert, [Sébald de], voyage aux terres Magellaniques, 250. Ramene une fille Patagonne en Hollande, *ibid.*

Winter (le Capitaine), contredit les Eſpagnols ſur la taille des Patagons, 246. Rapporte une écorce aromatique en Europe, *ibid.*

Witſen, ſa relation de la Tartarie, 112.

Wool, bon obſervateur, décrit les terres Magellaniques avec exactitude, 253.

Woodward, réfuté, 19. *n.*

Wormius, ſon ſentiment ſur l'origine des Grœnlandois ſe trouve vérifié, 213.

X

Xantan, défendu par deux légions romaines, & pris par Claudius-Civilis, 26. *n.*

Ximenes, le Cardinal, rejette le projet de la traite des Negres, 13. *n.*

Y

Yaws & *Frabyaws*, maladie des Negres. 17.

Ysbrands Ides, ſa relation citée, 117. Il viſite les ſorciers en Sibérie, *ibid.*

Z

Zacharie, Pape, déclare que l'Amérique n'exiſte pas, 76.

Zarate, bon hiſtorien, cité, 21. *n.*

Zinzendorf (le Comte de) ſon projet ſur la converſion des ſauvages, 225.

Zinzendorfiens, vont prêcher leurs extravagances au Grœnland, *ibid.* Se déſeſperent à leur arrivée, 226. Publient des relations menſongeres, *ibid.* Diſent que Dieu a fait plus de miracles ſur les bords du détroit de Davis, que ſur les rivages de la mer de Tibériade, *ibid.*

Zone glaciale, ſes habitants aiment extrêmement leur patrie, 224. S'il eſt vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers, 227. Ils ſont poltrons, & ne s'expatrient jamais, 235. En quoi conſiſte leur bonheur, *ibid.*

Zone Torride, comment les Européans y vivent, 154. Symptômes que les étrangers y éprouvent, *ibid.* Son étendue & ſa largeur, 158, 159. N'eſt pas toute habitée par des peuples Nègres, *ibid.*

Fin de la Table des Matieres.

iſtorien,
Comte de)
la conver-
ages, 225.
vont pré-
avagances
, *ibid.* Se
leur arri-
olient des
ſongeres,
ue Dieu a
racles ſur
Détroit de
r les riva-
de Tibé-

ſes habi-
extrême-
rie, 224.
ils offrent
ux étran-
ſont pol-
xpatrient
En quoi
onheur,

nment les
vivent,
mes que
y éprou-
on éten-
ur, 158,
toute ha-
s peuples